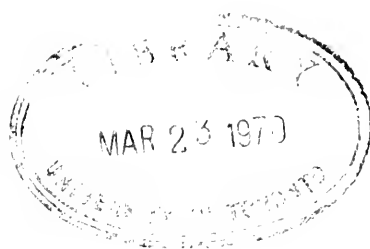




O E U V R E S
C O M P L E T T E S
D E
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

T O M E Q U A T O R Z I E M E.



LE

605

1250

6.14

⁸
CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME CINQUIÈME.

1790.

L E T T R E S

D U

R O I D E P R U S S E

E T

D E M. D'ALEMBERT.

1775 — 1783.

L E T T R E S

D U

ROI DE PRUSSE

E T

DE M. D'ALEMBERT.

L E T T R E C X X I I I .

D U R O I .

Le 6 janvier.

J E ferais fort flatté , s'il était sûr que mes mauvais vers vous eussent amusé un moment. Je crois que les commis des postes les auront lus , car ils font dans l'usage d'ouvrir tous les paquets. Cette lettre-ci ne fera pas ouverte , puisque Taffart , avec lequel le contrat est passé , vous la rendra , ainsi qu'une plus ancienne dont il est le porteur également. Je félicite les Français de pouvoir être contents de leur Roi ; je leur en souhaite toujours de semblables. Le poste que ce prince occupe , est scabreux ; il a à faire à des milliers d'hommes , qui ont intention de le duper et de le pervertir ; s'il échappe aux uns , il est bien

1775.

1775. difficile qu'il ne devienne la victime des autres; mais lorsque dans les souverains le cœur est bon et les intentions sont droites, il faut avoir plus d'indulgence pour eux que pour d'autres individus, qui se trouvant moins exposés aux embûches, peuvent les éviter plus facilement.

Vous voulez donc que le Pape ait été empoisonné? Je fais de science certaine que toutes les lettres d'Italie qui arrivent chez nous se récrient contre le poison, et ne trouvent rien d'extraordinaire dans la mort de Ganganelli, à moins que ces Italiens n'ayent double poids et double mesure, en écrivant en France ce qui peut y plaire et ici ce qui nous convient le mieux: je n'y comprends rien; toutefois il est sûr que mes bons pères filétiens et prussiens n'ont point trempé dans toutes ces horreurs. Pour Carthage je vous la sacrifie, j'entends ce que Calvin nommait Babylone, la hiérarchie et toutes les superstitions qui en dépendent: ce ferait un bien pour l'humanité que d'en délivrer les hommes; mais ni vous ni moi ne verrons cet heureux jour; il faut des siècles pour l'amener, et peut-être qu'alors une nouvelle superstition remplacera l'ancienne; car je suis persuadé que le penchant à la superstition est né avec l'homme.

Vous aurez ce portrait qui ne vaut pas certainement la peine de vous être envoyé et dont la matière fait tout le prix. Je crains avec raison que la philosophie protectrice de l'innocence n'échoue contre vos présidens à mortier, hérissés de formalités, et trop opiniâtrément attachés à leurs anciennes décisions pour se prêter à en modifier la rigueur. Ce pauvre *Etallonde* m'a la mine de demeurer déshérité,

pour n'avoir pas bien su faire la révérence à une mauvaise confiture qu'un prêtre promenait en cérémonie dans les rues d'Amiens; il n'en est pas moins affreux que le sort des hommes dépende de telles maïseries. Je vous souhaite, mon cher Anaxagoras, non-seulement une bonne nouvelle année, mais encore toutes les prospérités que vous pouvez désirer vous-même, sur-tout la santé, sans laquelle le reste se réduit à zéro. Sur ce etc.

L E T T R E C X X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 7 Février.

S I R E ,

JE me prosterne aux pieds de V. M., et je n'ai point d'expressions pour lui témoigner ma vive et tendre reconnaissance. M. Taffart vient de me remettre les superbes porcelaines que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'étais déjà trop content et trop honoré de l'écritoire qu'elle voulut bien me donner il y a quinze ans, le même jour où elle se couvrait de gloire dans les plaines de Lignitz; mais V. M. veut sans doute, et en cela elle n'aura point de violence à me faire, que je pense à elle non-seulement en écrivant, mais en faisant tous les matins mon déjeuner frugal, que j'accompagnerai d'actions de grâces pour elle, après avoir écrit sur la belle boîte qui renferme ces porcelaines les deux mots si chers

1775.

à mon cœur : *Dedit Fredericus*. Mais si je ne puis, Sire, vous exprimer ma sensibilité pour un si beau présent, que pourrais-je vous dire pour peindre toute ma reconnaissance du beau portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre ? Je le porterai sur moi sans cesse, et la nuit je le mettrai au chevet de mon lit, à l'endroit où les dévots placent leur crucifix et leur bénitier. Je conserve précieusement le portrait que V. M. voulut bien me donner il y a près de douze ans, et qui la représente à la tête de ses armées ; celui que je viens de recevoir, Sire, vous représente dans votre cabinet, comme le philosophe le plus aimable, et de la physionomie la plus auguste et la plus noble ; j'admirerai toujours le premier, et j'adorerai toujours le second. Tous mes amis, à qui j'ai dit combien ce nouveau portrait est ressemblant, lui ont déjà rendu le plus tendre hommage, et veulent en faire faire des copies, pour partager mon plaisir et mon bonheur.

M. de Voltaire vient de m'envoyer une tragédie de Dom Pèdre, où il y a encore des tirades et même des scènes entières dignes de lui. Il a mis à la suite un *Eloge de la raison*, qui est, à mon avis, une des choses les plus charmantes qu'il ait faites. J' imagine qu'il l'aura envoyé à V. M. A 80 ans, quel homme ! Mais ce qui l'occupe sur-tout, c'est l'atroce et ridicule affaire du jeune homme auquel V. M. s'intéresse, et qui m'en paraît bien digne par tout ce que M. de Voltaire m'écrit de son caractère et de son application. Un très-grand nombre d'honnêtes gens sont actuellement occupés de cette affaire abominable, qui rend nos Welches

des juges aussi odieux que méprisables ; V. M. doit bien compter sur mon zèle, et sur tout ce qui dépendra de moi pour laver l'affront dont nous sommes couverts par cet infame jugement. 1775.

Notre jeune Roi continue à se faire aimer, à vouloir le bien, enfin à nous donner les plus heureuses espérances. On ne cite de lui que des actions honnêtes, et des mots pleins de sens et de raison. Il a pris pour ministres des hommes très-vertueux, et sur-tout un Contrôleur général qui rétablira nos finances, si la cupidité, l'envie, la calomnie veulent bien le laisser faire.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre M. de Catt, dont les services doivent d'autant plus manquer à V. M., que je connais la tendre vénération qu'il a pour elle.

M. Taffart est enchanté d'entrer au service de V. M. ; il voudrait déjà être à Berlin ; il y ferait resté sans quelques affaires indispensables qu'il lui faut terminer en France, et il est bien décidé à se rendre aux pieds de V. M., selon la promesse qu'il lui en a faite, à la fin de Juillet au plus tard. Je crois pouvoir assurer à V. M. qu'elle sera très-contente de sa capacité, de son travail, et de son caractère, et qu'elle le trouvera plus sage et plus honnête que la plupart des artistes français dont elle a eu lieu d'être si peu contente. Pour rendre son bonheur parfait, il aurait une grâce à demander à V. M., ce serait de vouloir bien lui accorder, outre l'atelier qu'elle lui a donné, un logement où elle voudra, pour lui et pour sa famille. Je lui ai fait espérer que V. M. ne lui refuserait pas cette grâce, ne doutant

— point qu'elle n'ait dans la capitale quelque appartement dont elle puisse disposer. Cette faveur mettrait le comble aux bienfaits de V. M., et à la reconnaissance de M. Taffart. J'y joindrais, Sire, toute la mienne, par l'intérêt que je prends à lui, et par la certitude où je suis que V. M. ne se repentira pas d'avoir rendu la situation de cet artiste douce et heureuse.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, et le plus profond respect etc.

LETTRE CXX.

D U R O I.

Le 22 Février.

Je suis bien aise que les bagatelles que je vous ai envoyées vous aient fait plaisir ; au moins pourrez-vous vous souvenir de moi quand vous prendrez le café ; c'est toujours un objet intéressant pour moi, que mon nom ravisse un instant d'attention au cerveau d'Anaxagoras, occupé des plus profondes méditations de philosophie. Je noterai qu'on mette dans mon oraison funèbre, que mon souvenir a dérobé une minute au calcul infinitésimal, et ce sera ce qu'on pourra dire de plus flatteur pour ma mémoire. Je viens de voir le Comte Czernichef qui m'a beaucoup entretenu de vous et de Louis XVI ; nous nous sommes cependant plus arrêtés sur le philosophe que sur le monarque, parce que l'un a une réputation

faite et que l'autre doit encore travailler à se faire
un nom. 1775.

On dit le Roi fâché contre son parlement; et je le suis aussi; car je n'aime point du tout les atrocités jointes à l'injustice; et non-seulement je crois que ces robins doivent réparer le tort qu'ils ont fait à Etallonde, mais je les condamnerais de plus à refuser ce malheureux la Barre. Toutes les lettres qui me viennent de Paris disent que vous y verrez incessamment Voltaire, que la Reine le veut voir et que la nation doit le récompenser de l'honneur qu'il a fait rejaillir sur elle. Je ne connais point les nouvelles pièces de sa façon dont vous me parlez; ce sont des ouvrages dignes d'être envoyés dans la Grèce moderne à l'Athènes de Paris, non pas aux Vandales ni aux Ostrogoths; mais cela nous viendra par la Hollande. Nous n'avons ici qu'une traduction admirable du Tasse, avec un avant-propos unique. Il est sûr que Voltaire se soutient merveilleusement; quoique son corps se ressente de l'âge, son esprit a toute la fraîcheur et tous les agrémens qu'il avait dans sa jeunesse; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir comme lui une ame immortelle. Nous avons eu ici le Duc de Lauzun et le plus ancien Baron de l'Europe Montmorency-Laval: ce sont des lumières qui viennent éclairer nos ténèbres tudesques, qui passent rapidement comme des comètes, pour retourner aux sphères bienheureuses où leur destin les fixe, et qui par leur départ nous replongent dans notre obscurité ordinaire.

Vous autres Parisiens, vous allez vous remettre en pourpoints, vous aurez des saintes ampoules, des

1775. fieres, des cavalcades de facie, des fêtes et des choses admirables avec des coiffures de vingt-deux pouces de hauteur, et nous n'avons que le sculpteur Taffart, auquel même nous ne pouvons pas trouver de logement, parce qu'il y a long-temps que j'ai donné à occuper tout ce qui était logeable. Cela n'empêchera pas que nous ne trouvions des expédiens, il faudra bâtin; mais la difficulté sera de trouver une place. C'est mon affaire et j'y pourvoirai le mieux que je pourrai. En attendant conservez votre santé; ayons la noble émulation de jouer contre Voltaire et de résoudre après quatre-vingt ans passés un beau problème de géométrie; c'est ce que l'hermite de Sans-Souci souhaite à son cher Anaxagoras.

Sur ce etc.

L E T T R E CXXVI.

D U R O I.

Le 16 mars.

MAYANT paru que vous trouviez la porcelaine de Berlin à votre goût, je vous envoie un morceau représentant le buste d'un des hommes les plus célèbres de l'Europe; il a le mérite de la ressemblance, ce qui en fait le prix. Vous voyez par cet essai, que jusqu'à nos artistes honorent le mérite et les talens des grands hommes en leur genre; et que tout épais que sont nos bons Germains, ils sont cependant assez éclairés pour rendre aux hommes supérieurs les hommages qui leur sont dûs. Nous avons vu passer ici des colonies

russes qui voyagent , dit-on , pour se former le cœur et l'esprit. Le Duc de Lauzun , qui a séjourné assez long-temps chez nous , pour se défennuyer , est allé faire l'amour à Varsovie , et je crains que nous ne nous rouillions incessamment , si Paris par un généreux effort , ne nous renvoie quelqu'un pour nous décroasser. Les froides côtes de la Baltique glacent les esprits comme les corps , et nous ferions gelés , si de temps en temps quelque Prométhée Gaulois n'apportait du feu de l'éther pour nous ranimer. J'en saurais bien un qui pourrait nous rendre ce service ; mais il n'en fera rien , car on dit qu'il est secrétaire perpétuel de l'académie , et depuis peu intendant des eaux et des rivières. Si vous le voyez , faites-lui mes complimens , et assurez-le que personne ne s'intéresse plus à sa conservation que l'anachorète de Sans-Souci. *Vale.*

Sur ce etc.

L E T T R E C X X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 12 avril.

S I R E ,

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui 12 avril , la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 18 mars , et par laquelle elle veut bien m'annoncer elle-même un buste de porcelaine qu'elle a encore la bonté de m'envoyer , après m'avoir comblé des plus beaux

— 1775. — préfens de cette porcelaine , et sur-tout après m'avoir envoyé son portrait , qui ne me laisse rien à désirer , et que j'ai fait monter plus superbement qu'il n'appartient à un philosophe , afin de pouvoir le porter toujours avec moi sans crainte de l'endommager. V. M. me fait l'honneur de me dire que le buste qu'elle veut bien me donner est celui d'un *des hommes les plus célèbres de l'Europe*. Je désirerais bien vivement , Sire , que ce fut encore le buste de V. M. ; mais elle ne parlerait pas ainsi d'elle-même , toute l'Europe l'en dispense , et la louange serait d'ailleurs bien modeste pour le plus grand et le plus illustre prince de nos jours , pour celui que le peu d'hommes *célèbres* qui existent aujourd'hui regardent comme leur chef et leur modèle. Si ce buste est celui de Voltaire , comme je l'imagine , j'écrirai au bas : *Portrait d'un grand homme , donné par un plus grand*. Enfin , Sire , j'attends avec la plus vive impatience cette nouvelle preuve des bontés dont V. M. m'honore , et je ne manquerai pas , dès que je l'aurai reçue , de lui en témoigner de nouveau ma vive et respectueuse reconnaissance , dont je n'ai point voulu retarder les expressions. Je supplie V. M. de vouloir bien les recevoir avec cette bonté qu'elle m'a fait éprouver tant de fois , et sur-tout de croire ces expressions fort au-dessous des sentimens de mon cœur.

M. le Comte de Czernichef , dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler dans sa dernière lettre , et avec qui je me suis souvent entretenu de la gloire , des talens supérieurs , et des vertus de V. M. , et sur-tout de mon admiration et de mon dévouement pour elle , aura sans doute rendu justice à ces

fentimens , lorsqu'il a bien voulu parler de moi —
à V. M. , pour laquelle il m'a paru pénétré de la 1775.
vénération qu'elle inspire à toute l'Europe.

Je ne crois pas que nous voyions Voltaire à Paris ; je doute que sa santé le lui permette , et encore plus que la cour soit fort empressée de le voir. Il nous trouverait tels qu'il nous a laissés il y a vingt-cinq ans , fessant et disant beaucoup de sottises. Une des plus sérieuses , parce que les suites en ont été exécrables , est l'affaire du malheureux Etallonde , dont beaucoup de gens honnêtes continuent à s'occuper ; mais nous avons à faire à une compagnie qui est encore bien absurde et bien barbare. Il faut que la justice et la raison combattent ici contre la superstition , l'atrocité , et l'orgueil réunis , et le combat n'est pas égal.

Le Sr. Taffart , que je vois de temps en temps , ne cesse de me témoigner combien il est ravi d'entrer au service d'un grand homme , et de l'appréciateur le plus éclairé des talens. Il est si empressé de se rendre à son devoir , qu'il avancera beaucoup son départ ; il compte se mettre en route dans un mois , et arriver dans les premiers jours de juin , c'est-à-dire environ six semaines plutôt qu'il ne comptait pouvoir faire. Je prends la liberté de le recommander à V. M. pour le logement qu'il désire , et qui en mettant le comble à son bonheur , augmenterait encore , s'il est possible , son ardeur et son zèle pour le service de V. M.

Je ne prends guères d'intérêt , Sire , à tous nos brillans Français , qui ne voyagent guère que pour rendre notre nation ridicule. Elle l'est déjà assez sans sortir de chez elle , et sans aller porter ailleurs sa sottise et sa frivolité.

Je suis bien plus touché de l'intérêt que V. M.
1775. m'a marqué pour l'état de M. de Catt. Il me paraît
pénétré de reconnaissance de vos bontés ? Il m'en
parle sans cesse dans toutes ses lettres, et j'ose dire
qu'il les mérite par sa fidélité inviolable et son
dévouement sans bornes pour V. M. Ce sont, Sire,
les sentimens que doivent prendre pour V. M. tous
les hommes vertueux qui l'approchent. Ceux qui
ne le sont pas peuvent penser autrement ; mais leurs
plaintes sont l'éloge de V. M. J'ose pourtant réclamer
ses bontés pour un malheureux qui assure qu'on l'a
calomnié auprès de vous ; c'est le Sr. B^{er} *, qui
supplie V. M. de vouloir bien écouter les preuves
qu'il désire lui donner de son innocence. Je l'ai vu
de temps en temps pendant son séjour à Paris ; il
m'a paru avoir une conduite sage et honnête, et
je n'ai rien appris qui pût me donner de lui des
idées peu favorables. Il ne demande à V. M. que la
permission de se justifier auprès d'elle. Mille pardons,
Sire, de la liberté que je prends de lui présenter la
requête de ce malheureux, dont je n'aurais pas
osé lui parler, si je le croyais coupable. Je suis etc.

LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

Le 8 mai.

Vous avez deviné juste sur le buste qui vous a été
envoyé, c'est celui de Voltaire. Le mérite de ce
morceau consiste dans la ressemblance ; c'est Voltaire
lui même, il ne lui manque que la parole. Vous direz
qu'il y manque donc ce qu'il y a de mieux ; mais la
porcelaine et la sculpture ne vont point jusqu'à cette
perfection, et pour avoir l'ensemble, il faut regarder
le buste en lisant la Henriade. Si nous pouvions vous
posséder ici, nos artistes ne resteraient pas oisifs, et je
suis sûr que votre buste ferait dans peu le pendant de
celui de Voltaire ; mais nous aurons ici des ducs et des
plus anciens barons de France, sans que ceux qu'on leur
préférerait de beaucoup, s'abaissent jusqu'à éclairer
notre horizon de leur lumière. Je me doute que vous
prenez pour des plaisanteries les éloges que je vous ai
faits des seigneurs qui n'ont pas dédaigné de visiter
nos foyers rustiques ; ce sont des Christophe Colomb,
qui ont bien voulu traverser les forêts hercyniennes,
pour examiner les sauvages qui habitent les bords
de la mer Baltique. Ils ont été étonnés de nous voir
marcher sur nos deux pieds de derrière, mais nous
leur avons confessé que nous devions cet avantage
au zèle de Louis XIV, qui nous a pourvus d'une
colonie de Huguenots, laquelle nous a rendu autant
de services que la société d'Ignace en a rendu aux
Iroquois ; mais avec tout cela nous sommes bien

1775.

— rufes ; nous ignorons une multitude de phrases
 1775. péologiques , dont la fécondité et l'imagination
 élégante des gens du bon ton ont enrichi la langue
 françaife. Nous voudrions nous façonner au langage
 des toilettes , nous voudrions favoir difputer fur
 les pompons et les panaches , foutenir une conver-
 fation intéreffante fur la manière d'appliquer les
 mouches , de bien placer le rouge , et fur cent chofes
 de cette nature auxquelles notre flupidité fe refuse.
 Nous fommes fi humiliés quand on nous parle du
 grand ou du petit couvert , du débotté , des petites
 entrées , de l'honneur de porter le bon jour , que nous
 fommes anéantis devant ces gens du grand monde
 qui nous en font les descriptions les plus impofantes.
 Nous ne fommes pas dans le cas de dire comme ce phi-
 lofophe grec , qu'il remerciait les Dieux de l'avoir fait
 homme et non pas bœuf , de l'avoir fait naître à Athè-
 nes plutôt que dans la Béotie , et de lui avoir fait voir le
 jour dans un fiècle éclairé plutôt que dans un fiècle
 d'ignorance. Nous ne fommes pas même Béotiens ;
 nous fommes pis que des lices placés dans un
 carrefour feptentrional de l'Allemagne fur les bords
 de la Baltique. Ovide exilé dans le Pont ne vit
 jamais autant de frimats dans les lieux où le Danube
 par fept bouches va fe précipiter dans le Pont
 Euxin , que nous en effuyons ici annuellement. Jugez
 donc quelle impreffion doit faire fur des habitans d'un
 pays auffi difgracié de la nature l'arrivée d'Athé-
 niens modernes , étincelans de grâces , d'efprit et
 de gentilleffes ? Que ceci me ferve au moins
 d'apologie , et qu'on ne foupçonne plus de malignité
 un citoyen d'une nation célèbre , chez les anciens

Romains

Romains mêmes, pour sa candeur et pour sa bonne
foi. 1775.

Votre recommandation ne sera certainement pas inutile au sieur Tassart. Pour de maison ni de logement, il n'en est point à ma disposition; je n'ai de ressource que celle de faire élever quelque bâtiment nouveau pour lui. Tassart encore nous parlera du sacre de Rheims, des ôtages pour la sainte ampoule, d'entrées, de chars de triomphe de six cent mille livres de valeur, et nous de nous extasier et d'admirer des merveilles auxquelles notre imagination même ne pouvait atteindre. Cette sainte ampoule qu'une colombe apporta du ciel pour oindre un Roi de France et qui ne se vide jamais, fera dire à nos bonnes gens, hélas! quand notre huile de Provence est consommée, il faut en acheter de nouvelle; mais aussi n'y a-t-il qu'un Roi très-chrétien dans le monde, et nous sommes bien loin de l'être. Vous autres Parisiens qui vivez dans cette sphère d'opulence et de grandeur, vous traitez de choses communes celles qui nous paraissent extraordinaires, et vous ne concevez pas l'impression qu'elles font dans le lointain et sur la simplicité de nos mœurs. Je m'arrête en si beau chemin, de crainte de scandaliser les mécréans. Soupçonnez moi de tout ce que vous voudrez, mais au moins rendez justice à l'intérêt que je prends à votre personne, à l'admiration que j'ai pour vos talens et aux vœux que je fais pour votre conservation. Sur ce etc.

L E T T R E C X X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 17 Mai.

S I R E ,

— JE viens de recevoir le nouveau présent dont
 1775. V. M. a bien voulu m'honorer, et je ne perds
 pas un moment pour lui en témoigner ma vive
 reconnaissance ; ce buste de M. de Voltaire , Sire ,
 m'est encore plus cher par la main auguste et chérie
 de qui je le tiens , que par l'ancien et illustre ami
 dont il me retrace si bien l'image. La ressemblance
 est parfaite , et la finesse de l'exécution ne laisse rien
 à désirer. L'inscription *Immortalis* , est digne par
 sa vérité , sa simplicité , et sa noblesse , du grand
 homme à qui elle est consacrée , et du plus grand
 homme qui l'a imaginée ; il ne manque , Sire , à
 cette inscription que deux mots que je prendrai
 la liberté d'y ajouter , avec la permission de V. M. ;
 c'est que cet homme *immortel* m'a été donné par
 un autre homme immortel , *ab immortalis datus*.
 Puisse cet homme immortel joindre à tous ses titres
 de gloire , si bien mérités , celui de pacificateur
 du nord et de l'Europe ! Puisse-t il par son ascen-
 dant et par son influence si puissante éloigner la
 guerre dont on dit que les taureaux menacent
 nous autres grenouilles ! Les pauvres Welches en
 particulier , Sire , tout Welches qu'ils sont , n'ont

pas besoin de nouveaux malheurs ; V. M. aura sans doute appris les troubles qu'il y a eu en différens endroits du royaume , au sujet de la cherté du pain ; troubles dont cette cherté n'a été que le prétexte , car le pain a été beaucoup plus cher sous le ministère précédent , sans que personne se soit plaint ; mais les fripons qui fesaient sous ce ministère le commerce du blé au préjudice du peuple , ne peuvent souffrir un ministre qui ne les laisse pas friponner , et ils ont prodigué l'or , les manœuvres perfides , et les infamies de toute espèce , pour culbuter , s'ils le pouvaient , le plus honnête homme et le plus vertueux qui ait jamais été à la tête des finances. Heureusement notre jeune Roi , qui aime la vertu , et à qui les fripons n'en imposent pas , a connu le principe de tous ces troubles , et il y a mis ordre avec une fermeté , un courage et un calme , dont tous les bons citoyens ne doivent parler qu'avec reconnaissance et avec attendrissement. Mais ce qui a dû lui paraître étrange , et ce qui ne le paraîtra pas à V. M. , plus exercée à la connaissance des hommes et sur-tout des prêtres , c'est que pas un de ces évêques qu'on voit par-tout à Versailles , et dont les diocèses ont souffert de ces troubles , n'ait élevé la voix pour les faire cesser. L'archevêque de Paris a donné l'exemple de ce silence édifiant , lui à qui les mandemens ne coûtent rien pour des choses bien moins nécessaires. Enfin V. M. croira-t-elle que le Roi a été obligé de faire lui-même la besogne de ces Messieurs , et d'adresser aux curés une *instruction* qui leur apprend ce qu'ils ont à faire , et ce que les évêques

1775.

— auraient dû leur dire ? Il est vrai que cette instruction est un chef-d'œuvre de sagesse et de bonté, 1775. et qu'assurément ni l'archevêque de Paris, ni le grand, ni le premier aumônier, ni tous les aumôniers de la cour n'étaient capables de la faire. Tous ces grands zélateurs de la religion, qui déclament tant à la cour contre les philosophes, parce que les philosophes les connaissent et les jugent, s'étaient déjà bien impudemment et bien maladroitement démasqués dans la maladie du feu Roi, qu'ils voulaient laisser mourir sans sacrements. Cette nouvelle aventure achève de les faire connaître, et c'est un bien pour la raison et la vertu qu'ils persécutent.

Voilà, Sire, un long verbiage qui n'intéresse peut-être guère V. M. ; j'aime mieux lui parler du Sr. Taffart, qui empressé de se rendre à son devoir, a hâté le moment de son départ de près d'un mois, pour se rendre auprès de V. M., au service de laquelle il me paraît enchanté de consacrer ses travaux et ses jours. Je suis bien sur que V. M. sera contente des services, de l'honnêteté et de la sagesse de ce bon Flamand, plus qu'elle ne l'a été de nos turbulens artistes welches. Le Sr. Taffart, Sire, se recommande aux bontés de V. M. pour le logement dont elle a bien voulu lui donner l'espérance dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Ce logement, Sire, mettrait le comble à son bonheur, et à la reconnaissance dont il me paraît pénétré pour les bontés de V. M.

Après avoir parlé si long-temps à V. M. de nos *sottises atroces*, je ne lui parlerai point de nos *sottises ridicules*, de nos mauvais vers, de nos mauvais livres, et de la hauteur de nos coiffes. J'aime mieux lui parler de la hausse de nos fonds publics, qui est incroyable depuis que le nouveau contrôleur général est en place, et que les troubles présens n'ont pas même altérée, parce que toute la nation est pleine de confiance dans la probité du ministre, et dans les vertus du Roi.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie etc.

L E T T R E C X X X.

D U R O I.

Le 19 Juin.

UN petit voyage équivalent à trois cents lieues de France m'a empêché, mon cher Anaxagoras, de vous répondre plutôt. Je suis bien aise que vous soyez content du buste de Voltaire; chacun veut l'immortaliser comme il peut. La pâte de la porcelaine n'était pas une matière assez durable pour l'homme qu'elle représente; cependant nos artistes, zélés pour le mérite de l'original, ont voulu travailler autant qu'il était en eux à éterniser sa mémoire, et j'ai été bien aise qu'à Berlin on rendit justice aux talens supérieurs. Vous me croyez, mon cher, dans les nues, occupé à

gouverner l'Europe. Vous vous trompez beaucoup.
 1775. Je vis en solitaire et comme le plus pacifique des
 hommes. L'orient est pacifié, le nord respire,
 après avoir soutenu une cruelle guerre, et les
 Gaules, autant que j'en suis informé, n'ont aucun
 trouble à craindre. J'ai admiré la conduite de vo-
 tre jeune roi, que des séditions excitées par les ca-
 bales de mauvais sujets n'ont point ébranlé, et qui
 n'a point cédé aux dessein pernicioeux de quelques
 frondeurs. Ce trait de fermeté assurera à l'avenir
 son administration. Des gens avides de changemens
 l'ont tâté; il leur a résisté, il a soutenu ses minist-
 res; à présent on ne hasardera plus de telles en-
 treprises. Je ne m'étonne point de la mauvaise con-
 duite de vos évêques et de vos prêtres. Quel bien
 peut-on attendre d'une telle engeance? Ils n'ont que
 deux Dieux, l'intérêt et l'orgueil. Il est bon que
 votre jeune roi se détrompe par sa propre expé-
 rience des préjugés qu'on lui avait inspirés pour
 ces charlatans sacrés. Heureux les Pensylvaniens
 qui savent s'en passer tout à fait!

J'ai vu ici un M. de Laval-Montmorency et un
 M. Clermont Gallerande, qui me paraissent des
 jeunes gens fort aimables, modestes et sans fatuité;
 ils ont été avec moi dans ce pays que j'appelle no-
 tre Canada, dans la Pomérellie. Je pense qu'à leur
 retour ils en feront une belle description aux Pa-
 risiens. Des tailleurs et des cordonniers sont des
 virtuoses qu'on recherche dans ce pays, faute d'en
 avoir. J'établis à présent cent quatre vingts éco-
 les tant protestantes que catholiques, et je me
 regarde comme le Lycurgue ou le Solon de ces

barbares. Imaginez - vous ce que c'est ; on ne connaît point le droit de propriété dans ce malheureux pays ; pour toute loi le plus fort opprime impunément le plus faible ; mais cela est fini, et on y mettra bon ordre à l'avenir. Les Autrichiens et les Russes ont trouvé chez eux la même confusion. Ce ne fera qu'avec bien du temps et une meilleure éducation de la jeunesse qu'on parviendra à civiliser ces Iroquois. 1775.

Taffart est arrivé. Je ferai ce qui sera possible pour le contenter, sur-tout en faveur de votre recommandation. A présent qu'une partie de mes tournées est achevée je me rejette à tête baissée au milieu des lettres, seul vrai aliment de l'esprit et seuls amusemens dignes des êtres qui forment quelques prétentions à la raison ; car dans le fond, il me semble que nous n'en avons que fort peu. Adieu, mon cher Anaxagoras, vous feriez une œuvre bien méritoire, si vous pouviez vous déterminer un jour à venir visiter l'hermite de Sans-Souci. Cependant je ne vous presse point. Vous vivez dans un pays où il faut tant de considérations, de considérations, de considérations, qu'un secrétaire perpétuel de l'académie n'y fait pas tout ce qu'il veut. Sur ce etc.

L E T T R E C X X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 10 juillet.

S I R E ,

1775. **O**N m'avait alarmé beaucoup , il y a peu de temps , sur la fanté de V. M. ; j'avais couru sur le champ chez M le Baron de Goltz , qui m'avait rassuré par les nouvelles toutes récentes qu'il avait reçues ; la dernière lettre que V. M. a eu la bonté de m'écrire , a dissipé tout-à-fait mes inquiétudes , et m'a prouvé que non-seulement V. M. jouissait d'une fanté parfaite , mais de cette gaieté qui pour l'ordinaire en est la suite et la preuve. Jouissez - en long - temps , Sire , et pour votre gloire , et pour le bien de la philosophie , à laquelle vous êtes si nécessaire.

Vous avez bien raison , Sire , dans les éloges que vous donnez à la conduite de notre jeune monarque ; il ne veut que le bien , et ne néglige rien pour y parvenir ; il fait les meilleurs choix , et il vient encore de nommer pour successeur au duc de la Vrillière (qui part enfin à la satisfaction générale) l'homme le plus respecté peut-être de notre nation , et avec le plus de justice , M. de Malesherbes , qui concourra avec M. Turgot à mettre par - tout la règle , l'ordre et l'économie , bannis depuis si long - temps. Grande est l'alarme au camp des fripons ; ils

n'auront pas beau jeu avec ces deux hommes ; mais toute la nation est enchantée , et fait des vœux pour la conservation et la prospérité du Roi. Je parle de ces deux vertueux ministres avec d'autant moins d'intérêt , qu'assurément je ne veux et n'attends rien d'eux. Le Contrôleur général , à qui j'ai offert mes services , à condition qu'ils seraient gratuits , me disait , il y a quelques jours , qu'il voudrait bien faire quelque chose pour moi : *Gardez-vous en bien* , lui répondis-je ; *outré que je n'ai besoin de rien , je veux que mon attachement pour vous soit à l'abri de tout soupçon*. Enfin , Sire , toute la nation dit en chorus : *Un jour plus pur nous luit* ; et elle espère que ses vœux seront exaucés. Les prêtres seuls font toujours bande à part , et murmurent tout bas , sans oser trop s'en vanter ; mais le Roi connaît les prêtres pour ce qu'ils sont , ne fût-ce que par l'éducation qu'ils lui ont donnée. Il vient de récompenser du cordon bleu le seul honnête homme qui ait été parmi ses instituteurs ; il fera sans doute justice des autres , en n'écoutant point leurs conseils , s'ils s'avisent de lui en donner.

On dit qu'on a envoyé à V. M. le détail des cérémonies du sacre ; elle aura été indignée sans doute de l'affectation et je pourrais dire de l'impudence avec laquelle les prêtres ne font faire au Roi de serment que pour eux. On assure qu'ils ont mieux fait encore dans cette occasion , et qu'ils ont supprimé l'endroit de la cérémonie où deux des évêques assistans demandent au peuple , *s'il reconnaît Louis XVI pour Roi*. Ces bons citoyens briseraient , s'il leur était possible , les liens les plus chers qui

— unissent le monarque aux sujets, l'obéissance com-
 1775. mandée par l'amour. Je suis bien mauvais gré à l'auteur du *système de la nature* du prétendu pacte qu'il imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples ; si cet écrivain dangereux eut seulement ouvert l'histoire ecclésiastique, il y aurait vu que de tout temps et en toute occasion les prêtres ont été les plus grands ennemis des rois. Puissent tous les souverains, Sire, penser comme vous sur cette engeance, qui ne connaît, comme vous le dites si bien, que deux Dieux, l'intérêt et l'orgueil !

Je suis bien sûr que la Pomérellie se sentira du gouvernement de V. M. que les lumières, et la justice y régneront, et que vous rendrez ces Esquimaux plus heureux et plus éclairés.

Je prends toujours la liberté de recommander le Sr. Tassart aux bontés de V. M., et j'espère qu'il en fera digne par son travail et par sa conduite.

C'est un spectacle bien doux pour moi que de voir V. M., au milieu de tant d'occupations, trouver encore du temps à donner aux lettres ; elles en recueilleront le fruit et par vos ouvrages et par votre protection ; et on pourrait frapper une médaille où Frédéric serait d'un côté, et Minerve de l'autre, avec ces mots *Dit et defendit*, il l'*enrichit et la défend*. Pour moi, Sire, je ne puis plus guères être autre chose que le témoin des succès de la philosophie ; ma santé me permet à peine un léger travail ; elle commence cependant à prendre un peu plus de consistance, et je voudrais bien qu'elle en pût prendre assez pour me permettre d'aller encore

présenter à V. M. le juste hommage de mon profond respect, de mon admiration, et de la vive reconnaissance que je dois à ses bontés. C'est avec ces sentimens que je ferai toute ma vie etc.

L E T T R E C X X X I I.

D U R O I.

Le 5 août.

ON vous avait alarmé mal à propos, mon cher Anaxagoras; je n'ai eu que quelques accès de fièvre et un rhume de poitrine dont le voyage de Prusse m'a entièrement guéri. Croyez-moi, il n'y a point de santé sans exercice. Un voyage est un remède plus efficace que l'ipécacuanha et le quinquina. Si vous veniez chez nous, vous regagneriez vos forces. Un vieillard assez gai pour son âge, vous communiquerait sa bonne humeur, et vous retourneriez à Paris rajeuni de dix ans. Un Milord au nom baroque, à l'esprit aimable, m'a rendu une lettre de votre part. Pour moi d'abord, eh! comment se porte le prince des philosophes, est-il gai? Travaille-t-il? L'avez-vous vu souvent? Moi point, je viens de Londres. Mais d'Alembert est à Paris... Mais il m'a envoyé sa lettre pour vous la rendre. Ainsi d'explication en explication j'ai débrouillé qu'il a été précédemment à Paris, et qu'ayant fait votre connaissance, il avait d'abord imaginé que pour être bien reçu ici, il lui fallait un

— passeport d'Anaxagoras. Il ne s'est pas trompé, et
 1775. je conviens que c'est un des Anglais les plus
 aimables que j'aye vus; je n'en excepte que le nom,
 que je ne retiendrai jamais, et dont il devrait se
 faire débaptiser, pour prendre celui de Stair qui lui
 convient également.

A présent, grâce à l'inconstance, on ne parle
 plus ni de pigeon céleste, ni de sainte ampoule, ni
 de sacre, ni de toutes ces pauvretés qui rappellent
 le souvenir des siècles d'ignorance et de barbarie.
 On dit beaucoup de bien de votre nouveau Roi.
 J'en suis charmé, pourvu qu'il persévère et qu'il ne
 se laisse pas entraîner aux manigances de ses
 courtisans et de cette tourbe qui environne les rois
 et réunit ses complots pour leur faire commettre
 des sottises. On vante fort le choix de ses ministres.
 Pour moi, qui ne suis ni comme les singes qui imitent,
 ni comme les perroquets qui répètent, j'attends qu'ils
 ayent été certain temps en activité pour juger d'eux
 par leurs actions. Je ne connais ni Turgot ni
 Malesherbes, mais bien un M. de Malesieux,
 homme très-instruit et aimable qui passait sa vie
 auprès de Madame du Maine à Seaux. Vos financiers
 et vos robins ne sont connus que de ceux auxquels
 les uns donnent des billets payables au porteur, ou
 de ceux qui gagnent les procès par leur habileté;
 leur réputation ne passe pas le Rhin, à moins qu'il
 ne paraisse quelque factum bien fait sur quelque
 cause célèbre. On aime dans l'étranger ceux qui
 — on ceux qui ennuyent. L'auteur d'une
 lie aura un nom plus généralement

connu que le premier président aux enquêtes et que le chancelier même. Et puis tous ces ministres passent; ils sont sur un piédestal si mobile, que le moindre choc les renverse, et l'on regrette d'en avoir fait la connaissance. J'ai vu, moi qui n'ai que soixante-trois ans, plus de quatre-vingt ministres en France. Ces productions de la faveur ou de l'intrigue n'intéressent guères, à moins qu'il ne se trouve dans leur nombre quelque homme bien supérieur. Je m'en tiens à un Voltaire à un Anaxagoras; leur espèce n'a pas besoin de décorations étrangères, elle vaut par elle-même; je leur donne la préférence sur les la Vrillière, les Amelot, les la Verdie, les Terray, les Rouillé et toute leur séquelle; non pas qu'un ministre habile et honnête ne soit estimable, mais il doit se contenter de l'approbation du peuple auquel il fait du bien; au lieu que les gens de lettres instruisent, plaisent et amusent toute l'Europe; ils doivent donc de justice en recueillir les suffrages.

Je laisse à Messieurs vos évêques la faculté de faire de leurs tours. Ce sont des moules à sottises; on ne peut attendre autre chose d'eux; je les abandonne aux anathèmes encyclopédiques, et les dévoue eux et leur séquelle aux Dieux infernaux, s'il y en a; mais non les bons pères jésuites, pour lesquels je conserve un chien de tendre, non comme moines, mais comme instituteurs de la jeunesse, comme gens de lettres dont l'établissement est utile à la société. J'ai vu jouer le Kain, et j'ai admiré son art. Cet homme serait le Roscius de son siècle, s'il était un peu moins outré. J'aime à voir représenter

— nos passions avec vérité , telles qu'elles font; ce
 1775. spectacle remue le cœur et les entrailles; mais je me
 refroidis aussi-tôt que l'art étouffe la nature. Je parie
 que vous pensez , voilà les allemands , ils n'ont que
 des passions esquillées , ils répugnent aux expressions
 fortes , qu'ils ne sentent jamais. Cela se peut ; je
 n'entreprendrai pas de faire le panégyrique de mes
 concitoyens ; il est vrai qu'ils ne ruinent les moulins
 ni ne gâtent les semences , en se plaignant de la
 cherté des blés ; ils n'ont point fait jusqu'ici de saint
 Barthélemi ni de guerres de la fronde ; mais comme
 le monde s'éclaire de proche en proche , nos beaux
 esprits espèrent que tout cela viendra avec le temps ,
 sur-tout si les Welches veulent bien nous honorer
 de la friction de leurs esprits. Parmi ces Welches
 j'excepte toujours les Voltaire et les d'Alembert ,
 desquels je serai l'admirateur jusqu'au moment où la
 nature me fera rentrer dans la masse dont elle m'a
 tiré pour me produire. Sur ce etc.

L E T T R E C X X X I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 13 aout.

S I R E.

MONSIEUR de Voltaire vient de m'écrire , pénétré
 de reconnaissance des bontés de V. M. pour M.
 d'Étallonde Morival , et de la grâce que vous venez

d'accorder à ce jeune homme, si cruellement et si ———
bêtement persécuté par les fanatiques du pays des 1775.
Welches. La protection, Sire, que vous accordez
à M. d'Etallonde, est digne du génie et de l'âme
de V. M., et sera la honte éternelle des barbares
absurdes qui n'ont pas rougi de le condamner à
perdre la tête, pour n'avoir pas salué une procession
de capucins. M. de Voltaire, et tous ceux qui ont
vu ce jeune homme à Ferney, assurent qu'il est
bien digne des bontés de V. M. par la noblesse de
ses sentimens, par la douceur de son caractère et
de ses mœurs, et par son application à s'instruire.
J'espère que M. d'Etallonde, par l'usage qu'il fera
de ses connaissances et de ses talens au service de
V. M., répondra aux bontés et à la protection dont
elle l'honore. Je prends la liberté de lui en demander
la continuation pour ce jeune homme, innocente
victime de la plus atroce et de la plus absurde
superstition. C'est à César à réparer les sottises des
druides et de leurs agens, et c'est à lui à donner
tout-à-la-fois à son siècle des leçons de guerre,
de paix, de philosophie, d'humanité et de justice.
Recevez-donc, Sire, par ma faible voix, les très-
humbles remerciemens de tous les hommes honnêtes
et éclairés pour ce que vous voulez bien faire en
faveur de ce jeune homme, et pour l'oppropre
dont vous couvrez en ce moment la superstition et
le fanatisme.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive
admiration, et la plus sincère reconnaissance etc.

L E T T R E C X X X I V.

D U R O I.

Le 9 septembre.

1775. **L**A religion n'est donc pas la seule qui ait les martyrs et la philosophie aura également les siens. *Divus Etallondus* va dans peu arriver ici, et protégé par vous et Voltaire; je tâcherai de lui faire un fort dans ce monde jusqu'au temps où il fera des miracles après sa mort. On dit que vous autres Français commencez à prononcer sans horreur le mot de tolérance: vous vous en avidez un pên tard. Du temps de Louis XIV, ce mot n'était pas admis dans le dictionnaire théologique de son confesseur. Les Malesherbes et les Turgot vont donc faire des merveilles; ce seront les apôtres de la vérité, qui terrasseront facilement l'erreur, mais qui trouveront de grands obstacles à vaincre, les préjugés de l'éducation. Vous savez que lorsqu'on est très-chrétien, il est difficile d'être en même temps très-raisonnable. J'abandonne ce problème à vos équations algébriques, qui sans doute pourront le résoudre.

Deux de vos jeunes Français ont été en Silésie, M. de Laval Montmorency et M. de Clermont Gallerande; je les ai chargés tous deux de vous faire mille complimens de ma part. Ce sont des gens aimables. Clermont a de l'esprit et je crois même quelques connaissances; par discrétion je n'ai pas voulu sonder ses profondeurs. Mais, mon cher d'Alembert, si vous n'avez pas pu venir chez nous cette année,

cela

cela ne se pourra-t-il pas dans la prochaine ? Savez-vous bien que je suis vieux et que si je ne vous revois pas dans ce monde-ci, je vous donnerai rendez-vous à pure perte dans la vallée de Josaphat ? Croyez-moi, il n'y a pas de temps à perdre ; faisons ce que nous voulons exécuter tant que nous en sommes les maîtres, ou cela ne se fera jamais. Je ne puis point aller en France ; mais avec un congé vous pouvez-vous rendre ici, sans que vos académies aient à s'en plaindre. Combien de secrétaires perpétuels ont fait des absences ? et je crois l'air de ce pays très-convenable à votre santé. Que je vous voie avant de mourir, et que je puisse encore vous assurer de mon estime, voilà mes souhaits. Sur ce etc.

LETTRE CXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 septembre.

SIRE,

J'AI eu l'honneur d'écrire il y a quelque temps à V. M. une lettre particulière en faveur de M. d'Étalonde Morival, pour remercier V. M. au nom de l'humanité et de la justice, de ce qu'elle veut bien faire pour ce jeune homme, qui en est vraiment digne par son honnêteté, sa douceur, son application, et son zèle pour votre service. Tous ceux qui ont vu cet officier n'ont qu'une voix sur son éloge.

— et regardent comme une des plus belles actions de
 1775. V. M. la protection qu'elle veut bien accorder en
 cette occasion à l'innocence et à la raison , persécutée
 par l'absurde et atroce fanatisme. Ce sera un nouveau
 trait à ajouter à votre histoire , qui en a déjà de si
 glorieux et de si grands.

Je suis pénétré de reconnaissance de la bonté avec
 laquelle vous avez bien voulu , Sire , accueillir Mi-
 lord Dalrymple , dont le nom est presque aussi diffi-
 cile à écrire qu'à prononcer ; mais qui ne m'a point
 trompé dans l'idée qu'il vous a laissée de lui. Il joint
 à l'amabilité à laquelle nos Français prétendent à tort
 ou à droit , une maturité de raison à laquelle malheu-
 reusement ils ne prétendent pas. Je lui envie bien
 sincèrement le bonheur qu'il a eu d'approcher de
 V. M., et je désirerais bien de jouir de ce bonheur
 au moins encore une fois , avant de rendre mon corps
 aux élémens qui ne tarderont pas à me le redeman-
 der. Mais je suis si peu sûr de ma santé , et une ma-
 ladie en voyage me rendrait si malheureux , que je
 n'ose pas même m'exposer à des courses beaucoup
 moindres que celle de Paris à Berlin , par exemple
 à celle de Hollande , que j'aurais pourtant grande
 envie de faire , et que je n'ose entreprendre. Cepen-
 dant je suis en général un peu moins mécontent de
 mon individu , et dès que je croirai pouvoir m'y fier ,
 je me traînerai encore , s'il m'est possible , aux pieds
 de V. M. , pour y mettre les dernières et les plus
 vives expressions des sentimens que je lui ai voués
 à si juste titre.

Notre jeune roi continue à aimer les honnêtes
 gens , à leur donner sa confiance , et à faire le bien

tant par lui-même que par ses ministres. Il n'y a point de jour où l'on ne fasse cesser quelque vexation ou quelque abus ; mais la pelote était si énorme, qu'à peine paraît-elle encore dégrossie. Ce sera l'ouvrage du temps ; aussi faisons-nous tous des vœux pour la conservation de ce jeune prince. On dit pourtant que les prêtres ont juré d'empêcher tout le bien qu'ils pourront , et qu'ils proposent aux parlemens de se joindre à eux pour cette belle œuvre. Grâce aux magistrats vertueux qui sont dans le conseil , ce projet d'iniquité ne s'accomplira pas. 1775.

V. M. a très-bien jugé le Kain , au moins si j'en crois mon petit sens et ma sévérité géométrique. Cet acteur a des momens de vérité ; mais dans tout le reste il est d'une lenteur qui rend son jeu fatigant et monotone. Je voudrais que V. M. eût vu jouer Mlle Clairon. Elle n'avait pas ce défaut , et je suis presque assuré , Sire , qu'elle vous aurait plu bien davantage.

J'ai fait mettre il y a quelques jours au carrosse de Strasbourg un exemplaire destiné à V. M. du catalogue de feu M. Mariette , amateur très-curieux et très-éclairé , qui avait la plus superbe collection de dessins et d'estampes. La vente commencera dans deux mois ; et peut-être V. M. voudra-t-elle y faire quelques acquisitions. C'est ce qui a engagé les héritiers à me prier de vous faire parvenir cet ample et curieux catalogue.

M. Tassart doit être à présent en pleine fonction au service de V. M. , et je me flatte qu'elle sera contente de son travail et de sa conduite.

Il ne me reste , Sire , en finissant cette lettre , qu'à

— 1775. renouveler mes vœux pour la conservation de V. M., pour son bonheur et pour sa gloire ; qu'à souhaiter qu'elle puisse faire goûter à ses peuples, et par contre-coup à l'Europe, les fruits d'une paix douce et durable ; qu'elle continue long-temps à protéger les sciences, les arts, les lettres et la philosophie, et qu'elle contribue toujours elle-même à leurs progrès par des écrits pleins de lumière, de grâce et de force. Ne pouvant plus, Sire, vous suivre même de loin dans cette carrière, je vous suivrai du moins des yeux, et j'applaudirai à vos brillans succès.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance etc.

L E T T R E C X X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 3 octobre.

S I R E,

IL n'y a que très-peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. ; et ce que je crains le plus, c'est de l'importuner par des lettres trop fréquentes qui lui déroberaient un temps si précieux pour elle. Mais la lettre pleine de bontés que je viens d'en recevoir, exige de ma part, Sire, de nouvelles expressions de toute la reconnaissance et de toute la vénération que je vous dois à tant de titres. V. M., en honorant de ses bienfaits le malheureux et intéressant

d'Etallonde, va donc venger d'une manière éclatante et digne d'elle l'innocence opprimée par le fanatisme des prêtres, et l'atrocité des parlemens ! Ils ne valent pas mieux, Sire, les uns que les autres, et ce qui le prouvera bien à V. M., c'est que ces mêmes hommes qui se sont déchirés avec tant de fureur pour des sottises sous le règne du feu roi, sont actuellement entr'eux une ligue offensive et défensive, qu'ils ont l'insolence d'annoncer publiquement, pour s'opposer à l'autorité royale, qui sans doute ne le souffrira pas ; et pour empêcher, s'ils le peuvent, le bien que des ministres éclairés et vertueux voudraient faire. Je disais l'autre jour à quelqu'un, et je crains bien d'avoir raison, qu'en chassant le parlement nouveau pour reprendre l'ancien, nous n'avions fait que changer notre bête puante en une bête vénimeuse. Quant aux prêtres, qui sont actuellement assemblés, comme ils le sont par malheur tous les cinq ans, et qui dans cette assemblée se dévorent et se déchirent entr'eux, ils partent de-là pour aller à Versailles conjurer le roi de renouveler les édits atroces et absurdes qui ordonnent la persécution des protestans. Voilà ce qu'ils ont fait jurer à ce prince dans la cérémonie de son sacre. Je ne fais si V. M. a reçu l'ouvrage imprimé qui a pour titre : *Formules et cérémonies pour le sacre de S. M. Louis XVI.* Je voudrais, Sire, que vos occupations, à la vérité trop importantes pour que des sottises les interrompent, vous permissent de jeter les yeux sur ce livre, qui a indigné tous les bons et fidèles sujets de notre jeune et vertueux monarque ; vous y verriez à la page 60 que les prêtres recommandent à Dieu le nouveau roi, que nous

1775.

1775. *élfont*, disent-ils, pour souverain de ce royaume. Comment souffre-t-on cette insulte impudente au monarque et à la nation ? Comment souffre-t-on que dans cette ridicule et révoltante cérémonie, il ne soit jamais question que des prêtres, de leurs privilèges, de leurs biens, de leurs prétentions, et point du tout des droits du roi et du peuple ? Il ne reste plus aux patriotes éclairés et fidèles qu'une consolation, c'est d'espérer que pendant le règne de Louis XVI, dont nous souhaitons tout le bonheur et la durée, les lumières feront assez de progrès pour que cette cérémonie bizarre et absurde, dont la religion n'est que le prétexte et nullement l'objet, soit enfin abolie sans retour. Le premier ministre du roi de Naples, M. le marquis Tanucci, homme très-éclairé, qui connaissait apparemment en détail tout ce qu'il y a d'odieux et d'insolent dans les formules sacerdotales pour le sacre des rois, a empêché que le roi de Naples d'aujourd'hui ne se soumit à cette espèce d'humiliation ; puissions-nous en faire de même à l'avenir !

L'indignation contre les prêtres m'a enporté si loin, Sire, qu'à peine me laisse-t-elle de la place pour des objets plus intéressans. M. Margraff, très-habile chimiste de votre académie, Sire, est, dit-on, près de sa fin, et aurait besoin d'un successeur. Si V. M. n'avait personne en vue pour le remplacer, et qu'elle voulût bien me témoigner sur ce sujet la même confiance, qu'elle a bien voulu déjà me marquer en d'autres occasions, je trouverais peut-être quelqu'un qui pourrait lui convenir, et j'aurais peut-être le bonheur de réussir dans ce choix, comme dans quelques autres qui ont eu l'agrément de V. M. J'ai appris aussi

la mort de M. Heinius , directeur de la classe de philosophie. Je crois que M. Béguelin ferait très-digne de cette place par son honnêteté, ses travaux et ses lumières ; et je prends la liberté de le recommander aux bontés de V. M. Que ne puis-je , Sire , aller vous dire moi-même tout ce que je suis forcé de ne vous dire que par lettres ? V. M. a la bonté de me faire à ce sujet des invitations nouvelles , et qui me pénètrent de tendresse et de reconnaissance. Que ne suis-je en état d'y répondre ! Ma place de secrétaire ne m'empêcherait pas d'aller passer encore quelque temps auprès de V. M. et de mettre à ses pieds, avant que de mourir , tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur. Mais , Sire , une santé très-faible , et qui craint de ne pouvoir résister à la fatigue , des amis malades à qui je suis cher , et qui ont besoin de moi , ne me permettent pas de former sur ce sujet des projets arrêtés. Je ne désespère pourtant pas tout à fait de remplir mes vœux à ce sujet , et de pouvoir renouveler à V. M. les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je ferai toute ma vie etc.

1775.

L E T T R E C X X X V I I.

D U R O I.

Le 23 octobre.

1775. **Q**UOI qu'en dise Posidonius , la goutte est un mal physique très-réel. Cette maudite goutte m'a tenu quatre semaines tous les membres garrottés et m'a empêché de vous répondre. Votre dernière lettre m'a fait bien du plaisir , parce qu'elle me fait espérer de voir et d'entendre encore le sage Anaxagoras avant de boire du fleuve Léthé. Croyez-moi , jouissons de la liberté de nous voir tant que nous pouvons. Dès que je saurai la route que vous aurez choisie , je prendrai le contre pied des prêtres qui sèment la route du paradis d'épines et de ronces , pour semer la vôtre de roses et d'œillets. A la vérité vous ne ferez pas chez nous dans le paradis , mais dans une contrée bien sablonneuse , où cependant les vrais philosophes sont plus estimés que ne le sont chez les Juifs les chérubins et les séraphins.

Je vous félicite du ministère philosophique dont le XVI^{ème} des Louis a fait choix. Je souhaite qu'il se maintienne long-temps ce ministère , dans un pays où l'on veut sans cesse des nouveautés et où la scène est toujours mobile ; gare que leur règne ne soit de courte durée. *Divus Etallondus* vient d'arriver. Nous lui préparons une niche comme martyr de la philosophie et du bon sens , et nous espérons qu'il opérera incessamment des miracles ; par exemple ,

qu'il rendra complètement sous ses persécuteurs, —
 qu'il fera mettre les fanatiques aux petites maisons, 1775.
 qu'il ressuscitera la Barre et Calas, enfin qu'il déco-
 rera dignement la tête de tous vos forbonniquers.
 Si vous voyez là-bas quelque commencement de
 pareils miracles, ne manquez pas de m'en avertir, pour
 qu'on les note dans la légende du saint.

Quant à ce que vous me proposez touchant notre
 académie, je crois que la place a été donnée avant
 l'arrivée de votre lettre; cela n'empêche pas qu'à la
 première occasion je ne puisse y déférer. Enfin venez
 vous-même, comme vous me le faites espérer, pour
 rendre la vie à cette académie, dont vous êtes l'ame
 quoiqu'absent, et recueillez ici les approbations
 sincères et les marques d'amitié d'un peuple obotrite
 qui vous rend plus de justice que vos compatriotes.
 Sur ce etc.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 décembre, anniversaire de la bataille de
 Kesselsdorf.

SIRE,

JE suis absolument de l'avis de V. M., et nullement
 de celui du charlatan Posidonius; je pense que la
 goutte est un grand mal, non-seulement pour ceux
 qui la souffrent, mais même pour ceux qui s'inté-
 ressent aux souffrants. Celle dont V. M. a été si

— — cruellement attaquée, m'a causé les plus vives alarmes, même depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir d'elle; il a couru les plus mauvais bruits à ce sujet, et ce n'a été qu'à force d'informations que je suis parvenu à calmer un peu mes inquiétudes. Cependant, Sire, je n'en serai entièrement délivré, que quand V. M. aura bien voulu me faire donner des nouvelles de son état, (car je n'ose lui en demander à elle-même,) et ne me laisser plus aucun doute sur le rétablissement d'une santé aussi précieuse à mon cœur.

J'ai reçu une lettre de *divus Etallondus*, comme V. M. l'appelle; il me paraît pénétré de reconnaissance des bontés de V. M., et bien résolu de ne rien négliger pour s'en rendre digne. J'espère que son application, sa conduite et ses mœurs, prouveront à V. M. ou plutôt aux fanatiques absurdes et atroces à qui vous avez arraché cette malheureuse victime, qu'on peut être digne des bienfaits et de l'estime d'un grand Roi, quoiqu'on ait passé à 18 ans devant une procession de capucins en temps de pluie, sans avoir l'honneur de la saluer.

Sur l'espérance que V. M. veut bien me donner, d'avoir égard dans une autre circonstance à la requête que j'ai eu l'honneur de lui présenter en faveur de M. Béguelin, je prends la liberté de recommander de nouveau à ses bontés cet homme estimable, que j'en crois digne par la sagesse de sa conduite, et par son assiduité au travail. J'avais eu l'honneur aussi d'offrir à V. M. de lui chercher quelqu'un pour succéder à M. Margraff, dans le cas où l'académie viendrait à perdre cet habile chimiste. Comme je ne

fais acception de personne, quand il est question de servir V. M., et de faire le bien de son académie, j'ai appris il y a peu de temps qu'il y avait à Stockholm un très-habile chimiste, nommé M. Schéele, membre de l'académie des sciences de cette ville, et qui, sans m'être d'ailleurs connu, me paraît fort estimé par les plus habiles chimistes de la France. V. M. pourrait faire prendre à ce sujet des informations, et faire l'acquisition de ce savant, qui peut-être ne serait pas difficile. On m'a dit aussi que M. Michaelis de Göttingue, avec lequel je n'ai d'ailleurs aucune relation, mais qui est un savant très-distingué, et que V. M. désirait il y a douze ans d'attirer à Berlin, serait aujourd'hui plus disposé à cette transplantation, par quelques dégoûts qui diminuent son attachement pour le pays de Hanovre. C'est encore un avis que mon zèle seul me dicte, et dont V. M. fera l'usage qu'elle jugera à propos, suivant sa sagesse et ses lumières.

Je reçus il y a quelques jours, Sire, une lettre de Madame la Marquise d'Argens, qui me paraît pénétrée de douleur du mécontentement que lui a, dit-elle, marqué V. M. de ce que le mausolée de son mari est à Aix, et non pas à Toulon. Elle me mande que l'évêque de Toulon n'a pas voulu que ce monument fût érigé dans son diocèse, quoique la manière dont est mort le Marquis, muni des sacremens de l'Eglise romaine, ait dû calmer les scrupules des âmes les plus timorées. Sa veuve n'aurait pu, ce me semble, opposer de résistance à cette vexation, sans avoir contre'elle toute la horde des pénitens bleus, blancs, rouges etc. dont ce malheureux

— pays est inondé , et sans compromettre en quelque
 1775. forte V. M. vis-à-vis des prêtres provençaux ,
 qui ne valent pas mieux que les autres , et qui ,
 grâce à leur soleil , sont encore plus près de la folie
 et des sottises.

Nos évêques viennent de demander au Roi que les enfans des protestans soient déclarés bâtarde , et que les vœux monastiques puissent se faire à seize ans. Voilà des demandes bien dignes de nos évêques. Le Roi y a répondu avec sagesse , et toute la nation espère que ce prince se rendra sur ces deux points aux vœux que tous les bons citoyens font depuis long-temps , qu'on accorde à tous les Français sans distinction *l'état civil* , et qu'on ne puisse pas disposer de sa liberté à un âge où on ne peut pas disposer de son bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire , et sur-tout dans la maison du Roi , qui était jusqu'ici un objet de grande dépense sans aucune utilité. Les intéressés , qui sont en grand nombre , jettent déjà les hauts cris , mais la nation bénit le prince et son ministre.

Recevez , Sire , avec votre bonté ordinaire les vœux que je fais pour V. M. dans l'année qui va commencer. Puisse-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres , et recevoir long-temps l'hommage des sentimens de respect , de reconnaissance et d'admiration avec lesquels je suis ! etc.

L E T T R E C X X X I X.

D U R O I.

Le 30 décembre.

JE vous avoue que je ne suis pas aussi grand stoïcien —————
que Posidonius. Si Zénon d'Elée avait eu comme moi 1775.
quatorze accès consécutifs de goutte, je ne fais s'il
n'aurait pas confessé que la goutte est un mal très réel.
Que le corps soit l'étui de l'ame, ou qu'il en cons-
titue la machine organique, il n'en est pas moins
certain que la matière influe prodigieusement sur la
pensée et que ses souffrances à la longue attristent
et abattent l'esprit. La nature nous a fait des êtres
sensibles, et le portique par des raisonnemens alem-
biqués ne saurait nous rendre impassibles, à moins
que de substituer d'autres êtres en notre place. J'ai
eu des douleurs très-vives; et quoique mon mal
n'ait pas été dangereux, sa durée a fait croire que
j'enfilerais la route qui aboutit au gouffre du néant;
mais mon heure n'était pas arrivée, et je respire
encore pour honorer les lettres et pour applaudir à
ceux qui, comme un certain Anaxagoras, s'y distin-
guent par leur éclat. Si ce sage vient ici, sa présence
achevera de me débarrasser des restes de mes infirmi-
tés, et nous nous entretiendrons ensemble de votre
Roi, de ses bonnes qualités, du gouvernement des
philosophes et des belles espérances qu'en conçoit le
royaume des Welches.

— On dit que Voltaire est devenu Marquis et en
1775. même temps Intendant du pays de Gex; mais
j'aimerais mieux qu'il n'eût point ces distinctions et
qu'il n'eût pas en même temps à craindre une
rechute d'apoplexie. Si l'Europe perd ce beau génie,
c'en fera fait de la littérature. Des auteurs médiocres
voudront le remplacer, le public leur applaudira
faute de mieux, et le bon goût se perdra tout-à-fait :
on peut prévoir cette marche sans être voyant. Pour
moi qui aime vraiment les lettres, j'envie leur
décadence avec douleur. Il faudra des siècles avant
que la nature produise un Voltaire, et qui fait
encore dans quel climat elle en fera le germe ? peut-
être en Russie, peut-être sur les bords de la mer
Caspienne; nous deux ne le verrons pas. Il faut
me contenter des grands hommes que j'ai connus;
leur espèce a été rare dans tous les pays et dans tous
les siècles; je rends du moins grâces à mon heureux
destin qui m'a fait naître sur la fin du grand siècle
de Louis XIV.

Je vous donnerai pleine satisfaction sur le sujet de
M. Béguelin. Margraff vit encore, et je ne crois
pas qu'il ait envie d'aller sitôt travailler au labora-
toire de l'autre monde. Morival est un bon garçon,
ç'aurait été une cruauté de barbare que de le griller
pour l'omission d'une petite révérence. Ah! mon
cher d'Alembert, votre *** est une étrange créa-
ture, qui a causé bien des maux au genre humain.
Vos prêtres Welches sont plus fanatiques que ceux
du saint empire romain de Germanie. La supersti-
tion diminue à vue d'œil dans les pays catholi-
ques; pour peu que cela continue, les moines

1779.

retourneront de leurs cellules dans le siècle, les préjugés du peuple ne seront plus entretenus et nourris, et la raison pourra paraître en plein jour, sans craindre la persécution ni les bûchers. L'enthousiasme du zèle s'est perdu; tant de bons livres qui ont dévoilé l'absurdité des fables que le public regardait comme sacrées, ont abattu les cataractes qui aveuglaient les yeux des principaux ministres; ils rougissent de leur culte insensé, et travaillent sourdement à la chute de la superstition. Que le Ciel les bénisse! En revanche, un évêque de Toulon réduit le tombeau du Marquis d'Argens à un cénotaphe, que l'on est obligé d'ériger à quelques lieues de l'endroit où repose le corps de ce pauvre philosophe: il ne manquait plus, pour rendre la chose complète, que de voir ce moine barbare faire déterrer le Marquis pour le jeter à la voirie. Et lorsque de telles indignités s'exercent, on aura encore l'effronterie d'appeler ce XVIII^{ème} siècle le siècle des philosophes? Non, tant que les souverains porteront des chaînes théologiques, tant que ceux qui ne sont payés que pour prier pour le peuple, lui commanderont, la vérité opprimée par ces tyrans des esprits n'éclairera jamais les peuples, les sages ne penseront qu'en silence, et la plus absurde des superstitions dominera dans l'empire des Welches. J'espère que nous discuterons ensemble toutes ces matières, et que je pourrai vous assurer de vive voix de toute mon estime et de mon amitié. Sur ce etc.

L E T T R E C X L.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 23 février.

S I R E,

1775. **J**E ne fais s'il y a quelque sympathie physique entre V. M., et moi son serviteur indigne, qui lui suis d'ailleurs si attaché par la sympathie morale; mais les 14 accès de goutte de V. M. ont été suivis chez moi d'un long accès de rhumatisme que j'ai eu successivement dans toutes les parties de mon faible corps, et qui a totalement détruit le peu d'amélioration que je commençais à éprouver dans ma frêle machine. Il est vrai que nous avons éprouvé, pendant plus de trois semaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire d'homme; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins si on s'en rapporte aux observations qui paraissent les plus exactes; heureusement il ne résultera pas la même calamité du froid de 1776, parce que la terre était couverte de neige, et que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui sont morts de froid et de faim. Notre jeune Roi, qui est la bienfaisance et la justice même, a sauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connaître, et n'a point mis de bornes à sa charité. On nous assure que le froid a été à proportion aussi vif dans le nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, V. M. n'en ait cruellement senti

les

les effets Je la supplie de vouloir bien me rassurer elle-même sur sa santé, quoique toutes les nouvelles que j'en apprendis soient très-consolantes pour moi. 1776.

Il est faux que Voltaire soit devenu Marquis et Intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à V. M. Il n'est pas plus Marquis et Intendant qu'auparavant. Mais il a profité de la circonstance d'un Contrôleur-général vertueux et zélé pour le bien, pour demander que le pays de Gex où il habite ne soit plus dévoré par les financiers; et il a obtenu cette grâce, qui fait en même temps l'avantage du Roi et celui du peuple. Du reste, il se porte bien, et j'espère que malgré son âge de 82 ans, les lettres et l'humanité le conserveront encore. Quelle perte, Sire, comme l'observe très-bien V. M., quand nous aurons le malheur de la faire! J'en détourne ma pensée et quand je dis tous les matins, comme je le dis depuis deux ans, *Domine, salvum fac Regem*, j'y ajoute un mot de prière pour un autre Roi, que je vous laisse, Sire, à deviner, et un petit *oremus* pour le philosophe de Ferney.

Puisque V. M. veut bien avoir quelque égard à la recommandation que j'ai pris la liberté de lui faire pour M. Béguelin, je prends celle de lui demander de nouveau ses bontés pour cet homme de mérite, lorsqu'elle trouvera occasion de les lui faire éprouver.

Je lui demande aussi les mêmes bontés pour M. d'Etallonde, et avec d'autant plus de confiance, que je sais combien V. M. y est disposée, et combien ce jeune homme le mérite. V. M. a bien raison; on ne peut penser à l'affaire malheureuse de ce jeune homme, sans être indigné contre les tigres en soutane et

— en longue robe, dont le fanatisme imbécille et barbare
1776. a causé son malheur. Voilà nos Midas du parlement
qui recommencent leurs sottises ; les voilà qui font
de belles remontrances contre les édits les plus justes,
les plus faits pour soulager le peuple. Les voilà qui
font brûler de plats ouvrages, oubliés depuis six ans, et
à qui ils donnent de la vie par leur condamnation. Les
voilà qui poursuivent un malheureux auteur, parce
que son libraire n'a pas voulu donner pour rien, à
un sot janséniste du parlement, toute l'édition d'un
livre ignoré, mais qui déplait à ce plat janséniste,
quoique revêtu d'une approbation. Enfin les voilà
qui commencent à nous faire regretter les saquins,
du moins paisibles, à la place desquels on les a mis ;
car nous aimons encore mieux les crapauds que les
aspics.

Il me semble que les affaires des Anglais vont mal
en Amérique. Quoiqu'une guerre à deux mille lieues
m'intéresse moins que celle de 1756, j'ai toujours
peur que cette tache d'huile ne s'étende, et ne nous
arrive. J'ai besoin d'être rassuré par V. M. sur ce fléau.

Notre littérature, toujours assez pauvre, l'est beau-
coup en ce moment-ci. Il ne paraît rien qui mérite
même la critique ; et nous remplissons, comme nous
pouvons, les places vacantes à l'académie française,
de la même manière que le festin du père de famille
dans l'évangile, par les estropiés et les boiteux de la
littérature. Mais elle doit se consoler, tant que Fré-
déric et Voltaire vivront.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'assu-
rance de tous les sentimens qui sont depuis si long-
temps dans mon cœur pour V. M., de l'admiration

profonde, de la reconnaissance éternelle, et de la tendre vénération avec laquelle je ferai toute ma vie, etc. 1776.

L E T T R E X I X.

D U R O I.

Le 17 mars.

DEPUIS la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai encore essuyé deux accès de goutte. Cela est un peu dur ; cependant à présent j'ai fait divorce avec cette vilaine maladie, dont je me crois entièrement délivré. Je suis fâché d'apprendre que vous soyez incommodé du rhumatisme ; mais notre frêle machine va en baissant avec l'âge, et c'est en dépérissant insensiblement qu'elle se prépare à sa destruction totale. Cependant ma goutte salue votre rhumatisme. Je souhaite et j'espère que vous en ferez bientôt délivré.

L'hiver dernier a été violent. Le baromètre est monté les jours où le froid était excessif, à 18 degrés, à deux de plus que l'année 1740 ; mais il n'y a eu que trois jours de cette force, ni les blés ni les arbres fruitiers n'ont souffert, et le dégel qui est survenu le 20 de Février, n'a point endommagé les digues du Rhin, de l'Elbe, de l'Oder, ni de la Vistule, ce qui arrive d'ailleurs assez souvent et cause des pertes considérables. Je n'attribue pas cependant ma maladie à l'intempérie de la saison ; lorsque l'on est jeune, ni les froids de la zone glaciale, ni les chaleurs de la zone torride n'altèrent un corps robuste et vigoureux. J'ai

— 1776. été curieux de savoir combien de temps les horloges de fer qui sont aux clochers peuvent durer; les experts m'ont assuré que tout au plus cela allait à vingt ans. N'est-il donc pas étonnant que notre espèce, dont les organes sont de filigrane et les chairs composées de boue et de fange, résistent plus de temps et parviennent à une durée plus que triplée de celle de ces horloges composées de la matière la plus dure que nous connaissons? La différence des horloges à nous, est que nous souffrons, et qu'elles n'éprouvent aucune sensation douloureuse en se détraquant: en revanche nous avons goûté des plaisirs dans notre jeunesse, et malgré l'âge il en reste encore dont les personnes raisonnables peuvent jouir.

Je suis persuadé que les bonnes actions de votre jeune Roi vous font plaisir, et que vous ne m'avez pas écrit avec indifférence sur son sujet. Si Messieurs les robins intervertissent ses bons desseins, c'est la faute de ceux qui les ont rappelés; il faudrait les borner à l'objet de leur destination: ils sont payés pour juger les procès et non pas pour tenir leurs souverains sous tutelle. Vous verrez que peut-être la cour sera réduite à les exiler une seconde fois. Vous m'avezvertifié un peu tard que Voltaire n'est ni Marquis ni Intendant; je l'en avais déjà félicité; il n'y a pas de mal, il s'apercevra facilement que mon ignorance est involontaire. Si l'on ment d'une chambre à une autre, on peut débiter de même bien des mensonges à Potsdam de ce qui se fait à Paris.

Vous vous plaignez de la difficulté de remplir par de bons sujets votre académie; c'est la faute du siècle. Nous avons beaucoup plus de gens médiocres qu'il

n'y en avait dans le siècle passé ; mais il nous surpassait en génies ; il semble que le moule en soit cassé. 1776.
Lorsque la France aura perdu le patriarche de Ferney et un certain Anaxagoras, il ne lui restera plus personne. Pour M. Weguelin, dont je connais le mérite, je ne négligerai pas en temps et lieu d'avoir égard à votre recommandation ; il serait peut-être un Montesquieu , si son style répondait à la force de ses pensées.

Je vous rassurerai facilement sur l'appréhension que vous causent les Anglais animés des fureurs du Dieu Mars ; s'ils ont la fièvre chaude, il n'y a pas d'apparence que l'épidémie franchisse les mers, pour se communiquer au continent ; leurs guinées l'ont fait passer à quelques *principi di Germania bisognosi di scudi*. Sans doute cela s'arrêtera-là, et la guerre de l'Amérique fera pour les Européens ce qu'étaient pour les anciens Romains les combats des gladiateurs.

Je fais des vœux pour que vous soyez promptement délivré de votre sciatique. Je ne renonce pas encore à la consolation de vous revoir dans ce monde-ci , assuré que nous ne nous reverrons plus dans un autre : vous ne devez pas y trouver à redire. Quand on a fait votre connaissance , on voudrait jouir de votre présence plus souvent et toujours davantage. En attendant je prie Dieu, etc.

L E T T R E X X.

D E M. D' A L E M B É R T.

A Paris, ce 26 avril.

S I R E ,

1776. **Q**UOIQUE les dernières nouvelles que V. M. a bien voulu me donner d'elle-même de sa santé et de son état ayent calmé mes inquiétudes, cependant il n'a pas tenu au public, et sur-tout au public de ce pays-ci, que je n'en eusse encore d'assez sérieuses; mais j'ai mieux aimé en croire V. M. que le public, et je m'en suis d'autant mieux trouvé, que le public a fini par où il aurait dû commencer, c'est-à-dire par se taire. Jouissez, Sire, de votre santé et de votre gloire, et jouissez-en long-temps encore pour la consolation de votre fidèle Anaxagoras. Il en a plus que jamais besoin dans ce moment, ayant sous ses yeux le spectacle d'une ancienne amie, avec laquelle il demeure depuis douze ans, et qui dépérit d'une maladie de langueur. Cette raison, Sire, sans parler de ma santé, ni de quelques affaires qui exigent ma présence, m'empêchera d'aller, comme je le désirais, mettre aux pieds de V. M. tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle. Ma pauvre machine est d'ailleurs si ébranlée, et par les secousses de cet hiver, et par les affections morales qui s'y joignent, qu'elle est hors d'état de se déplacer. Elle se borne donc à regret aux vœux qu'elle fait pour V. M., ne pouvant aller les lui présenter elle-même.

Je ne fais si V. M. est informée qu'on a imprimé dans quelques gazettes d'Allemagne, et depuis dans quelques journaux de France, une prétendue lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, selon Mrs. les gazetiers, et dans laquelle les Français sont vilipendés, Voltaire traité *de vieille femme*, et l'académie de Berlin de *bête*. Ce même sot public, qui a voulu si long-temps que V. M. fût bien malade, ne demandait pas mieux que de croire à la réalité de cette lettre; j'ai cru devoir le défabuser, en imprimant à mon tour dans les journaux, que Mrs. les gazetiers en avaient menti. C'est à V. M. à leur faire répondre autrement, si elle juge qu'ils en soient dignes.

Notre jeune Roi mérite toujours la bonne opinion que V. M. a de lui. Il aime le bien, la justice, l'économie et la paix. Mais les fripons, les courtisans, les prêtres font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'opposer aux réformes et aux réglemens que lui proposent les ministres vertueux et éclairés dont il a eu le bonheur et la sagesse de s'entourer. Je ne cesse de faire des vœux pour lui, bien persuadé que de tous les princes de sa maison sans exception, il est celui que nous devrions désirer pour Roi, si la destinée propice ne nous l'avait pas donné. Je n'en fais pas autant pour les parlemens, qui se montrent de jour en jour plus mal-intentionnés, plus ignorans, et plus opposés au bien. Les voilà, dit-on, qui veulent faire revivre et faire valoir par leurs arrêts les principes absurdes des théologiens sur l'intérêt de l'argent; il ne leur manque plus que ce ridicule, dont je voudrais bien qu'ils se couvrissent, pour

— leur faire perdre le peu de crédit qui leur reste
 1776. encore, et pour n'avoir plus même les fots et les fripons dans leur parti.

J'aurai peut-être dans quelque temps une grâce à demander à V. M. Des gens de lettres ont entrepris de donner une édition de Froissard, historien du 14^{me} siècle, dont on n'a jusqu'ici que de mauvaises éditions. On leur a dit qu'il y avait à Breslau un excellent manuscrit de cet historien; peut-être leur sera-t-il nécessaire, et dans ce cas ils prendraient la liberté de prier V. M. de vouloir bien donner ses ordres pour qu'ils en eussent communication; ils osent se flatter de cette grâce, de la part du protecteur et de l'ami le plus éclairé que les lettres aient encore eu sur le trône.

Je vois par la réponse que V. M. veut bien me faire au sujet de M. Béguelin, qu'elle a cru que je lui parlais en faveur de M. Wéguelin, dont je connais d'ailleurs le mérite, mais qui n'est point l'objet des demandes que j'ai pris la liberté de faire à V. M. Celui que j'ai eu l'honneur de recommander à ses bontés est M. Béguelin, mathématicien et philosophe de son académie, distingué dans l'un et dans l'autre genre par ses lumières et par ses écrits, et digne de la protection de V. M. par ses sentimens et par sa sage conduite.

V. M. me tranquillise beaucoup en m'assurant que les coups qui se frappent en Amérique ne viendront pas jusqu'en Europe, et sur-tout jusqu'en France. Mon refrain est celui de l'évangile: *Paix sur la terre aux hommes*, je n'ajoute pas même de *bonne volonté*;

car je craindrais que la paix ne fût pour un trop petit nombre. 1776.

Je suis avec le plus profond respect, et la plus tendre reconnaissance, etc.

LETTRE CXLIIL

D U R O I.

Le 16 mai.

J'IGNORE ce qui se débite à Paris au sujet de ma maladie, et je me trouve glorieux d'être dans le cas des Anglais dont on exagère les pertes, tandis qu'ils n'en ont point fait de considérables. Ma fanté est celle d'un vieillard qui a essuyé dix-huit accès de goutte, et qui ne recouvre pas ses forces aussi vite qu'un jeune homme de dix-huit ans; mais on me fera mourir par allégorie, comme on me fait écrire en style de charretiers des lettres, où l'on me prête des idées que jamais je n'ai eues. Je vous suis obligé d'avoir donné un démenti au compilateur de ces bêtises qui a voulu les mettre sur mon compte. Pour moi, je pourrais demander que le gouvernement fit des recherches contre l'auteur de cette imposture; mais je n'aime point à me venger, et ce n'est pas cette sorte d'athlètes qu'il me convient de combattre. Je lis les réflexions de l'Empereur Marc-Antonin, qui m'enseigne que je suis dans le monde pour pardonner à ceux qui m'offensent et non pas pour user du pouvoir de les accabler.

Je compâtis, mon cher Anaxagoras, aux chagrins que vous cause l'amitié; c'est un des plus sensibles.

— Je ne fais quel ancien a très-bien dit, que les amis
1776. n'avaient qu'une ame en deux corps. Je souhaite
que mademoiselle d'Espinas se rétablisse pour la
consolation de vos vieux jours. Mais si sa santé se
remet, et si un jour vous vous portez mieux, fau-
dra-t-il que je renonce à jamais au plaisir de vous
voir, ou me reste-t-il encore quelque espérance?
C'est ce que je vous prie de me marquer.

Comme j'ignore si l'ouvrage de Froissard se trouve
dans les bibliothèques de Breslau, j'en ai fait écrire
à l'abbé Bastiani, qui me dira les choses au juste.
S'il se trouve, celui qui veut écrire sur ce sujet
pourra recevoir tous les éclaircissemens qu'il dési-
rera. Je suis sur le point de faire mes tournées dans
les provinces; ce qui m'occupera jusques vers le 15
de juin, où je pourrai avoir le plaisir de vous écrire.
Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes les
gens les plus pacifiques du monde. La scène qui se
passe en Amérique et ce qui peut-être se prépare en-
core ailleurs, est pour nous comme ces combats de
gladiateurs que les Romains (tant soit peu barbares
à cet égard) voyaient de sang froid dans leur cir-
que, et dont ce peuple-roi se faisait son amusement.
Les mêmes acteurs ne paraissent pas toujours sur
la scène : nous y avons été assez long-temps; à
présent le tour est à d'autres. Votre philosophie
pourra donc réfléchir à son aise sur la cause et
sur les effets de ce fléau destructeur qui ravage ac-
tuellement l'Amérique. Portez-vous bien, c'est le
principal, et abandonnez les hommes à leurs folies
et à leurs passions, que ni vous ni moi ne parvien-
drons à adoucir. Sur ce, etc.

LETTRE CXLIV.

D U R O I.

Le 9 juillet.

JE compâtais au malheur qui vous est arrivé de perdre une personne à laquelle vous vous étiez attaché. Les plaies du cœur sont les plus sensibles de toutes, et malgré les belles maximes des philosophes, il n'y a que le temps qui les guérisse. L'homme est un animal plus sensible que raisonnable. Je n'ai que trop pour mon malheur, expérimenté ce qu'on souffre de telles pertes. Le meilleur remède est de se faire violence, pour se distraire d'une idée douloureuse qui s'enracine trop dans l'esprit. Il faut choisir quelque occupation géométrique qui demande beaucoup d'application, pour écarter, autant que l'on peut, des idées funestes qui se renouvellent sans cesse et qu'il faut éloigner le plus que possible. Je vous proposerais de meilleurs remèdes, si j'en connaissais. Cicéron, pour se consoler de la mort de sa chère Tullie, se jeta dans la composition, et fit plusieurs traités dont quelques-uns nous sont parvenus. Notre raison est trop faible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle; il faut donner quelque chose à la nature, et se dire sur-tout qu'à votre âge comme au mien on doit se consoler plutôt, parce que nous ne tarderons guère de nous rejoindre aux objets de nos regrets.

J'accepte avec plaisir l'espérance que vous me

— 1776. donnez de venir passer quelques mois de l'année prochaine chez moi. Si je le puis, j'effacerai de votre esprit les idées tristes et mélancoliques qu'un événement funeste y a fait naître. Nous philosopherons ensemble sur le néant de la vie, sur la philosophie des hommes, sur la vanité du stoïcisme et de tout notre être. Voilà des matières intarissables et de quoi composer plusieurs in-folio. Faites, je vous prie, cependant tous les efforts dont vous serez capable, pour qu'un excès de douleur n'altère point votre santé; je m'y intéresse trop pour le supporter avec indifférence.

Sur ce, etc.

L E T T R E C X L V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 15 août.

S I R E ,

MON ame et ma plume n'ont point d'expressions pour témoigner à V. M. la tendre et profonde reconnaissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire; lettre si pleine de vérité et d'intérêt, de sentiment et de raison tout ensemble; enfin, Sire, permettez-moi cette expression, si remplie même d'amitié; car pourquoi n'oserais-je employer avec un grand roi le mot qui rend ce grand roi si cher à mon cœur? Je n'aurais pas tardé un

moment à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des bontés dont V. M. m'honore, et à lui réitérer plus vivement que jamais l'expression des sentimens que je lui dois à tant de titres, si cette expression n'avait dû entraîner malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que V. M. sans doute eût bien voulu pardonner à ma situation, mais qui peut-être aurait troublé un moment, par une image affligeante, la satisfaction si douce et si juste dont V. M. vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du grand duc de Russie à Berlin, et l'union que va contracter avec vous ce jeune prince, digne, à ce qu'on assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. J'ai attendu le moment de son départ, pour répandre encore une fois mon ame dans celle de V. M., et pour lui rendre sur-tout les plus sensibles actions de grâces de cette lettre qui est si peu celle d'un roi, et qui n'en est pour moi que plus précieuse et plus chère. V. M. n'a pas besoin de dire qu'elle n'a que trop éprouvé, pour son malheur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait. On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si sensible et si vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous mes amis cherchent comme vous à me consoler, tous me disent, comme vous, qu'il faut chercher à me distraire; mais aucun ne fait ajouter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami et d'un sage, que *notre raison est trop faible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la nature, et se dire*

1776.

— sur-tout qu'à l'âge où nous sommes l'un et l'autre,
1776. nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets
de nos regrets. Hélas ! Sire , c'est aussi le seul espoir
qui me console , ou plutôt qui me fera supporter le
peu de jours qui me restent à vivre. Je ne désire plus
de les voir prolongés, que pour me mettre encore
aux pieds de V. M., et il faudra que ma santé soit
bien mauvaise au printemps prochain ; si je ne vais
pas avec le plus grand empressement m'acquitter d'un
devoir si précieux et si sacré pour moi. J'écrivais il
y a quelques années à V. M., dans un moment où
ma frêle machine dépérissait de jour en jour, que je
ne désirais plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec
ces mots : *le grand Frédéric l'honora de ses bontés
et de ses bienfaits.* Cette pierre et ces mots sont au-
jourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois, le seul désir
qui me reste ; la vie, la gloire, l'étude même, tout
est devenu insipide pour moi ; je ne sens que la soli-
tude de mon ame, et le vide irréparable que mon
malheur y a laissé. Ma tête, fatiguée et presque épu-
isée par quarante ans de méditations profondes, est
aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent
adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma
mélancolie ; et la nature, anéantie pour moi , ne
m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet
même d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous en-
tretienir si long-temps de mes maux, lorsque vous
avez à soulager ceux de tant d'autres ? Pourquoi
vous faire ce détail douloureux, lorsque je ne devrais
vous parler que des lauriers que vous cueillites, il y
a seize ans, à pareil jour, dans les plaines de Lignitz ?
Pourquoi vous parler enfin de mes tristes intérêts,

au milieu des grands intérêts qui vous occupent ?
 Puissent ces intérêts, Sire, satisfaits et remplis, ajouter encore à votre gloire et à l'éclat de votre règne ?
 1776.
 Puisse la nature, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes !
 Puisse-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrais qu'elle retranchât aux miens ! Puissé-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de V. M., répandre dans son sein mes dernières larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnaissance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir et de l'entendre, de la trouver sensible à ce qui pénètre et remplit mon ame, de l'assurer sur-tout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis si longtemps inspirée, et qui est en ce moment plus juste et plus profonde que jamais ! C'est avec ce sentiment que je serai tout le reste de ma vie, etc.

L E T T R E C X L V I.

D U R O I.

Le 7 septembre.

VOTRE lettre, mon cher d'Alembert, m'a été rendue à mon retour de Silésie. Je vois que votre cœur tendre est toujours sensible, et je ne vous condamne pas. Les forces de nos ames ont des bornes, il ne faut rien exiger au-delà de ce qui est possible. Si l'on voulait qu'un homme très-fort et robuste

— renversât le Livre, en y appuyant fortement les
 1776. épaules. Il n'en viendrait pas à bout; mais si on le
 chargeait de s'elever un poids de cent livres, il
 pourrait y réussir. Il en est de même de la raison;
 elle peut vaincre des obstacles proportionnés à ses
 forces, mais il en est de tels qui l'obligent à céder.
 La nature a voulu que nous fussions sensibles, et la
 philosophie ne vous fera jamais parvenir à l'impossi-
 bilité: et supposez que cela put être, cela serait nu-
 sible à la société; on n'aurait plus de compassion
 pour le malheur des autres, l'espèce humaine de-
 viendrait dure et impitoyable. Notre raison doit nous
 servir à modérer tout ce qu'il y a d'excès en nous,
 mais non pas à détruire l'homme dans l'homme.
 Regrettez donc votre perte, mon cher; j'ajoute
 même que celles de l'amitié sont irréparables, et
 que quiconque est capable d'apprécier les choses,
 vous doit juger digne d'avoir de vrais amis, parce
 que vous savez aimer. Mais comme il est au-dessus
 de l'homme et même des Dieux de changer le passé,
 vous devez songer d'autre part à vous conserver
 pour les amis qui vous restent, afin de ne leur point
 causer le chagrin mortel que vous venez de sentir.
 J'ai eu des amis et des amies; j'en ai perdu cinq ou
 six et j'ai pensé en mourir de douleur. Par un effet
 du hasard, j'ai fait ces pertes pendant les différentes
 guerres où je me suis trouvé, et obligé de faire con-
 tinuellement des dispositions différentes. Ces distrac-
 tions de devoirs indispensables m'ont peut-être em-
 pêché de succomber à ma douleur. Je voudrais
 fort qu'on vous proposât quelque problème bien
 difficile

difficile à résoudre , afin que cette application vous forçât à penser à autre chose. Il n'y a en vérité de remède que celui-là , et le temps. Nous sommes comme les rivières qui conservent leur nom , mais dont les eaux changent toujours : quand une partie des molécules qui nous ont composés , est remplacée par d'autres , le souvenir des objets qui nous ont fait du plaisir ou de la douleur s'affaiblit , parce que réellement nous ne sommes plus les mêmes et que le temps nous renouvelle sans cesse. C'est une ressource pour les malheureux , et dont quiconque pense doit faire usage.

Je m'étais réjoui pour moi-même de l'espérance que vous me donniez de vous voir ; à présent je m'en réjouis encore pour vous. Vous verrez d'autres objets et d'autres personnes. Je vous avertis que je ferai ce qui dépendra de moi pour écarter de votre souvenir tout ce qui pourrait vous rappeler des objets tristes et fâcheux , et je ressentirai autant de joie de vous tranquilliser que si j'avais gagné une bataille : non que je me croie grand philosophe , mais parce que j'ai une malheureuse expérience de la situation où vous vous trouvez , et que je me crois par-là plus propre qu'un autre à vous tranquilliser. Venez donc , mon cher d'Alembert. Soyez sûr d'être bien reçu , et de trouver , non pas des remèdes parfaits à vos maux , mais des lénitifs et des calmans.

Sur ce etc.

L E T T R E C X L V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 7 Octobre.

S I R E ,

1776. **D**ES maux de tête violens et continuels, qui durant près de trois semaines, m'ont empêché d'écrire et de penser, et qui font la triste suite de ma disposition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre sur le champ à l'admirable lettre que V. M. a bien voulu m'écrire encore sur mon malheur. Quelle lettre, Sire ! et combien peu, je ne dis pas de rois (car ils ne connaissent guères ce langage), mais d'amis, savent aussi bien parler que vous à une ame oppressée et souffrante ! Je lis et relis tous les jours cette lettre si bien faite pour adoucir mes maux, je la lis à tous mes amis, qui en font comme moi pénétrés de reconnaissance pour V. M. ; je me dis sans cesse en la lisant et après l'avoir lue : *Ce grand prince a raison*, et je continue pourtant à m'affliger. V. M. n'en fera point surprise, et ne désespérera pourtant pas de ma guérison, malgré le peu d'espérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde seraient le seul moyen de l'accélérer, et V. M. me propose avec autant de raison que de bonté ce puissant remède ; mais ma pauvre tête n'est plus capable d'en faire usage. C'est donc du temps seul que je dois attendre quelque soulagement à mes peines ; et je crains bien que ce temps

cruel ne me dévore au lieu de me guérir. La comparaison que V. M. fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent sans cesse en conservant leur nom, est aussi ingénieuse que philosophique, et explique avec autant de raison que d'esprit pourquoi le temps finit par nous consoler; mais jusqu'à présent, Sire, ma triste rivière ne fait que la peine de couler, et ne voit point encore l'espoir d'avoir enfin un cours plus heureux et plus paisible. Si j'avais vingt-cinq ans de moins, j'aurais peut être le bonheur de former quelque autre attachement qui me ferait supporter la vie; mais, Sire, j'ai près de soixante ans, et à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante, par une perte nouvelle dont je suis encore menacé, ou plutôt que j'éprouve déjà avant qu'elle soit consommée. Une femme respectable, pleine d'esprit et de vertu, dont le nom est sûrement parvenu jusqu'à V. M., M^{lle} de Geoffrin, qui depuis trente ans avait pour moi l'amitié la plus tendre qui tout récemment encore m'avait procuré dans mon malheur toutes les consolations ou les distractions que cette amitié lui avait fait imaginer, est frappée depuis plus d'un mois d'une paralysie qui l'a presque entièrement privée du sentiment et de la parole, et qui ne me laisse aucune espérance; non-seulement de la conserver, mais même de la revoir encore. Sa famille, qui ne lui ressemble guère, dévote ou feignant de l'être, mais plus toute encore que dévote, et affichant (sans savoir pourquoi) une haine stupide des philosophes et de la philosophie,

1776. m'ôte en ce moment jusqu'à la déplorable consolation d'être auprès de cette digne femme, de lui rendre tous les soins que ma tendresse pour elle pourrait me suggérer, et que peut être la pauvre malade ne sentirait pas, mais qui du moins fatigeraient mon cœur. Je perds ainsi dans l'espace de quelques mois les deux personnes que j'aimais le plus, et dont j'étais le plus aimé. Voilà, Sire, la malheureuse situation où je me trouve, le cœur affaibli et flétri, et ne sachant que faire de mon ame et de mon temps.

Mais je me reproche encore d'entretenir V. M. de ma douleur, lorsque je ne devrais lui parler que de ma vive reconnaissance pour toutes ses bontés, de l'admiration profonde que m'inspire sa philosophie si vraie et si peu commune, si raisonnable et si sensible tout à la fois, et sur-tout du désir que j'ai d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sentimens qu'elle m'inspire. Ma santé seule pourrait s'opposer à ce voyage; mais il m'est trop précieux et trop cher pour ne pas donner à cette santé chancelante tous les soins dont je suis capable, et que vous avez la bonté d'exiger de moi. Hélas! Sire, ce voyage est presque le seul objet qui m'attache encore à la vie, et je ne regretterais en ce moment, si je venais à la perdre, que d'être privé de témoigner encore une fois à V. M. ma tendre et profonde vénération. Puisse V. M. jouir elle-même, pendant la mauvaise saison où nous allons entrer, d'une santé meilleure qu'elle n'a fait le dernier hiver! Je crains plus que jamais pour elle ces violentes attaques de goutte dont elle était il y a quelques mois si cruellement tourmentée. Je crains plus encore, je crains les

nouvelles de guerre prochaine qui retentissent sans ———
 cesse à mes oreilles et qui pourraient engager V. M. 1776.
 dans de nouvelles fatigues, plus redoutables pour
 elle que jamais. Tout affligé et tout philosophe que
 je suis, je ne puis m'empêcher de m'intéresser encore
 aux malheurs de la triste espèce humaine, qui n'ont
 pas besoin d'être augmentés, et j'y joins sur-tout les
 vœux les plus ardens pour la conservation, le bon-
 heur et le repos de V. M. Elle a bien voulu me
 rassurer plus d'une fois sur les guerres dont je croyais
 l'Europe menacée, et elle m'a rendu la tranquillité
 par cette assurance. Puisse-t-elle me la rendre encore
 en ce moment, où j'en ai plus besoin que jamais,
 et bien plus encore pour V. M. que pour moi!

Je suis etc.

LE T T R E C X L V I I I.

D U R O I.

Le 22 Octobre.

V O U S voilà accablé de vers dont je crois que vous
 vous seriez passé. J'ai cru cependant que quelques
 réflexions assez graves pourraient convenir à la douce
 mélancolie où je vous crois plongé. Ces vers ne de-
 mandent qu'à être déchirés avant ou après leur lec-
 ture, c'est tout ce qu'ils méritent. Pour moi, je
 vois avec impatience la belle automne dont nous
 jouissons; je demande quand arrivera l'hiver, pour,
 demander ensuite quand viendra le printemps, enfin

— cet été qui me procurera le plaisir de vous revoir,
1776. et je dis :

Volez, volez heures trop lentes
Pour mes impatiens desirs.

Lorsque quelqu'un vient de France, par exemple M. de Rouillère, je ne m'informe pas de ce que font vos providences dans leur troisième ciel de Versailles, je ne demande point si vos Mars subalternes à six sols par jour sont encachottés ou rossés à coups de plat d'épée, si vos ports regorgent de vaisseaux, si les manches et les poches des hommes haussent ou baissent, si l'on se frise en bec de corbin ou en ruiffeau ? Enfin je passe cent choses de cette importance, pour demander, que fait le Duc de Nivernois ? Comment se porte Anaxagoras ? Aurons-nous bientôt l'Enéide de de Lille ? Voilà ce qui m'intéresse en France, le reste ne m'est rien. Mais à propos : On m'assure que les garçons deviennent filles chez vous. On dit que pour parler correctement, au lieu de M. d'Eon il faut dire Mlle d'Eon ; enfin qu'il se fait dans la nature des changemens étonnans. Voilà un sujet inépuisable de pyrrhonisme. Quoi ! me dis je en moi-même, si la nation la plus éclairée de l'Europe se trompe sur les sexes, que fera-ce de nous autres ? Il faudra que M. de Vergennes fasse venir du Vatican le fameux *sterfcorium* de saint Pierre, pour qu'on y fouille tous ceux qui sont destinés aux affaires étrangères, et qu'on ne les admette qu'après le grave témoignage, *Pater habet*. Je ne fais où j'en suis avec notre Marquis ou Marquise de Pons ;

je suis indécis devant lui, si je dois l'appeler Monsieur ou Madame : il est vrai qu'il a du poil; mais on prétend que d'Eon en avait aussi. Enfin cette incertitude me chiffonne et m'embarrasse l'esprit, car que deviendra l'exactitude grammaticale, si l'on ne fait plus s'il faut dire elle ou lui? Si l'abbé d'Olivet vivait encore, j'aurais recours à la plénitude de sa science: à présent je ne fais à qui m'adresser. Tout cela me rend si ignorant, si honteux, mon cher d'Alembert, que j'hésite à proférer une parole, crainte de dire une sottise. Rassurez-moi, rendez-moi le courage et l'effronterie de prononcer à tout hasard Monsieur ou Madame, faute de pouvoir faire autrement. Je n'avais pas trop haute opinion de mon savoir; je croyais cependant que je connaissais clairement quelques vérités; en voilà des plus triviales, et je les ignore. Je dirai donc, comme je ne fais quel philosophe, qu'après avoir bien étudié, j'ai appris à ne rien savoir. Bon Dieu! Si l'aventure de d'Eon était arrivée il y a dix-huit siècles, ç'aurait été un article de foi que de croire à sa métamorphose. Le Ciel soit béni que ce miracle soit arrivé de nos jours! c'est une sottise de moins qu'on épargne à notre croyance, mais qui répondra des autres?

Ayez pitié du plus ignorant des hommes, et venez l'été prochain l'éclairer de votre lumière, le rassurer sur ses doutes, et sur-tout le réjouir par votre présence. C'est ce qu'attend de vous votre ancien admirateur.

Sur ce, etc.

1776.

LETTRE CXLIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 Novembre.

SIRE,

1776. J'AI reçu presque en même temps les deux nouvelles lettres du 22 et du 26 Octobre dont V. M. a bien voulu m'honorer. Ces deux lettres, Sire, et celle que j'avais eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a environ six semaines, ont été plus longtemps en chemin qu'à l'ordinaire. Les honnêtes commis des postes, qui par des ordres sans doute fort respectables, mais dont j'aime mieux que d'autres soient chargés que moi, ouvrent les lettres sur la route d'Allemagne, (car je n'ose dire sur celle de France) ont été apparemment plus empressés encore qu'à l'ordinaire de lire, pour leur instruction ou pour leur triste amusement, ce qu'un grand Roi veut bien dire à un pauvre philosophe affligé, et ce que le pauvre philosophe répond au grand Roi. On ne peut nier, Sire, que ces commis ne soient vraiment et en tout sens des *gens de lettres*; et des gens de lettres curieux des belles choses; mais je crains bien que ces *littérateurs* si curieux, et sur-tout si honnêtes, ne soient dignes ni de s'instruire en lisant vos lettres, ni même de s'attrister en lisant les miennes. Quoi qu'il en soit, je leur ferais au moins fort obligé

de ne pas retarder de plusieurs jours, (et même de quelques heures) la consolation si douce et si nécessaire à mon cœur, que les bontés de V. M. me font éprouver dans la malheureuse circonstance où je me trouve. Je ne fais plus, Sire, comment vous exprimer à quel point ces bontés si touchantes pénètrent mon ame, et combien cette ame qui ne se croyait plus ouverte qu'à la douleur, trouve encore de sensibilité en elle pour la reconnaissance qu'elle vous doit à tant de titres. Cette reconnaissance n'est pas un sentiment réservé pour moi seul, tous mes amis le partagent avec la plus tendre vénération pour votre personne. Je voudrais que V. M., sensible comme elle est, à la véritable gloire, c'est-à-dire aux hommages des hommes éclairés et vertueux, pût entendre ce qu'ils disent à la lecture de ces lettres; qu'elle pût apprendre de leur propre bouche, combien le grand Frédéric, depuis long-temps l'objet de leurs éloges et de leur admiration, leur paraît digne encore d'être aimé. J'ose croire que ce concert unanime de louanges si douces et si vraies toucherait autant V. M. que les cris de victoire de ses soldats sur les champs de bataille où elle a triomphé tant de fois. Pour moi, Sire, je fais mieux encore que de vous admirer et de vous chérir; je vous écoute, et je profite de vos leçons; je fais tout ce qui est en moi pour me distraire; j'essaye différentes sortes de travaux, d'études, de lectures, d'amusemens même; je rassemble chez moi quelques amis certains jours de la semaine; je vais les chercher les autres jours; je prends le plus de part que je puis à leur conversation, je tâche de me persuader que tout ce qui se

1776.

— 1776. — passe autour de moi me touche , ou du moins m'occupe , je tâche même de le faire croire aux autres par la part apparente que j'y prends ; mes amis me croient quelquefois soulagé et presque consolé ; mais quand je ne les ai plus autour de moi , quand après les avoir quitté , je me trouve seul dans l'univers , privé pour jamais d'un premier objet d'attachement et de préférence , mon ame affaîllée retombe douloureusement sur elle-même , et ne voit plus que le vide qui l'environne et qui la flétrit ; je suis comme les aveugles , profondément tristes quand ils sont seuls , mais que la société croit gais , parce que le moment où ils conversent avec les hommes est le seul supportable pour eux. J'ai beau suivre le conseil que V. M. veut bien me donner , et dont elle m'apprend qu'elle fait usage pour elle-même dans les momens d'affliction ; j'ai beau lire les philosophes et chercher à me consoler avec eux , j'éprouve , comme le dit si bien V. M. , que les maladies de l'ame n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs , et je finis par me répéter tristement ce que m'ont dit ces philosophes , que le vrai soulagement à nos peines , c'est l'espoir de les voir finir bientôt avec la fin de la vie. Cela n'est pas fort consolant ; mais comme le dit encore V. M. , c'est un moyen que la nature nous donne de nous détacher de cette vie que nous sommes obligés de quitter. Cela me rappelle le mot du solitaire qui disait aux personnes dont il recevait quelquefois la visite : *Vous voyez un homme presque aussi heureux que s'il était mort.* Je suis comme cette vieille femme qui voulait à toute force devenir dévote et qui n'y pouvait parvenir. *Je m'excède* , disait-elle ,

de livres de dévotion , je m'en bourre , et rien ne passe. —
 J'éprouve dans un sens bien plus profond que le sens 1776.
 ordinaire , combien le malheur est un grand maître ,
 combien une perte irréparable fait naître de réflexions ,
 cruelles à la vérité , mais que sans elle on n'aurait jamais eue ;
 combien une douleur pénétrante étend et aggrandit l'ame ,
 et combien une pensée est vaste , quand on n'en a qu'une. J'ai été touché jusqu'aux larmes ,
 Sire , par ces mots de votre dernière lettre , si pleins de bonté et d'intérêt : *je vous avais écrit avant-hier , et je ne sais comment je m'étais permis quelque badinage ; je me le suis reproché en lisant votre lettre.* Ne vous reprochez rien , Sire ,
 et croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus , *per seria , per jocos eundem animum* , une ame qui intéresse également mon cœur , quand elle est sérieuse et quand elle est gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la poésie à ma consolation , vous me dites en vers élégans et harmonieux ce que vous avez bien voulu me dire en prose éloquente et philosophique : votre prose , Sire , devrait être signée *Sénèque , Montagne* , et vos vers *Lucrèce , Marc-Aurèle*.

La pauvre Madame Geoffrin est toujours dans la même situation , entourée des médecins qui ne peuvent la soulager , de fots et de dévots qui l'ennuient , privée de voir les personnes qui lui plaisent le plus , et moi de la triste douceur de mêler mes larmes avec les siennes.

V. M. veut bien me rassurer sur la guerre que je craignais pour elle et sur-tout pour moi ; je désirerais bien vivement qu'elle pût me rassurer de même sur sa

— santé dont l'état chancelant m'alarme et m'afflige.
1776. Ménagez-vous, Sire, et conservez-vous pour vos peuples, pour la philosophie et les lettres, et j'ose ajouter pour ma consolation. J'attends avec la plus grande impatience le printemps prochain pour m'assurer par moi-même de l'état de cette santé qui m'est si chère, et pour remplir les vœux de mon cœur, en mettant aux pieds de V. M. les sentimens d'admiration, de reconnaissance, de vénération et de tendresse avec lesquels je suis plus que jamais etc.

L E T T R E C L.

D U R O I.

Le 29 novembre.

C E U X qui ont le malheur d'être méfians, poussent ordinairement leur curiosité trop loin : on ouvre les lettres, on veut pénétrer les secrets des familles, et l'asile des maisons n'est plus sacré. Soit Allemands, soit Français, quiconque a ouvert nos lettres, n'y aura pas trouvé des alimens à sa curiosité. Quelques réflexions morales qui nous regardent, et voilà tout, ou des polissonneries qui ne sont bonnes que pour le moment ; nous n'avons qu'à continuer de même et nous les dégoûterons.

Je souhaite que mes lettres vous aient pu procurer quelque soulagement ; c'était l'intention pour laquelle elles étaient écrites. Vous faites très-bien de vous distraire ; il n'y a qu'à continuer, le temps fera le reste : le grand point est d'empêcher l'esprit de

se fixer constamment à un seul objet. Cet objet, —
comme vous le dites fort bien, est plus vaste qu'on 1776.
ne pense ; tout ce qui l'environne, est sombre et
très-propre à détruire les illusions du monde, à nous
détacher de cette auberge où nous ne faisons que
passer, à nous rappeler notre peu de durée, à
rabaisser les prétentions de l'amour propre, ainsi qu'à
nous convaincre de notre néant. J'avoue que ces
idées ne conviennent guère aux fêtes d'un carnaval ;
néanmoins il est bon de les avoir eues, pour savoir
estimer les choses d'après leur juste valeur ; le plaisir
en devient moins vif, mais plus raisonné ; on voit
que le temps presse et qu'on serait bien fou de ne
point profiter d'un bien certain pour courir après des
folies chimériques. Voilà comme il faut adoucir des
réflexions noires, en y mêlant des nuances couleur
de rose, pour supporter le fardeau de la vie et ne
le trouver pas tout à fait révoltant.

Je viens de perdre un Général, dont toutes les
femmes doivent retenir le nom, quoique peu sonore ;
il s'appelait Koschenbar ; il y a un an que sa
femme mourut ; la tendresse qu'il avait pour elle
et la vive douleur avec laquelle il l'a regrettée, l'ont
conduit au tombeau. Ce serait un sujet de tragédie,
mais non un exemple à suivre. Tout ce qu'on doit
à ses amis, c'est un tendre souvenir de leur vertu,
et si l'on peut, de secourir leur postérité et d'assister
ceux qui leur furent chers. Mais je ne devrais pas
toucher à ces matières, pour épeler ce que votre
cœur ne vous dit que trop et avec plus de force.

Toutes les apparences annoncent que Madame
Geoffrin n'échappera pas de cette maladie ; mais quel

— est cet excès de fanatisme qui exerce sa rigueur sur
 1776. une femme mourante, qui l'empêche de voir ses amis
 et de mourir comme elle veut ? Je ne reviens point
 de mon étonnement. Oui, la France a des philo-
 sophes : mais je soutiens que le gros de la nation est
 plus superstitieux qu'aucun autre peuple de l'Europe ;
 cette langue s'échappe, comme dans le procès
 de Calas, de Syren, de la Barre, ce qui s'est passé
 à Toulon à l'égard de d'Argens, les cris du public
 au sujet de Necker ; enfin cent exemples font con-
 naître que le funeste levain du fanatisme agit encore
 en France et que ce sera le dernier pays de l'Europe
 où il se conservera. Je bénis la fatalité de ce que
 l'Allemagne devient de jour en jour plus tolérante ;
 ce zèle pernicieux, cause de tant de scènes sanglan-
 tes, s'éteint, et personne ne demande à ceux avec
 lesquels il vit quelle est leur religion. Voilà ce qui
 fait que l'Allemagne mérite que le philosophe
 d'Alembert vienne jeter un coup d'œil sur elle. Je me
 réjouis d'autant plus de son apparition, que ce sera
 pour lui une diversion à sa douleur et pour moi une
 grande satisfaction de le voir.

J'ai eu l'éréfipèle à la jambe, où il s'est formé
 un gros abcès sous le genou ; j'ai été obligé de le
 faire opérer, la plaie se fermera dans quelques jours.
 Vous devinez juste, que mon intention est d'être
 utile à ma patrie, ainsi qu'à mes contemporains,
 pendant le peu de temps que j'aurai à vivre ; le
 devoir de l'homme est d'assister ses semblables en tout
 ce qui dépend de lui, c'est l'abrégé de la morale ; et
 un cœur bien placé sera mécontent de lui-même, s'il
 ne remplit pas ce devoir. Je souhaite de tout mon

cœur que votre chagrin diminue, que votre santé se raffermisse, pour que je puisse assurer cet été le cher Anaxagoras de toute mon estime. Sur ce etc. 1776.

P. S. Voltaire m'écrit une lettre toute mélancolique, il se dit accablé de malheurs; je vous prie de m'expliquer ce que c'est.

LETTRE CLI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 Décembre.

SIRE,

Si je ne respectais les occupations de V. M. presque autant que sa personne, si je ne savais qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiades ou mes sottises, les lettres que je prends la liberté de lui écrire, seraient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le soient déjà que trop; tant celles que V. M. a la bonté de me répondre, me remplissent de consolation. Je commence à sentir plus efficacement l'effet des conseils qu'elle a bien voulu me donner, je me suis remis à la géométrie que j'avais comme abandonnée depuis long-temps, et j'en éprouve l'effet le plus salutaire; ma vie n'est pas délicate, il s'en faut beaucoup, mais elle commence à être tolérable, et j'espère que le temps, l'étude, et sur-tout le bonheur de voir bientôt V. M. m'aideront à supporter mon existence. Celle

— de la pauvre Madame Geoffrin, à laquelle V. M.
1776. veut bien s'intéresser, et par rapport à moi qui l'aime tendrement, et par rapport à elle qui en est bien digne; cette existence, Sire, est toujours bien fâcheuse, et sans aucun espoir d'amélioration. Heureusement elle ne paraît souffrir beaucoup ni de corps, ni même d'esprit, et je bénis à cet égard sa destinée; car il lui serait bien amer, si sa sensibilité morale avait toute son énergie, d'être privée dans la triste situation où elle est, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh, que V. M. a bien raison de dire que la France, avec tous les philosophes dont elle se vante à tort ou à droit, est encore un des peuples les plus superstitieux et les moins avancés de l'Europe, et que vos bons Allemands, que nos petits Messieurs se donnent les airs de dédaigner, ne sont pas à beaucoup près aussi fots que nous! Je ne vois que les Espagnols à qui nous céditions les honneurs *du pas* en fait de sottise religieuse. Que dit V. M. de ce qui se passe actuellement dans ce malheureux pays, de la procession solennelle et brillante que l'inquisition vient de faire à Cadix, des acclamations du peuple qui, prosterné à genoux dans les rues pendant cette cérémonie, criait: *Viva la Fè di Dios*, du gouvernement qui la souffre, de la publication que les inquisiteurs ont osé faire des bulles de Paul IV et de Pie V, qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'inquisition, sans *excepter le souverain*, du Roi d'Espagne qui permet cette insolence, qui même, dit-on, l'autorise? On assure que ce tribunal exécrationnel reprend toute la vigueur et toute son activité, et qu'un seigneur

Espagnol

Espagnol très considérable, est déjà condamné (par grace spéciale) à une *prison perpétuelle*, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appelées d'Allemagne, plusieurs cantons de son malheureux pays? Voilà bien, Sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ses lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cause. On a imprimé, je ne fais comment, et je ne fais où, un ouvrage assez curieux, intitulé, *la Bible enfin expliquée, et commentée par plusieurs aumôniers de Sa Majesté le Roi de P.* Vous devinez, Sire, qui est ce Roi-là. On s'est avisé, je ne fais pourquoi, de croire et de dire que Voltaire était le sacristain de ces *aumôniers*, et on ajoute que nosseigneurs du parlement, gens aussi éclairés que la Ste Hermandad, et qui n'aiment pas que la Bible soit *expliquée* par des hérétiques, veulent brûler solennellement cette *explication*, qui n'en fera pas meilleure, et sont assez mal intentionnés pour le sacristain, qui pourtant est bien bon de les craindre. V. M. ne pourrait-elle pas lui rendre le service de faire dire par son Ministre au premier Président et aux gens du Roi, que cet ouvrage maudit est en effet celui de ses *aumôniers*, qui se sont amusés à cette besogne, pour soulager l'oisiveté profonde où V. M. les laisse? Elle ferait par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la philosophie lui aurait une obligation signalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis si long-temps.

Je désire beaucoup d'apprendre qu'elles ont été les suites de l'érésipèle de V. M., et de l'abcès qui en a été la fin. Je connais un vieillard de plus de 80 ans, qui était fort tourmenté de la goutte, et qui

— depuis deux ans n'en entend plus parler, après avoir
 1776. eu, comme V. M. des éruptions à la peau, qui ont fini
 par des abcès. Oh, combien je désirerais que V. M.
 éprouvât le même soulagement, et combien je serais
 heureux de le lui avoir annoncé!

Recevez, Sire, les assurances de toute la part que
 je prends à la naissance du nouveau Prince dont votre
 auguste maison vient d'être augmentée. Recevez
 surtout, je vous en supplie, avec votre bonté
 ordinaire, les vœux ardents que je fais pour votre
 conservation et votre bonheur, pendant l'année ou
 nous allons entrer, et qui sera sans doute heureuse
 pour moi, puisqu'elle me procurera le précieux
 avantage de mettre encore aux pieds de V. M. les
 sentimens de vénération tendre et profonde avec
 lesquels je ferai toute ma vie, etc.

L E T T R E C L I I.

D U R O I.

Le 25 janvier.

— JE suis bien aise d'apprendre par vous-même que
 1777. vous commencez à pouvoir vous occuper de la
 géométrie; la forte application que les calculs
 demandent, accoutume insensiblement l'esprit à
 s'occuper d'autres sujets que de ceux qui causent la
 douleur, et le temps achèvera le reste. Je me flatte
 que le voyage que vous ferez dans nos contrées
 obotrites sera avantageux à votre santé; c'est une
 diversion de plus qui pourra affaiblir les profondes

Impressions que le chagrin avoit laissées dans votre ame. Pour moi, ce me fera un plaisir sensible de vous voir. Nous philosopherons, nous métaphysiquerons ensemble; mais en même temps vous devez vous attendre que nous bannirons de la conversation toutes les idées lugubres qui faneraient les roses et les fleurs de nos amusemens.

Des lettres d'Espagne avaient annoncé il y a quelques mois, des marques d'aliénation d'esprit qu'avait données le Roi d'Espagne; c'est bien la plus grande marque de folie qu'un homme puisse donner que de s'abandonner à son confesseur. On croit que le Prince des Asturies n'attend que le moment où son père aura fait quelque fausse démarche, pour l'enfermer et régner en sa place. On frémit d'indignation en voyant cette inquisition rétablie en Espagne. Hélas! mon cher Anaxagoras, le bon sens est plus rare qu'on ne pense. Pour expier ses amours avec la vache blanche, Sa Majesté catholique se livre avec ses fidelles sujets aux mains des bourreaux tonsurés qui font plus de mal dans ce monde-ci, que jamais les diables n'en feront dans ces enfers imaginaires empruntés des Egyptiens.

Messieurs vos conseillers au parlement seraient bien gens à protéger l'inquisition; le zèle qui les anime contre Voltaire me paraît fort suspect; ce pourrait bien être la suite du ressentiment qu'ils lui conservent d'avoir célébré en beaux vers leur expulsion; ils devraient rougir de honte. Quel honneur ont-ils à persécuter un pauvre vieillard qui est au bord de sa tombe? Et à bien examiner la chose, Voltaire n'a fait que recueillir les sentimens de quelques Anglais et

— leurs critiques de la bible; lui-même il gémit de leur
1777. audace, et il paraît n'avoir fait cet ouvrage que dans
le dessein qu'on le rélute. On a tant dit de choses dans
ce siècle contre la religion. Ses commentaires sur
la bible sont moins forts qu'une infinité d'autres
ouvrages qui font crouler tout l'édifice, en sorte
qu'on a de la peine à le relever. Mais il est plus aisé
de condamner un livre à être brûlé que de le réfuter.
Si l'on parlait sérieusement en France de mes chape-
lains, on rirait au nez de mon ministre, tant ma
réputation est mal établie en fait d'orthodoxie. Cepen-
dant Voltaire me fait de la peine, son abattement
perce dans ses lettres. Il faut qu'on le chicane sur
ses établissemens de Ferney; il ajoute qu'il a perdu
un procès, qu'il est ruiné et qu'il terminera ses vieux
jours dans la misère. C'est l'énigme du Sphinx; il
faudrait un autre Oedipe pour l'expliquer.

Tout ce qui arrive à Voltaire me fait venir une
réflexion assez vraie malheureusement, qu'on fait
souvent des vœux inconsidérés en souhaitant une
longue vie à ses amis. Si Pompée était mort à
Tarente, où il fut attaqué d'une fièvre chaude
violente, il aurait été enterré avec toute sa répu-
tation et n'aurait pas vu périr sa république. Si le
fameux Swift était mort à temps, ses domestiques
ne l'auraient pas montré pour de l'argent, lorsqu'il
devint imbécille. Si Voltaire était mort l'année passée,
il n'aurait pas effuyé tous les chagrins dont il se plaint
si amèrement. Laissons donc agir les vagues destinées,
et sans nous embarrasser de la durée de notre course,
contentons-nous de souhaiter qu'elle soit heureuse.

Le neveu dont vous me félicitez, n'a pas poussé

sa carrière au-delà de trois jours. Je pense comme ———
 je ne fais quel peuple de l'Afrique, qui pleurerait à la 1777.
 naissance des enfans et fêtait leur mort, parce qu'il
 n'y a que ceux qui meurent qui soient à l'abri des
 chagrins et des infortunes innombrables auxquelles
 les hommes sont sujets. Je ne vous dis rien au sujet
 de la nouvelle année; elle fera assurément heureuse
 pour moi, puisqu'elle me procurera le plaisir de
 voir le sage Anaxagoras, et de l'assurer de vive
 voix de mon estime.

Sur ce, etc.

LET TRE CLIII.

DE M. D'ALEMBERT,

A Paris, ce 17 février.

SIRE,

Je suis toujours comblé et pénétré des bontés de
 V. M., et de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux
 progrès de ma convalescence morale. Ces progrès,
 Sire, sont toujours bien lents; l'étude profonde me
 distrait sans doute, et la conversation paraît quelque-
 fois m'intéresser. Mais quand, fatigué de travail ou
 de société, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec
 moi-même, et isolé comme je le suis dans ce meilleur
 des mondes possibles, ma solitude m'épouvante et me
 glace, et je ressemble à un homme qui verrait devant
 lui un long désert à parcourir, et l'abyme de la

1777.

destruction au bout de ce désert , sans espérer de trouver là un seul être qui s'afflige de le voir tomber dans cet abîme , et qui se souvienne de lui après qu'il y sera tombé.

Mais je m'aperçois , toujours trop tard , que je fais toujours la sottise d'entretenir V. M. de mes idées lugubres , qu'elle-même veut bien dissiper. J'aime mieux lui parler du voyage que je projette , de la douceur que j'éprouverai à mettre à ses pieds tous les sentimens de respect , de reconnaissance et d'admiration , dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle , et du bonheur que j'aurai encore une fois de la voir et de l'entendre. Quoique ma santé en ce moment ne soit pas trop bonne , et que le moindre dérangement à mon régime et à ma manière uniforme de vivre soit très-sensible à ma frêle et pauvre machine , j'espère cependant que cette santé et cette machine me permettront de jouir des bontés de V. M. , et d'aller philosopher avec elle sur les grands maux et les petits biens de la vie.

Dans la triste situation où je suis , je m'accroche où je puis pour me soulager , et je pense quelquefois que j'ai du moins le bonheur de ne pas vivre en Espagne , et de n'avoir pas les inquisiteurs à craindre. Il est en effet bien humiliant pour un souverain , comme le dit V. M. , de se mettre ainsi , lui et ses fidèles sujets , à la merci d'un jacobin ; oh , que la gent sacerdotale a bien su tout ce qu'elle faisait en instituant la confession ! Vivent les princes qui ne se confessent pas !

Voltaire n'a point de *vache blanche* ; mais il a toujours grand peur des gens qui font brûler les vaches.

Je le crois cependant un peu plus tranquillisé en ce moment sur cette Bible expliquée et commentée par les *aumôniers* de V. M., qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puisque V. M. ne juge pas à propos de se la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dont il est en ce moment très-affligé, c'est que son établissement de Ferney lui devient très-à-charge par le peu de secours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que M. Turgot n'est plus en place; il écrit à V. M. *qu'il est ruiné*; cela n'est pas tout-à-fait vrai, et il fait tant de bien à ses malheureux vassaux, que je serais très-fâché que cela fût; mais il est vrai que plusieurs grands seigneurs sur lesquels il a des rentes, ne jugent pas à propos de le payer, par exemple, Mgr. le Duc de Bouillon, Mgr. le Maréchal de Richelieu, et avant tout, Mgr. le Duc de Wurtemberg. Il n'y a pas, dit-on, jusqu'à un fermier général qui ne se donne aussi les airs de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, et de suivre les traces des Wurtemberg, des Bonillon et des Richelieu. Oh, que V. M. a bien raison sur les maux de toute espèce dont est semée notre malheureuse carrière, et sur le bon sens de ces peuples d'Afrique, qui pleuraient la naissance des enfans, et non pas leur mort! Tout ce que la philosophie peut nous dire pour nous consoler, c'est que ces maux finiront, et qu'il *vaut mieux*, comme on dit, *tard que jamais*. J'espère au moins, Sire, que mes maux ne finiront pas sans avoir été adoucis par le bien que j'espère, celui de faire encore une fois ma cour à V. M., et de lui renouveler

— tous les témoignages de la tendre vénération avec
 1777. laquelle je ferai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

L E T T R E C L I V.

D U R O I.

Le 7 mars.

LES remèdes de l'ame opèrent lentement, mon cher Anaxagoras, à proportion de la violence du mal dont vous avez senti l'atteinte. Votre convalescence ne saurait être plus avancée qu'elle ne l'est. Il faut continuer à vous servir du tonique de la géométrie, auquel nous ajouterons l'exercice du voyage et la dissipation que des objets nouveaux et variés vous présenteront, et petit à petit nous rétablirons le calme dans votre ame, non pas au point d'effacer la mémoire précieuse de ce qui vous était si cher, mais bien jusqu'à vous rendre la vie plus supportable. Quand on est dans le bel âge, on répare la perte de ses amis par de nouvelles connaissances : ceux qui comme nous se sentent chargés du poids des années, ne contractent plus de nouvelles amitiés, parce qu'elles ne sont ferrées d'un nœud étroit qu'autant qu'on est contemporain, que les sentimens, les inclinations et les goûts se rencontrent. La génération nouvelle est nuancée différemment de la nôtre, et de plus les inclinations d'une jeunesse brillante ne s'affimilent point avec le flegme qui gagne plus ou moins les vieillards ; il faut donc nous borner à faire des connaissances et renoncer à

êtreindre des amitiés nouvelles, à moins que quelque confesseur ne nous subjugué par son ascendant. Je répons que je ne ferai pas dans ce cas, ni vous non plus. Ce n'est qu'aux grands rois à faire de ces alliances offensives avec des cuculati pour conquérir par leur moyen l'empire de la Jérusalem céleste. Nous autres qui sommes bornés et restreints à ce monde, nous ne formons pas d'aussi vastes projets. Il y aura sûrement quelque hérétique de brûlé en Espagne, pour compenser les amours de la vache blanche. Convenons que ce sujet est moins propre à être égayé qu'à causer de la compassion pour l'aveuglement de cette pauvre espèce humaine pour laquelle certainement le bonheur n'est pas fait. L'inquisition fera de nouveaux ravages en Espagne et étouffera le génie de la nation par son despotisme tyrannique.

A Ferney le pauvre Voltaire souffre d'une autre espèce de persécution. Je vous suis obligé de m'avoir mis au fait des choses qui le chagrinent. Sans parler de ses rares talens, son âge au moins devrait le mettre à l'abri de tout. Vous ne pouvez pas encore entièrement surmonter vos chagrins, et j'ai été pendant huit jours dans des inquiétudes mortelles pour la santé de mon frère Henri, qui étant allé voir notre sœur de Brunswick, a été subitement attaqué d'une péripneumonie; il a heureusement triomphé de son mal et sa convalescence m'a rendu le calme. Voilà ce qui nous arrive à nous trois. Si l'on savait le détail d'une multitude d'individus, on ne trouverait pas mieux. La jeunesse inconsidérée, volage et turbulente est la seule qui s'étourdit sur

— tout ce qui lui arrive ; elle est heureuse , parce
 1777. qu'elle ne réfléchit pas. Il faut s'étourdir sur tout
 ce qu'on ne peut pas changer , nos malheurs sont
 l'apologie de notre inconstance , il faut en affaiblir
 l'idée et les oublier si l'on peut. Je vous avoue
 que je me fais un vrai plaisir de vous voir ici et
 de vous entretenir ; ce sera un bon moment qui
 pourra entrer pour moi en compensation d'autres
 momens désagréables. Je vous devrai cette satis-
 faction , et je me propose bien de vous en témoigner
 ma reconnaissance. Sur ce etc.

L E T T R E C L V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 28 avril.

S I R E ,

MONSIEUR de Catt a dû instruire V. M. des tristes
 raisons qui ne me permettent pas d'aller mettre à ses
 pieds tous les sentimens de reconnaissance , de véné-
 ration , et de dévouement que je lui dois. Je ne répé-
 terai point à V. M. ce détail affligeant pour moi , et
 ennuyeux pour elle. La situation où je me trouve
 est d'autant plus sensible pour moi , qu'assurément
 je ne pourrai rien substituer au plaisir que je me
 promettais , de passer quelques momens auprès de
 V. M. , de la voir encore et de l'entendre , de phi-
 losopher avec elle , et de lui parler de tout ce qui

l'intéresse , bien plus que de ce qui m'intéresse moi-même. Je ne puis cependant , Sire , renoncer entièrement à l'espoir de revoir encore V. M. ; mais je n'ose plus former de projets , ni lui faire de promesses , dans la crainte de ne pouvoir encore les remplir. Comme je me flatte que je ne ferai pas toujours languissant et malheureux , peut-être trouverai-je encore quelques momens de ma vie que je pourrai consacrer à V. M. , et ce seront à coup sûr les plus agréables pour moi. Puissé la destinée m'accorder encore cette faveur !

V. M. a mis le comble à toutes ses bontés pour moi par les facilités de toute espèce qu'elle a bien voulu me procurer pour ce voyage ; je n'en abuserai jamais , quand je me trouverais dans le cas d'en profiter ; et un de mes plus grands regrets est de ne pouvoir en témoigner moi-même à V. M. ma tendre reconnaissance.

Je me reproche , Sire , d'entretenir si long-temps de moi V. M. , et d'une manière si triste ; j'aime mieux lui parler de ce qui se passe ici. Nous avons depuis quinze jours le Comte de Falkenstein , dont V. M. connaît le véritable nom. Je ne l'ai point encore vu , parce que je vis fort retiré , et vraisemblablement je ne le verrai pas , à moins qu'il ne vienne à nos académies , ce qui est encore incertain. S'il nous rend visite , je me propose de lui lire un petit Eloge de Fénélon qui pourra l'intéresser , et à l'académie des sciences quelques reflexions sur la théorie de la musique. Ces deux petits morceaux sont écrits il y a long-temps ; et tout médiocres qu'ils sont , je ne ferais pas en ce moment en état

— de les faire. Il me paraît qu'en général ce prince
 1777. réussit assez bien ici, qu'on le trouve honnête, affable,
 et cherchant à s'instruire. Il a déclaré que s'il venait
 aux académies, il ne voulait point de complimens,
 et quoique notre métier soit d'en faire, nous lui
 obéirons. Il va par-tout sans être annoncé, ni même
 attendu; nos spectacles paraissent le toucher peu, il
 aime mieux voir les établissemens utiles, ou faits
 pour l'être. Il alla l'autre jour à l'hôtel-Dieu, et
 fut saisi d'horreur de la cruauté avec laquelle les
 malades sont traités dans cette maison, étant entassés
 jusqu'à six dans un même lit, le mort à côté du
 mourant, et celui-là à côté d'un convalescent. Ce
 n'est pas que l'hôtel-Dieu ne soit très-riche, et en
 état par conséquent de faire beaucoup mieux; mais
 cet hôtel-Dieu a des *administrateurs*, et c'est en dire
 assez. On assure que l'Empereur ira visiter nos
 ports; il trouvera notre marine, non pas dans l'état
 brillant où elle a été quelques momens sous Louis
 XIV, mais du moins dans un état supportable, et
 bien meilleur que celui où la mauvaise politique du
 Cardinal de Fleury l'avait laissée. Les citoyens hon-
 nêtes se flattent ici, que ce prince fera connaître au
 Roi son beau-frère l'état horrible de l'hôtel-Dieu,
 sans doute ignoré de ce jeune prince, et que peut-
 être il en résultera quelque remède à cet horrible
 abus. Dieu le veuille.

Nous sommes ici fort occupés des insurgens, et
 fort impatiens de voir quel sera le succès de la cam-
 pagne décisive qui va s'ouvrir. On dit que les
 Anglais dépeuplent l'Allemagne pour envoyer des
 troupes en Amérique; il me semble qu'il n'est pas

fort honnête , et encore moins honorable à tous ces petits souverains germaniques , d'envoyer ainsi leurs sujets se faire égorger à deux mille lieues , pour procurer un opéra à leurs maîtres. Aussi dit-on , que la plupart restent en Amérique , et il me semble que c'est encore leur meilleur parti. 1777.

Voilà donc le tyran du Portugal disgracié. Tout ce qu'on raconte de sa tyrannie fait horreur , mais peut être tout cela est-il exagéré. Quant à l'Espagne , on dit que l'inquisition y continue ses vexations , et elle fait son métier , puisque le Roi la laisse faire.

Recevez , Sire , avec votre bonté ordinaire tous les regrets que je ne puis vous exprimer assez de ne pouvoir assurer que par écrit V. M. du tendre et profond respect avec lequel je ferai jusqu'à la fin de ma vie , etc.

L E T T R E C L V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 23 mai.

S I R E ,

JE crois devoir rendre compte à V. M. de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. le Comte de Falkenstein , et dans laquelle V. M. est intéressée. Il vint samedi dernier 17 de ce mois à l'académie française , et après avoir entendu les différentes lectures qui lui furent faites , il eut la

1777

bonté de s'approcher de moi ; il me dit d'abord des choses très-obligantes , et ajouta : on dit que vous vous proposez de me venir cette année en Allemagne , on ajoute même que vous allez devenir tout-à-fait Allemand. Je répondis que j'avais en effet formé le projet de faire ma cour cette année à V. M. , et d'aller passer auprès d'elle quelques mois de la belle saison ; que j'avais fort désiré de faire ce voyage , mais que le mauvais état de ma santé ne me permettait pas de l'entreprendre , ce qui m'affligeait d'autant plus , que V. M. avait bien voulu m'y inviter avec toute la bonté possible. Il me semble , dit-il , que vous avez déjà été voir le Roi de Prusse : deux fois , répondis-je , une en 1756 à Wéfel , où je ne restai que peu de jours , et l'autre en 1763 , où j'eus l'honneur de passer trois à quatre mois auprès de lui. Depuis ce temps , ajoutai-je , j'ai toujours désiré d'avoir l'honneur de revoir ce prince , mais les circonstances m'en ont empêché ; j'ai sur-tout beaucoup regretté de n'avoir pu lui faire ma cour l'année où il vit l'Empereur à Neisse , mais en ce moment je n'ai plus rien à désirer là-dessus. Il était bien naturel , me répondit-il , que l'Empereur , jeune et désirant de s'instruire , voulût voir un prince tel que le Roi de Prusse , un si grand capitaine , un monarque d'une si grande réputation , et qui a joué un si grand rôle. C'était , ajouta-t-il en propres termes , un écolier qui allait voir son maître. Je désirerais fort , lui dis-je , que M. le Comte de Falkenstein pût voir les lettres que le Roi de Prusse me fit l'honneur de m'écrire après cette entrevue ; il y verrait que ce prince portait dès-lors sur l'Empereur le jugement que la voix publique a

confirmé depuis. J'ai cru, Sire, que V.M. ne ferait pas
fâchée d'être instruite de cette conversation. Je ne lui
ferai pas un détail ennuyeux de ce que l'Empereur
eut la bonté d'ajouter relativement à moi-même;
je lui dirai seulement que j'avais lu dans l'assemblée
deux morceaux; l'un consistait en quelques synonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard, et parmi ces synonymes était celui de *simplicité*, *modestie*, qui finissait par une application légère et indirecte à ce prince, et qu'il me parut sentir avec plaisir. L'autre morceau était un éloge très-court de Fénélon, dans lequel il y avait aussi plusieurs choses indirectes, qui lui étaient relatives, entr'autres un sur les voyages que Fénélon avait désiré de faire faire au duc de Bourgogne son élève, et sur le désir qu'il avait que ces voyages fussent sans cortège et sans appareil. Le comte de Falkenstein a recueilli au spectacle le fruit de cette simplicité avec laquelle il voyage. Il alla voir *Oedipe* il y a quelques jours, et dans l'endroit où Jocaste dit ces vers de la première scène du quatrième acte:

Ce Roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait, comme vous, une pompe importune, etc.

tout le spectacle se tourna vers lui, et battit des mains à plusieurs reprises. Cette simplicité, Sire, est un bel exemple que l'Empereur est venu donner à nos princes, qui en ce moment ne voyagent pas comme lui; et cet exemple lui a été donné par un autre roi, bien fait pour servir de modèle en tout à ses confrères. L'Empereur a vu avec intérêt tout ce

— 1777. — qui mérite d'être vu ici, et il a marqué par-tout beaucoup de raison et d'envie de s'instruire. Il fut vendredi dernier à l'academie des belles-lettres, où on lui lut l'extrait des mémoires les plus intéressans qui avaient été donnés depuis six mois par les académiciens. Parmi ces mémoires il s'en trouva un sur ce que pensaient les anciens de la fureur du jeu. Il se tourna vers M. Turgot qui présidait à l'assemblée, et lui dit : *Voilà un mémoire qui est assez de sa t. n.* C'est qu'en effet la fureur du jeu est à la cour plus grande que jamais, malgré le bon exemple que le roi donne à ce sujet.

Comme cette lettre, Sire, est uniquement destinée à parler à V. M. du voyage de l'empereur, je n'y mêlerai point *Childebrand* en vous parlant aujourd'hui de moi. Ma santé est toujours très-languiissante, et jusqu'à présent la belle saison y fait peu de changement; il est vrai que cette belle saison est affreuse par les pluies continuelles qui tombent depuis six semaines.

Je finis en renouvelant à V. M. tous mes regrets de ne pouvoir moi-même aller mettre à ses pieds les sentimens d'admiration, de reconnaissance, et de profond respect que je lui dois à tant de titres, et avec lesquels je ferai toute ma vie, etc.

LETTRE CLVII.

D U R O I.

Le 1 juin.

JE suis fâché d'apprendre le dérangement où se trouve votre santé : cela arrive très-mal-à-propos pour moi qui m'étais fait une joie du plaisir de vous voir. Il faut espérer que d'autres temps me seront plus favorables. Je comprends que toute la France n'est occupée présentement que du Comte de Falkenstein. Depuis Charles-Quint, c'est le premier Empereur qui ait passé en France ; mais son voyage ne sera ni aussi coûteux ni aussi hasardé que celui de son devancier. L'Autriche et la France sont alliées, et il n'y a point de maîtresse à qui donner des bagues de diamans. Ce prince marque beaucoup d'ardeur pour s'instruire ; c'est par cette raison qu'il néglige les bagatelles et ne s'attache qu'aux choses relatives au gouvernement ; il est très-affable, même un peu coquet.

Je devine tout ce que contiendra votre discours sur M. de Fénelon. Vous n'oublierez pas son Télémaque, ce qui vous donnera matière de traiter des perfections désirables dans un jeune prince, et chacun à ce portrait reconnaîtra le jeune monarque qui vous écoute ; cela est fin et ne pourra pas déplaire, parce que l'encensoir ne donnera pas à travers le visage de celui dont vous ferez le panégyrique. Je lus ces jours passés un ouvrage intitulé *la philosophie de la nature*, d'un certain Delisle ; j'y ai trouvé de bonnes choses, quelques idées creuses, mais pas

— autant de méthode qu'on en désirerait dans un ouvrage
 1777. philosophique. On dit que vos prêtres ont fait rage
 contre l'auteur et qu'il est banni de France ; certainement son livre ne méritait pas une telle rigueur. Je suis sur le point de partir pour la Prusse. A mon retour mes lettres seront plus longues. Je me borne à présent à faire des vœux pour votre entier rétablissement, dans l'espérance de pouvoir vous assurer moi-même de toute mon estime. Sur ce etc.

L E T T R E C L V I I I.

D U R O I.

Le 23 juin.

Je suis fâché d'apprendre que votre santé ne se remet point ; il faut espérer que le temps et le régime lui rendront sa première vigueur. Je vois qu'on devine mal. J'avais imaginé le discours que vous feriez devant l'Empereur. La façon dont vous vous y êtes pris, est encore plus fine et plus flatteuse. Je vous suis très-obligé de ce que vous avez dit à ce prince. Je ne suis pas surpris qu'il ait trouvé tant d'approbation à Paris ; il a beaucoup d'esprit, il est affable et désire de s'instruire ; il s'est trouvé dans un pays où il y a infiniment de choses à admirer, et ses applaudissemens ont été la suite de son jugement et non ceux d'une ignorance étonnée de voir des objets nouveaux. Les Français sont accoutumés à voir souvent chez eux des Turques à peine sortis de l'école, qui fréquentent communément à Paris assez mauvaise compagnie ; leur surprise aura été d'autant plus

grande de voir le premier prince de cette nation ———
nieux élevé qu'ils ne croient que des souverains 1777.
peuvent l'être : si Madame la mère s'en va dans le
pays dont on ne revient jamais, il ne tardera pas
à faire parler de lui.

M. de Jaucourt, parent de l'encyclopédiste, est
venu à Magdebourg voir les troupes : c'est un des
aimables Français que j'aye vus de long-temps. Nous
avons beaucoup parlé de vous ; il a des connais-
sances. Je me suis informé de son parent, qui par goût
a étudié la médecine chez Boerhaave ; une de ses
parentes a élevé ma sœur de Suède, et une de mes
sœurs qui est morte : il a été avec moi jusqu'en
Poméranie ; il part pour Vienne voir les troupes
autrichiennes ; l'Empereur lui a permis de s'y trouver.
Pour moi j'ai poussé jusqu'à la patrie de Copernic ;
ce n'est plus à présent celle des philosophes, mais
si le fol n'en est pas changé, j'espère qu'elle en
produira de nouveaux.

Il paraît un discours plein de dures vérités contre
le gouvernement ; mais ce sont des paroles qui ont
pénétré les oreilles sans affecter le cœur. L'on con-
tinuera donc de faire la guerre à ces pauvres Améri-
cains. A propos, Grimm repassera chez nous pour se
rendre en France, d'où il retournera dans peu en
Russie. S'il n'apprend pas à connaître le monde,
personne ne le connaîtra ; il ne lui manque que
d'avoir vu la Suède et la Grænlande pour avoir été
par-tout. J'aime mieux m'instruire dans mon cabinet
que de tant courir le monde. Les hommes dans les
différens pays se ressembtent tous, ils ont les mêmes
passions ; les uns les ont plus vives, les autres moins,

— cela revient à peu près à la même chose, et la différence des mœurs et des usages peut s'apprendre en lisant aussi bien qu'en voyant; il n'y a que les Anaxagoras qui valent la peine qu'on les cherche. Adieu, mon cher d'Alembert, bonne santé et bon courage; avec ces deux assistans je ne désespère pas de vous revoir. Sur ce etc.

L E T T R E C L I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 28 juillet.

S I R E ,

JE suis pénétré de reconnaissance de l'intérêt que V. M. veut bien marquer pour ma santé, et de la part qu'elle a la bonté de prendre à la peine que j'éprouve de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois. Cette peine, Sire, est d'autant plus grande, que dans l'impossibilité où je suis de rien mettre à la place de la douce satisfaction que je me promettais, j'éprouve même le malheur de ne pouvoir goûter en ce moment les seuls et tristes plaisirs qui me restaient. La saison est si pluvieuse et souvent si froide, que la promenade même m'est presque entièrement interdite, quoiqu'elle soit ma seule ressource, mes sociétés d'hiver étant toutes dispersées; je me trouve presque tous les jours seul avec moi-même, sentant plus vivement que jamais tout ce que j'ai perdu, et le malheur de ne

pouvoir le remplacer. Mais je sens que j'abuse des bontés dont V. M. m'honore, en l'entretenant de ce douloureux objet. J'aime mieux lui parler de tout le plaisir que j'ai eu en apprenant par M. de Catt que la santé de V. M. est dans le meilleur état, et que non-seulement elle résiste aux mouvemens prodigieux que V. M. se donne, mais qu'elle en est même affermie et fortifiée. M. le Comte de Falkenstein, que nous n'avons plus depuis la fin de Mai, s'est donné aussi de son côté bien du mouvement pour voir la France; il profitera sans doute pour son administration, du bien et du mal qu'il a vu presque par-tout, à commencer par la capitale. J'ai déjà entendu dire à plus d'un bon juge (et je n'en aurais pas besoin après V. M.) ce qu'elle me fait l'honneur de me dire sur l'impératrice Reine; n'ayant jamais eu l'honneur d'approcher de cette princesse, que d'ailleurs je n'aurais pas pris la liberté de juger, il me semble qu'elle mérite au moins des éloges pour avoir inspiré à ses enfans le goût de la simplicité et de l'affabilité qui rendent les princes si chers aux peuples. Je crois l'Empereur en ce moment sur le chemin de ses Etats. Il a dû passer par Genève, et j'imagine qu'après avoir vu tant de choses, dont quelques-unes n'en valaient guère la peine, il aura désiré de voir aussi le patriarche de Ferney, à qui cette visite *impériale* donnerait plusieurs années de vie. Il y a long-temps que je n'ai eu de ses nouvelles, que je crois d'ailleurs assez bonnes; j'imagine qu'il a en ce moment chez lui ce pauvre diable d'auteur de *la philosophie de la nature*, qui a été si cruellement et si ~~platement~~ persécuté par les

— pitoyables jansénistes qui se mêlent de juger au Châ-
 1777. telet de la vie et de la liberté des citoyens. Nossei-
 gneurs du parlement l'ont mieux traité, parce qu'ils
 ont eu peur du cri public; cependant, pour l'hon-
 neur de la magistrature, ils n'ont osé le renvoyer
 absous, et ils ont cru lui devoir une petite répri-
 mande, qu'il méritait un peu à la vérité, pour
 n'avoir pas fait un meilleur livre. V. M. a très-bien
 jugé cette rapsodie, qui en vérité n'était pas digne
 du bruit qu'elle a fait.

On dit en effet que Grimm reviendra cet hiver
 en France, pour retourner encore à Pétersbourg.
 J'irais plus loin, il est vrai, pour chercher la santé;
 mais j'aurais beau courir, je craindrais qu'elle n'al-
 lât toujours plus vite que moi. Je suis pourtant un
 peu mieux en ce moment, grâce à la saison, toute
 mauvaise qu'elle est; mais c'est l'hiver que mon
 malheureux estomac m'attend, pour me jouer ses
 tours. Il faut se préparer à le combattre, et en
 attendant prendre patience.

Je ne vois plus depuis très-long-temps mon
 ancien confrère le Chevalier de Jaucourt l'encyclo-
 pédiste. Il vit dans la plus grande retraite, et
 s'occupe, dit-on, d'une nouvelle édition du *Morery*;
 car il ne peut travailler qu'à des ouvrages en
 plusieurs volumes in-folio. Les petits volumes de
 Racine et de la Fontaine ne contiennent pas tant de
 mots, et plus de choses. Du reste, chacun fait
 comme il l'entend pour s'amuser; mais il n'est pas
 aussi aisé d'amuser les autres. Encore le quaker
 Fréepart a-t-il raison dans l'Ecoffaïse de Voltaire,
 quand il dit qu'il est plus difficile de s'amuser que

de s'enrichir; c'est bien pis quand on veut amuser —
ceux qui s'ennuient. 1777.

J'ai lu le discours de M. Pitt ou Milord Chat-tam (qui aurait bien mieux fait de conserver son premier nom). Ce discours est en effet, comme le dit V. M., plein de vérités fâcheuses, mais que le gouvernement anglais n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réussira pas, et nous a donné le temps de mettre notre marine en état de résister à la sienne. Les dernières nouvelles qu'on a reçues, n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglais. Je désirerais bien de savoir, s'il n'y a point d'indiscrétion à faire de pareilles questions à V. M., ce qu'elle pense de cette guerre, de la conduite politique et militaire des Anglais, et des manœuvres de Washington; je n'oserais pas lui demander son avis, si je n'étais bien sûr qu'en une phrase elle m'en dira plus que d'autres ne feraient en un volume. La netteté, la brièveté, la précision caractérisent tous ses jugemens politiques, militaires et littéraires, et l'avocat Vénitien lui dirait comme à ses juges, *E sempre ben*. Mais il me semble que ce même avocat, s'il lisait cette longue lettre, me dirait à moi de me taire, et de respecter les momens précieux de V. M. Je finis donc en la priant d'agréer avec sa bonté ordinaire la tendre vénération avec laquelle je ferai jusqu'à la fin de ma vie etc.

L E T T R E C L X.

D U R O I.

Le 13 Août.

— Je commence ma lettre par des vers de Chaulieu ,
 1777. qui font une leçon pour les vieillards de notre âge :

Ainsi sans chagrins , sans noirceurs ,
 De la fin de mes jours poison lent et funeste ,
 Je sème encor de quelques fleurs
 Le peu de chemin qui me reste.

En pensant ainsi , les nuages de l'esprit se dissipent , et une douce tranquillité succède aux agitations qui nous troublent. Ce n'est pas à moi à prêcher les sages , c'est un poëte philosophe qui leur parle. J'apprends que le Comte de Falkenstein a vu des ports , des arsenaux , des vaisseaux , des fabriques , et qu'il n'a point vu Voltaire. Ces autres choses se rencontrent par-tout , et il faut des siècles pour produire un Voltaire. Si j'avais été à la place de l'Empereur , je n'aurais pas passé par Ferney sans entendre le vieux patriarche , pour dire au moins que je l'ai vu et entendu. Je crois , sur certaines anecdotes qui me sont parvenues , qu'une certaine Dame Thérèse , très-peu philosophe , a défendu à son fils de voir le patriarche de la tolérance. Ce que l'Empereur a de bon , il le tient de lui-même ; c'est son propre fonds , c'est son caractère à lui , qui a perfectionné son éducation. Ce maréchal de Bathyani qui l'a élevé et que

j'ai connu particulièrement, était un digne homme et capable de donner de bons principes à un jeune prince. Je le répète encore, Helvétius s'est trompé dans son ouvrage de l'Esprit: il soutient que les hommes naissent à-peu-près avec les mêmes talens. Cela est contredit par l'expérience. Les hommes portent en naissant un caractère indélébile; l'éducation peut donner des connaissances, inspirer à l'élève la honte de ses défauts; mais l'éducation ne changera jamais la nature des choses. Le fonds reste, et chaque individu porte en lui les principes de ses actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des lois éternelles; est-il donc probable, dès que quelque chose est déterminé dans l'univers, que tout ne le soit pas? Je fais que j'agite une grande question, mais en m'adressant au plus sage philosophe des Gaules: c'est à lui à la résoudre.

Vous voulez savoir ce que je pense de la conduite des Anglais? Tout ce qu'en pense le public; qu'ils ont péché contre la bonne foi, en ne tenant pas à leurs colonies le pacte tel qu'ils l'avaient fait avec elles, en déclarant mal adroitement et contre les règles de la prudence la guerre à un de leurs membres, dont il ne pouvait résulter que du mal pour eux; parce qu'ils ont ignoré stupidement la force de ces colonies, et se sont imaginé que le Général Cages pourrait les soumettre avec 5 ou 6,000 hommes qu'il commandait; qu'ils ont pris des troupes à leur solde, sans avoir songé aux vaisseaux qui devaient les transporter en Amérique; qu'ils ont acheté sur le marché de Londres les provisions et vivres pour cette armée qui devait combattre en Pensyl-

— vanie ; enfin il n'y a que des fautes à reprocher à ces
 1777. insulaires. Pourquoi ont-ils séparé à la distance de
 trois cents milles le corps que Carleton commandait
 et celui à la tête duquel est maintenant Bourgoyne ?
 Comment ces corps pouvaient-ils dans cet éloigne-
 ment se porter des secours mutuels ? Fallait-il encore
 dans une telle situation se brouiller de gaieté de cœur
 avec les Russes , indisposer les Hollandais par leur in-
 solente arrogance et multiplier le nombre de leurs en-
 nemis par leur mauvaise conduite ? Au reste , je com-
 mence par vous déclarer que les voiles épais qui ca-
 chent l'avenir , le dérobent aussi bien à mes yeux qu'à
 ceux des autres ; mais si je voulais , à l'exemple de Ci-
 céron , prévoir ce que certaines combinaisons semblent
 annoncer , je pourrais peut-être hasarder de dire qu'il
 paraît que les colonies se rendront indépendantes ,
 parce que certainement cette campagne ne les écri-
 fera pas , que le gouvernement des gotttdams aura
 de la peine à fouiller dans les bourses des particu-
 liers , pour fournir à la campagne prochaine , qu'en-
 tre-ci et le printemps prochain la guerre sera déclai-
 rée entre la France et l'Angleterre , qu'on se battra
 dans les colonies réciproquement , et que peut-être la
 France pourrait se remettre en possession du Canada ,
 si la fortune ne lui est pas trop contraire. Voilà des
 rêves , puisque vous en voulez ; il en fera ce qu'il
 plaira à la fatalité , et quoi qu'il arrive , cela ne nous
 empêchera pas de semer de fleurs le peu de chemin
 qui nous reste.

Je ne fais ce que Grimm est devenu. On dit qu'il
 est parti de Pétersbourg avec un autre monarque qui
 voyage incognito ; il se pourrait donc bien qu'il fût

actuellement à Stockholm; je crois pourtant que vous le reverrez à Paris. Pour vous, mon cher d'A- 1777.
 lembert, je ne sais si je vous verrai ou ne vous verrai jamais. Cela ne m'empêche pas de vous souhaiter toutes sortes de prospérités, un plus beau temps que celui de cet été, une douce satisfaction intérieure, et un peu de cette gaieté qui est le bonheur de la vie.

Sur ce etc.

LETTRE CLXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 Septembre.

SIRE,

EN revenant de la campagne, où j'avais été passer quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guères, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, et le rêve très-philosophique qu'elle y a joint; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un et sur l'autre objet.

Je remercie très-humblement V. M. du conseil qu'elle me donne avec Chaullieu; de *semér de fleurs* le peu de chemin qui me reste. Vous en parlez, Sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que

— de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme
 1777. les pièces de bled, qui se passeraient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du peu d'empressement que le Comte de Falkenstein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney; et je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui est, dit-on, remplie d'estime pour le patriarche, et qui plus d'une fois l'en a fait assurer.

Malgré la prise de Ticonderago, et les nouveaux avantages que les Anglais s'en promettent, je pense avec V. M. (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces insulaires très-insolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, et j'avoue que je ne ferais pas fâché de leur voir subir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs sottises. Il ne paraît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer, et s'ils tentent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraisemblablement encore un an à respirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plutôt qu'ils pourront, et je souhaite plus que je ne le crois, que nous soyons en état de la soutenir.

Grimm est en effet à Stockholm à la suite du Roi de Suède; je fais qu'il se propose d'aller à Berlin, et peut-être aura-t-il déjà fait sa cour à V. M. C'est le seul bonheur que je lui envie, et dont je ne veux pas désespérer encore; c'est la seule idée flatteuse qui

me reste, et que j'aime au moins à nourrir, si ma frêle machine ne me permet pas de la réaliser. ——— 1777.

Je viens à présent, Sire, à l'excellent rêve dont V. M. m'a fait part. Que de gens, Sire, et que de princes même tout éveillés, qui ne pensent pas comme V. M. rêve? Hélas! pour le malheur de la pauvre espèce humaine, ce rêve ne l'est pas assez, et tout ce qui en est l'objet n'est que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les sottises humaines, et en voyant avec quel agrément elles y sont persifflées, *j'ai dit le vers* de la comédie:

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

Je prendrai à cette occasion la liberté de faire une représentation à V. M.; elle a pour objet le progrès des lumières philosophiques, qui va si lentement malgré vos efforts et sur-tout votre exemple. Vous avez, Sire, dans votre académie, une classe de philosophie spéculative, qui pourrait, étant dirigée par V. M., proposer pour sujets de ses prix des questions très-intéressantes et très-utiles; celle-ci par exemple, *s'il peut être utile de tromper le peuple?* Nous n'avons jamais osé à l'académie française proposer ce beau sujet, parce que les discours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raison, deux docteurs de Sorbonne pour censeurs, et qu'il n'est pas possible avec de pareilles gens d'écrire rien de raisonnable. Mais V. M. n'a ni préjugés ni Sorbonne, et une question comme celle-là ferait bien digne d'être proposée par elle à tous les philosophes de l'Europe, qui se feraient un plaisir de la traiter. De pareils sujets vaudraient mieux, ce

— 1777. me semble, que la plupart de ceux qui ont été proposés jusqu'ici par cette classe métaphysique. Le dernier sur-tout m'a paru bien étrange par son inintelligibilité; je n'ai vu personne qui ne pensât comme moi là-dessus, et je suis bien sûr que mon ami la Grange n'a pas été consulté. Il aurait certainement épargné à l'académie le désagrément de voir ses questions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre un mémoire sur lequel je demande avec la plus grande instance à V. M. de vouloir bien faire faire une réponse détaillée. L'objet est si intéressant que je ne doute pas du succès de ma demande. La société royale de médecine, établie à Paris, est composée de ce qu'il y a dans la faculté de meilleur et de plus instruit connaissant les bontés dont V. M. m'honore, s'est adressée à moi pour présenter ce mémoire à V. M., et pour en obtenir les éclaircissements qu'elle demande. Je la supplie très-humblement de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu jusqu'au commencement d'Août le plus vilain été. Je redoute l'approche de la mauvaise saison, et je commence même à me sentir des approches du froid. Qu'il fasse de moi cependant tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la santé vraiment précieuse de V. M.!

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

L E T T R E C L X I I .

D U R O I .

Le 5 Octobre.

JE suis persuadé que l'air de la campagne vous aura été salutaire , sur-tout le changement de lieu et la dissipation qui chasse les idées qui attristent, et donne à ce qui pense en nous la force de reprendre son affiette naturelle. Le Colonel Grimm a passé ici : je l'ai chargé d'un autre griffonnage plus sérieux que mon rêve, que je soumets à la censure de la philosophie, qui seule est en droit de juger si les hommes raisonnent bien ou mal. Vous me trouverez peut-être un grand barbouilleur de papier. Vous vous en étonnerez moins, si vous voulez vous rappeler que ma méthode est de méditer par écrit pour me corriger moi-même. Je m'en trouve bien, parce qu'on peut oublier ses réflexions et qu'on retrouve ce qu'on a couché sur le papier.

Mon ami, de la bonne humeur, c'est le seul lenitif qui fasse supporter le fardeau de la vie. Je ne dis pas qu'on soit toujours maître de se procurer cette disposition d'esprit; cependant en glissant sur la superficie des maux et en imitant Démocrite, on peut s'amuser de ce qui paraîtrait insipide à un misantrope. Par exemple, Voltaire peut conserver toute sa bonne humeur, sans avoir vu le Comte de Falkenstein. Combien de sages ont mis au nombre de leur bonheur de n'avoir pas vu des souverains? La visite d'un Empereur peut flatter la vanité d'un homme

1777.

ordinaire , Voltaire doit se mettre au-dessus de ces
1777. petitesseles.

Vous me parlez d'une question à proposer à l'académie. Hélas ! nous avons perdu encore récemment le pauvre Lambert , un de nos meilleurs sujets. Je ne fais qui pourra traiter la question , s'il est permis de tromper les hommes ? Je crois que Béguelin ferait le seul capable de traiter philosophiquement cette question. Je verrai comment cela pourra s'arranger. Si nous consultons la secte acataleptique , nous conviendrons que la plupart des vérités sont impénétrables pour la vue des hommes , que nous sommes comme dans un épais brouillard d'erreurs , qui nous dérobe à jamais la lumière. Comment donc un homme , excepté quelques vérités géométriques , peut-il être sûr , étant trompé lui même , de ne pas tromper ses pareils ? Tout homme qui veut en imposer au public de propos délibéré , pour son intérêt ou pour quelque vue particulière , est sans doute coupable ; mais n'est-il pas permis de tromper les hommes , lorsqu'on le fait pour leur bien ? Par exemple , de déguiser une médecine à laquelle le malade répugne , pour la lui faire avaler , parce que c'est le seul moyen de le guérir ? ou bien de diminuer la perte d'une grande bataille , pour ne pas décourager une nation entière ? ou enfin de dissimuler un malheur ou un danger auquel un homme serait trop sensible , si on le lui annonçait crument , afin d'avoir le temps de l'y préparer ? S'il s'agit de religion , il paraît par tout ce qui nous est parvenu de l'antiquité , que l'ambition s'en est servie pour s'élever. Mahomet et tant d'autres chefs de sectes attestent

cette

cette vérité. Ils ont été sans doute coupables; mais d'autre part considérez qu'il est peu d'hommes qui ne soient timides et crédules, et que si on ne leur avait annoncé une religion, eux-mêmes ils s'en feraient fait une. Voilà pourquoi on a vu et trouvé des cultes établis presque sur la surface de tout notre globe. Sitôt que ces religions ont pris racine, le peuple fanatique veut qu'on les respecte, et malheur à ceux qui voudraient l'en détromper, parce que très-peu d'hommes ont l'esprit assez juste pour raisonner conséquemment. Cela n'empêche pas que tout philosophe ne doive combattre le fanatisme, parce que ce délire produit des horreurs, des crimes et les actions les plus abominables.

J'en viens au remède que vous me demandez. Vous recevrez ci-joint toutes les explications que vous désirez et même une petite dose de cette préparation; la chose est certaine, l'inventeur a opéré des cures merveilleuses, dont il y a des milliers de témoins. Il faudrait en faire prendre au parlement d'Angleterre, car il semble que quelque chien enragé l'a mordu. Ces gens se conduisent comme des insensés. Vous aurez sûrement la guerre avec ces gotttdams; les colonies deviendront indépendantes et la France regagnera le Canada qu'on lui a enlevé. Je souhaiterais que cet oracle fut plus certain que ceux des Calchas.

Vous me laissez toujours ce qui était au fond de la boîte de Pandore, l'espérance de vous voir; mais vous savez le proverbe: *on désespère quand on espère toujours*. Si je ne puis vous voir dans ce monde-ci, je vous appointerai aux champs élysées, où vous ferez

- entre Archimède, Cassini, Anaxagoras et Newton.
 1777. Cependant ne vous hâtez pas de faire ce voyage, je m'intéresse trop à votre conservation pour le désirer.
 Sur ce, etc.

L E T T R E C L X I I I.

D U R O I.

Le 26 octobre.

IL y a, mon cher d'Alembert, un proverbe qui souvent n'est que trop vrai: *un malheur ne vient jamais sans l'autre*; je serais fort embarrassé d'en donner une raison passable. Ni plus ni moins l'expérience prouve que cela arrive souvent. Voilà madame Geoffrin attaquée de paralysie, qui selon toutes les apparences, après avoir languï jusqu'à l'hiver, fera emportée par un coup d'apoplexie foudroyant. J'en suis fâché pour vous, et pour les lettres qu'elle honorait. Mais, mon cher d'Alembert, vous savez apparemment qu'elle n'était pas immortelle. A bien prendre les choses, les morts ne sont pas à plaindre, mais bien leurs amis qui leur survivent. La condition humaine est sujette à tant d'affreux revers, qu'on devrait plutôt se réjouir de l'instant fatal qui termine leurs peines, que du jour de leur naissance. Mais les retours qu'on fait sur soi-même sont affligeans; on a le cœur déchiré de se voir séparé pour jamais de ceux qui méritaient notre estime par leur vertu, notre confiance par leur probité, et notre attachement par je ne sais quelle sympathie qui se rencontre quelquefois dans les

humeurs et dans la façon de penser. Je suis tout-à-fait de votre sentiment, qu'à notre âge il ne se forme plus de telles liaisons; il faut qu'elles soient contractées dans la jeunesse, fortifiées par l'habitude, et cimentées par une intégrité soutenue. Nous n'avons plus le temps de former de semblables liaisons; la jeunesse n'est point faite pour se prêter à notre façon de penser. Chaque âge a son éducation, il faut s'en tenir à ses contemporains, et quand ceux-là partent, il faut se préparer lestement à les suivre. J'avoue que les âmes sensibles sont sujettes à être bouleversées par les pertes de l'amitié; mais de combien de plaisirs indicibles ne jouissent-elles pas, qui seront à jamais inconnus à ces cœurs de bronze, à ces âmes impassibles, (quoique je doute qu'il en existe de telles?) Toutes ces réflexions, mon cher d'Alembert, ne consolent point. Si je pouvais ressusciter les morts, je le ferais. Vous savez que ce beau secret s'est perdu. Il faut nous en tenir à ce qui dépend de nous. Lorsque je suis affligé, je lis le troisième livre de Lucrèce, et cela me soulage. C'est un palliatif; mais pour les maladies de l'âme nous n'avons pas d'autre remède.

Je vous avais écrit avant-hier, et je ne sais comment je m'étais permis quelque badinage; je me le suis reproché aujourd'hui en lisant votre lettre. Ma santé n'est pas trop raffermie encore. J'ai eu un abcès à l'oreille dont j'ai beaucoup souffert. La nature nous envoie des maladies et des chagrins, pour nous dégoûter de cette vie que nous sommes obligés de quitter; je l'entends à demi-mot et je me résigne à ses volontés.

— Vous me parlez, mon cher, de guerre et des avant-
 1777. coureurs qui pronostiquent l'arrivée du Dieu Mars. Ce que j'en fais, c'est que les Portugais poussent à bout la patience espagnole, et qu'en conséquence d'un certain pacte de famille, le plus chrétien des rois sera dans le cas de seconder ses alliés. Ce sera probablement sur mer que les parties belligérantes exhaleront leur fureur. Vous savez que ma flotte manque de vaisseaux, de pilotes, d'amiraux et de matelots; probablement elle n'agira point. Et quant à la guerre du continent, je ne vois pas comment elle aurait lieu. Votre jeune roi ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec tous ses voisins; s'il y a des puissances qui ont ce que les Italiens appellent la *rabbia d'ambitione*, il est à présumer qu'elle ne pervertira pas les bonnes et sages dispositions dans lesquelles se trouve votre jeune monarque: d'où je conclus qu'après s'être battus dans les mers des deux Indes, les auteurs des troubles, lassés ou punis de leurs entreprises, feront la paix, sans que Bellone suivie de la Discorde, trouble le reste de l'univers. Souvenez-vous en lisant ceci que ce n'est ni de Delphes, ni de l'autre de Trophonius que part cet oracle, mais que ce sont des combinaisons humaines sur des contingens futurs sujets à l'erreur.

En attendant je me réjouis véritablement de vous voir ici; j'espère même que ce voyage vous sera salutaire, parce que tout l'est pour qui peut faire diversion à la douleur. J'en reviens toujours à l'ouvrage, que je vous recommande. Mon ami Cicéron ayant perdu sa fille Tullie qu'il adorait, se jeta dans la composition: il nous dit qu'en commençant il fut

obligé de se faire violence, qu'enfin il trouva du plaisir dans son travail, et qu'enfin il gagna assez sur lui-même pour paraître à Rome, sans que ses amis le trouvaient trop abattu. Voilà, mon cher d'Alembert, un exemple à suivre : si j'en savais un meilleur, je vous le proposerais. Nous sentons nos pertes par le prix que nous y mettons ; le public, qui n'a rien perdu, n'en juge pas de même, et il condamne avec malignité ce qui devrait lui inspirer la plus tendre compassion. Toutes ces réflexions ne font pas aimer ce public. Faites-vous violence, mon cher, vivez et que j'aye encore une fois le plaisir de vous voir et de vous entendre avant de mourir. Sur ce, etc.

L E T T R E C L X I V.

D U R O I.

Le 11 novembre.

J'AI chargé Catt de vous informer de tout ce qui est relatif au remède trouvé contre la rage. Il n'est pas besoin de permission pour entrer en correspondance avec notre académie ; elle reçoit les lettres de quiconque lui en adresse, et y répond. Au reste je dois vous avertir que j'ai été surpris de voir imprimées des lettres que je vous ai écrites, et d'apprendre qu'il y en a d'autres qui courent manuscrites à Paris. Je ne fais si, comme quelques-uns

— le soutiennent, il est sûr que Pythagore vécut da
 1777. temps de Numa ; toutefois il est certain qu'il ne
 nous est resté aucune lettre que Numa lui ait adressée. De même nous ne voyons pas que Platon, qui
 s'est trouvé à la cour de Denys, ait publié la correspondance où il était avec ce tyran. Aristote ne
 nous a transmis aucune des épîtres qu'Alexandre lui avait adressées. Les philosophes de nos jours se
 conduisent donc d'après d'autres principes que les
 anciens, ce qui doit obliger dans nos temps modernes les princes au silence. Sur ce, etc.

L E T T R E C L X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 novembre.

S I R E ,

M. Grimm, à son arrivée à Paris, m'a remis le
 paquet dont V. M. l'avait chargé pour moi. J'ai lu
 avec avidité l'excellent écrit qu'il contenait, et je
 voulais en faire sur le champ mes très-humbles re-
 mercîmens à V. M. ; mais j'ai pensé qu'ayant eu
 l'honneur de lui écrire il y a peu de temps, ce
 serait l'importuner bien souvent de mes lettres, et
 qu'elle a mieux à faire que de lire fréquemment mes
 barbouillages ; j'ai mieux aimé employer ce temps à
 lire, à relire, et à faire lire à ceux qui en sont dignes
 un ouvrage si digne lui-même de V. M., si plein des

plus excellens principes de gouvernement, écrit avec ———
tant de raison, d'esprit et d'élégance, et dont V. M. 1777.
prouve combien les préceptes sont sages, par le soin
et le succès avec lequel elle les pratique. Votre conduite,
Sire, et l'exemple que vous donnez aux autres souverains,
sont encore supérieurs aux sages et utiles leçons qu'ils
peuvent puiser dans vos écrits. Puissiez-vous donner
encore long-temps l'exemple et le précepte!

J'ai eu le malheur de perdre, il y a un mois, madame
Geoffrin, la seule véritable amie qui me restât; depuis la
perte de l'amie avec laquelle je passais toutes mes soirées,
j'allais, pour adoucir ma peine, passer les matinées avec
madame Geoffrin, dont l'amitié était ma ressource. Je ne
fais plus que faire à présent de mes soirées ni de mes
matinées, et tout ce qui les occupe n'est que du remplissage.
Je demande pardon à V. M. de lui parler encore de moi,
et je crains d'abuser de ses bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de proposer à V. M. la
question importante, *s'il peut être utile de tromper le
peuple*, mon intention n'était pas précisément qu'elle
ordonnât à son académie de traiter ce sujet, mais qu'elle
le fit proposer par la classe métaphysique pour sujet du
prix; ce qui ne sera possible que pour le sujet prochain,
puisqu'il en a déjà un de proposé, sur lequel malheureusement
on ne peut revenir. Puisque V. M. veut bien entrer avec moi
dans quelque détail sur cette grande question, je penserais,
Sire, sauf votre meilleur avis, qu'il faut distinguer les
erreurs transitoires et passagères des erreurs permanentes;
il est hors de doute qu'on peut et qu'on

— doit peut-être se permettre de laisser au peuple une
1777. erreur passagère pour un plus grand bien, ou pour
éviter un plus grand mal; et V. M. en apporte des
exemples incontestables. Les erreurs permanentes
feraient plus de difficulté, et je ne fais s'il ne doit pas
y avoir toujours plus d'inconvénient que d'avantage
à les entretenir. Mais cet objet demanderait de gran-
des discussions, et c'est pour cela que je délinerais de
voir cette question proposée à tous les philosophes
de l'Europe par le plus philosophe des souverains.

V. M. a bien raison de dire que le parlement an-
glais ne l'est guère, et que sa conduite est celle d'une
troupe d'insensés. Nous attendrons avec impatience
les nouvelles intéressantes de la fin de cette campa-
gne, qui, heureusement pour les ennemis de l'An-
gleterre, et malheureusement pour l'humanité, ne
fera pas vraisemblablement la dernière. L'ouverture
du parlement est un moment intéressant, et nous
verrons si l'Angleterre consentira à achever de se
ruiner pour achever de dévaster et de dépeupler ses
colonies.

Le Sr. Tassart, sculpteur, qui vient de m'écrire,
me paraît plein de zèle pour le service de V. M., et
de désir de mériter de plus en plus ses bontés. Je
prends la liberté de les lui demander pour cet hon-
nête et habile artiste, qui mérite un fort heureux
par ses talens et par son caractère.

J'ai une proposition à faire à V. M., qui pourra
lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me
parler dans une de ses lettres, avec estime, de l'ou-
vrage intitulé *la philosophie de la nature*, dont l'au-
teur M. Delisle, a été si indignement traité par les

inquisiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à son égard ; mais ce malheureux procès a détruit sa fortune ; il aurait besoin , pour échapper au malheur qui le menace , de s'attacher à un protecteur philosophe , et il désirerait ardemment que V. M. voulut bien être ce protecteur. C'est un homme de trente ans , d'une figure noble et distinguée , d'une grande douceur de caractère , d'une grande honnêteté de principes et de mœurs , qui a beaucoup de connaissances , comme son ouvrage le prouve , que V. M. aimerait , si je ne me trompe , qui aurait pour elle la plus tendre vénération et le plus entier dévouement , qui par l'agrément et l'aménité de sa conversation , pourrait lui être de quelque ressource dans ses momens de relâche. Si V. M. consentait à se l'attacher , et qu'elle voulût me dire à quelles conditions , je ne doute point qu'il ne les acceptât , pourvu que ces conditions , comme je n'en doute pas , fussent telles qu'il pût espérer un fort heureux pour le reste de ses jours. M. de Voltaire doit se joindre à moi pour faire à V. M. la même demande , et nous attendons sa réponse. Je suis avec le plus tendre et le plus respectueux dévouement etc.

1777.

L E T T R E C L X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 28 novembre.

S I R E ,

— JE dois à V. M. de nouveaux remerciemens des
1777. ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponse aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, Sire, un plus pressant intérêt m'occupe en ce moment, et ne me permet pas de différer la réponse à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de V. M.

Elle se plaint qu'on a imprimé quelques-unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, et que d'autres courent manuscrites à Paris.

Voici mon apologie et l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inspirait la perte que je fis l'année dernière, j'ouvris mon cœur à V. M., dont les bontés me sont si connues. Elle eut la bonté de me répondre par deux lettres, si pleines de raison, de sensibilité, de sagesse, que je crus soulager ma douleur, en faisant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture produisit en eux, je n'exagère point, Sire, la plus tendre vénération pour V. M., et quelques-uns en furent touchés jusqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien sûrs de produire dans tous ceux qui les liraient les mêmes

sentimens dont ils étaient pénétrés eux-mêmes. —
Je leur refusai ces copies, et je donnai seulement à 1777.
deux ou trois d'entr'eux un extrait de ce qu'il y
avait dans ces lettres de plus intéressant, de plus
moral, de plus sensible, de plus propre enfin à faire
chérir et respecter l'auguste auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal
sans ma participation; et à vous dire le vrai, Sire,
je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils
ont produit sur tous ceux qui les ont lus. Si je suis
coupable, c'est d'avoir donné à V. M., s'il est pos-
sible, un plus grand nombre d'admirateurs; et je
ne puis croire qu'une telle faute me rende crimi-
nel à ses yeux. L'intention doit au moins faire
excuser l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a
fait l'honneur de m'écrire, je puis l'assurer que je
n'en ai donné de copie à qui que ce soit au monde,
ni en entier ni par extrait; que je ne les ai même
lues qu'à un très-petit nombre de sages, à qui tout
ce qui vient de V. M. est cher et précieux; je n'ai
point osé dire qu'il en coure à Paris des copies
manuscrites, et s'il en courait, j'ose assurer, Sire,
que ce serait des copies factices et supposées.

Ce n'est pas la première fois qu'on a imprimé
de prétendues lettres que V. M. m'avait, dit-on,
adressées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti
public à ces faussaires, et à la fin je m'en suis lassé,
en priant ceux qui les liraient à l'avenir de les
regarder comme des imposteurs.

Il se peut qu'on ait fait courir dans le public
quelques phrases tronquées et infidèles de ces

— lettres ; c'est ce que j'ignore ; mais V. M. peut se
 1777. rappeler qu'à l'occasion de quelques phrases qu'on fit
 courir ainsi il y a quelques années , elle soupçonna
 qu'elles étaient répandues par ceux qui de Berlin à
 Paris ouvrent , comme l'on fait , toutes les lettres
 aux postes. Elle me fit l'honneur de me le mander ,
 et si le fait dont elle se plaint est vrai , il se pourrait
 qu'il eût la même cause.

Soyez donc persuadé , Sire , que s'il a couru ,
 par ma faute ou par mon zèle , quelques extraits
 des lettres de V. M. , ce ne sont que des extraits
 qui ne peuvent blesser personne , et dont l'effet
 unique a été de faire chérir et respecter V. M. , par
 ceux qui ne connaissaient en elle que le Roi , et
 qui ne connaissaient pas l'homme et le sage.

Platon n'avait garde de publier les lettres du
 tyran Denys ; elles ne ressembraient pas à celles
 du philosophe Frédéric. Aristote nous a transmis
 une lettre de Philippe , père d'Alexandre ; et cette
 lettre honore plus la mémoire de Philippe que
 toutes ses victoires sur les Athéniens.

Telle est , Sire , je vous le répète , l'exacte et
 pure vérité. Puisse-t-elle convaincre et toucher V. M. ,
 et me rendre ses bontés , que je ne mérite pas d'avoir
 perdues ! Dans la triste situation où je suis , dans
 la douleur des pertes que j'ai faites , et qui n'est
 point affaiblie , il ne me manquerait plus que ce
 malheur. Je n'aurais pas , Sire , le courage d'y
 survivre ; et vous n'aurez pas celui d'aggraver si
 profondément mes maux.

Je suis avec la plus grande désolation , et la
 vénération la plus tendre etc.

L E T T R E C L X V I I .

D U R O I .

Le 20 décembre.

JE me contente d'accuser la réception de votre —
 lettre , et comme la mienne pourrait courir dans 1777.
 tout Paris , je me borne à vous répondre au sujet
 du fleur Delisle dont vous me parlez , qu'il n'y a
 point de place ici qui puisse lui convenir , et je crois
 que le meilleur parti qui lui reste à prendre est
 d'aller en Hollande , où le métier de folliculaire
 nourrit bien des gens de son espèce.

Sur ce etc.

L E T T R E C L X V I I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris ce 30 janvier.

S I R E ,

VOTRE MAJESTÉ persiste à me croire coupable —
 malgré mon apologie. Je la supplie de me permettre 1778.
 encore quelques mots pour ma justification. Jamais ,
 Sire , non , jamais je n'ai souffert qu'on prit de copies
 dans les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire,
 que des réflexions si philosophiques par lesquelles
 elle a bien voulu chercher à soulager ma douleur

après la perte que j'avais faite ; ces réflexions m'ont
 en le plus excellent abrégé de morale pour un phi-
 losophe affligé , et le plus propre à augmenter ,
 comme elles ont fait , le nombre des admirateurs de
 V. M. ; ce motif de ma part est si honnête , et le
 succès y a si généralement répondu , que malgré le
 mécontentement de V. M. , il m'est impossible de
 m'en repentir ; sans compter que je me suis borné à
 donner à un ou deux amis les copies dont il est
 question , et qu'assurément je ne les aurais pas don-
 nées à l'imprimeur sans la permission de V. M. Sur
 toutes les autres choses , Sire , que peuvent renfermer
 vos lettres , j'ai été du plus grand scrupule , je n'ai
 permis à personne d'en copier une seule ligne , et
 je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-
 petit nombre de personnes , qu'en supprimant tout
 ce qui pouvait le moins du monde compromettre
 V. M. Voilà , Siré , quelle a été ma conduite. Mais
 V. M. fait que toutes les lettres , et à plus forte raison
 les siennes , sont ouvertes peut-être en dix endroits
 depuis Berlin jusqu'à Paris ; elle s'en est même plainte
 dans plusieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de
 m'écrire , parce que les ouvriers de lettres avaient
 en effet abusé de cette licence , et rapporté , même
 sans exactitude , ce que ces lettres contenaient. Ce
 n'est pas ma faute , Sire , si cet exécrationnable abus existe
 dans presque toute l'Europe , et je ne dois pas en être
 la victime. Je défie qui que ce soit de m'accuser à
 cet égard , et de prouver son accusation.

J'espère donc , Sire , que V. M. voudra bien me
 croire , et rendre plus de justice à mes sentimens , à
 mon honnêteté et à ma discrétion.

Je vous dois, Sire, des remerciemens de la copie que V. M. a bien voulu faire faire de quelques lignes du manuscrit de Froissart qui est à Breslau. Cette copie a été trouvée parfaite, et telle qu'il le fallait pour les vues du nouvel éditeur. 1778.

V. M. a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite sur la mort de la pauvre Madame Geoffrin; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle savait par elle-même que j'étais capable d'aimer. C'était la seule amie qui me restât après celle que j'avais perdue. Me voilà seul dans l'univers, et plus à plaindre que V. M. ne peut croire; je n'ai pas besoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à V. M. et de lui avoir déplu sans le mériter. Elle continuera, j'ose le croire, à me consoler par ses lettres, et ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le discours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'académie française en recevant le successeur de Gresset. Le public, Sire, a accueilli ce discours avec la plus grande indulgence, et lorsque je l'ai prononcé, et depuis même qu'il est imprimé. Mais je ne ferai, Sire, pleinement satisfait de mon succès que dans le cas où V. M. voudrait bien honorer cette bagatelle de son suffrage. J'ai tâché d'y caractériser, le mieux qu'il m'a été possible, les ouvrages et la personne de Gresset; et les poètes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontents.

Je finis, Sire, cette lettre déjà trop longue pour un malheureux proscrit comme moi, et pour un prince que je crois en ce moment plus occupé que jamais. Quoique je n'ose presque plus parler à V. M.

— des affaires publiques, je me permets néanmoins de
 1778. faire des vœux pour qu'elle ne se trouve pas engagée
 dans une guerre qui nuirait à son repos en augmentant sa gloire, parce qu'elle n'a plus besoin de gloire, et qu'elle a besoin de santé et de repos.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre confiance en vos bontés, etc.

LETTRE CLXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 mars.

SIRE,

JE voulais d'abord commencer cette lettre par dire encore un mot à V. M. de mon affliction et de mon innocence. Mais, Sire, les petits intérêts doivent céder aux grands, et mon cœur m'entraîne à vous parler d'abord de la gloire dont vous vous couvrez en ce moment aux yeux de toute l'Europe, en vous déclarant le protecteur de l'Allemagne, et le défenseur des princes qui la composent. J'ignore, Sire, et je ne cherche point à pénétrer, quelle sera la suite de ce procédé aussi noble que généreux, qui va faire une époque bien respectable dans la vie déjà si glorieuse de V. M. Je fais seulement des vœux pour votre santé, votre conservation et votre bonheur, et pour l'heureux succès de l'exemple, si digne de vous, que vous donnez en ce moment aux autres souverains.

Je

Je viens actuellement, Sire, pour un moment encore, à ce qui me regarde ; je ne fais s'il a couru 1778. réellement dans Paris et dans Versailles quelques mots de vos lettres, dont on vous ait su mauvais gré ; mais si ces copies ne sont pas fautives et infidelles, comme cela est arrivé plusieurs fois, il est bien sûr qu'elles ne viennent pas de moi, ayant eu même la circonspection de ne pas écrire un mot à Voltaire de ce qui pouvait le regarder, dans la crainte qu'il n'en fit usage, et ne lui en ayant pas même fait part depuis qu'il est ici, par le même motif. Il est en ce moment à Paris, bien fêté, et bien malade. Il vient de nous donner une tragédie qui est encore un ouvrage étonnant pour son âge.

V. M. est en ce moment si occupée des affaires les plus importantes, que je crains d'abuser de ses momens. Je me permettrai seulement d'ajouter un mot sur ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire au sujet de ma lettre sur madame Geoffrin, que si *je n'avais plus ni matin ni soir, j'avais encore le midi et l'après-midi qui peuvent me servir de consolation*. Hélas ! Sire, (car je ne puis croire que votre humanité ait voulu plaisanter sur mon état,) ces deux parties de la journée sont encore plus tristes pour moi que les autres. Mon malheureux estomac m'oblige de les passer seul, et ce n'est que vers la fin du jour que je vois quelques amis qui adoucissent ma peine sans la faire cesser. Daignez, Sire, m'accorder la plus efficace de toutes les consolations, en me rendant vos bontés, que j'ose dire n'avoir point mérité de perdre, et dont je sens le prix plus que jamais.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

L E T T R E C L X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 31 mars.

S I R E,

1778. **V**OTRE MAJESTÉ m'a tellement accoutumée depuis long-temps aux marques de sa bienveillance, que j'ose prendre la liberté de les lui demander en ce moment pour un sujet qui en est vraiment digne, et à qui elle les accordera pour lui-même, dès qu'elle l'aura connu. M. le vicomte d'Houdetot, ancien colonel et lieutenant de gendarmerie, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M. est un jeune militaire d'une naissance distinguée, plein d'honneur, de courage et d'amour pour son métier, qui voyage pour s'en instruire, et qui certainement, Sire, ne peut mieux remplir un si louable objet qu'à l'excellente école dont vous êtes l'instituteur, le chef et le modèle. A ces titres, pour mériter vos bontés, M. le vicomte d'Houdetot en joint un autre, bien fait pour toucher le cœur sensible de V. M., c'est d'appartenir à une mère vraiment respectable, pleine d'esprit, d'ame et de vertu, et digne, j'ose le dire, d'éprouver elle-même vos bontés en la personne de son fils, par les sentimens d'admiration et de respect dont elle est pénétrée pour V. M.; sentimens dont elle aime à s'entretenir, dont j'ai été souvent le témoin, et qu'elle n'a cessé d'inspirer à ce même fils. J'ose donc, Sire, supplier V. M. avec la plus vive

instance de vouloir bien permettre à M. le vicomte d'Houdetot d'approcher d'elle, de la voir et de l'entendre quelques momens, et sur-tout d'être témoin sous ses auspices, de ces admirables manœuvres qui font l'étonnement de l'Europe, et qui sont un objet si intéressant pour un jeune officier avide de s'instruire. M. le vicomte d'Houdetot conservera, Sire, un souvenir éternel de la grâce signalée que V. M. aura bien voulu lui faire, en lui accordant cette permission. Mais ce qu'il n'oubliera sur-tout jamais, ce sera, Sire, le bonheur dont il aura joui, et qui est en ce moment si désiré de tant d'autres, d'avoir vu V. M. dans l'époque la plus brillante peut-être d'un règne qui en a déjà de si glorieuses; dans ce moment si remarquable, où vous jouez, Sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenseur de l'Allemagne, et de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Gustave-Adolphe, à qui V. M. succède, et dont elle effacera la gloire. La renommée, Sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force et de dignité que V. M. vient de publier sur la situation présente de l'Empire. Nous n'avons point encore lu en France cet écrit si digne de vous; mais nous désirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également V. M., et dans ce qu'elle fait, et dans ce qu'elle écrit.

Je suis avec le plus profond respect, et avec des sentimens d'admiration et de reconnaissance que je conserverai jusqu'au tombeau, etc.

L E T T R E C L X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 29 juin.

S I R E,

— **V**OTRE MAJESTÉ ne fera sans doute ni étonnée
 1778. ni offensée du silence que je garde depuis trois mois
 à son égard. J'ai cru devoir respecter en ce moment
 les occupations vraiment respectables qui sans doute
 remplissent tout le temps de V. M., qui lui font
 jouer aux yeux de toute l'Europe un rôle si grand
 et si digne d'elle, et pour le succès desquelles toute
 l'Europe, et en particulier toute la France, font les
 vœux les plus ardens et les plus sincères.

Nous avons ici dans la littérature un événement
 bien intéressant pour elle, la mort de M. de Vol-
 taire. V. M. aura su sans doute toutes les sottises
 qui ont été faites et dites à cette occasion, le refus
 que son curé a fait de l'enterrer, quoiqu'il eut déclaré
 par écrit qu'il mourait catholique, et que s'il avait
scandalisé l'Eglise, il lui en demandait pardon; son
 enterrement fait à 30 lieues de Paris, par une espèce
 d'escamotage, dans l'abbaye de son neveu, les
 reproches et les menaces qu'on a faites au malheu-
 reux moine prieur de cette abbaye, qui s'est défendu
 par une lettre que ses supérieurs même ont jugée sans
 réplique; le refus qu'on fait à l'académie française de
 faire, suivant l'usage, un service pour lui; enfin
 la joie bête et ridicule de tous les fanatiques au sujet

de cette mort. Toutes ces infamies nous déshonoraient aux yeux de l'Europe et de la postérité, si l'Europe et la postérité pouvaient ignorer qu'elles ne sont point l'ouvrage de la nation ; mais de la partie honteuse de la nation, malheureusement accréditée. 1778.

Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance de toutes les bontés que V. M. a bien voulu témoigner à M. le vicomte d'Houdetot, qui n'a pu malheureusement en profiter comme il l'aurait désiré. Sa femme est accouchée depuis son départ, et toute la famille a donné à l'enfant le nom de *Frédéric*, qui est l'expression de sa reconnaissance, quoique V. M. ait rendu ce nom bien difficile à porter.

Je crains, en renouvelant à V. M. l'expression de tous les sentimens que je lui dois, d'abuser de ces instans si précieux à sa gloire, au grand objet dont elle est occupée, au bien de l'Allemagne, de l'Europe et de l'humanité. Quand elle fera un peu plus libre, j'aurais l'honneur de lui écrire plus au long, et de donner un libre cours aux témoignages de l'admiration et de la vénération tendre et profonde avec laquelle je ferai toute ma vie, etc.

L E T T R E C L X X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 1 de juillet.

S I R E ,

1778. J E n'ai reçu qu'hier 29 juin au soir, la lettre (*) que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire sur la perte vraiment irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avais eu l'honneur ce jour-là même, d'écrire à V. M. une lettre qui était partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la vôtre. J'y parlais à V. M. de la mort de M. de Voltaire et des suites qu'elle a eues; mais en peu de mots, par respect pour les occupations si importantes et si respectables à tous égards, qui remplissent les momens précieux de V. M., et qui fixent en ce moment sur elle plus que jamais les yeux et l'intérêt de l'Europe. V. M. par sa lettre me demande des détails sur la mort du grand homme que nous avons eu le malheur de perdre. N'étant plus retenu, Sire, par la crainte de faire perdre à V. M. le temps dont elle fait un si digne usage, je ne perds pas un moment pour satisfaire à vos desirs; et comme je prévois que cette lettre fera longue, je la commence dès aujourd'hui 30 juin, quoiqu'elle ne puisse partir que par le courrier du 3 juillet prochain; ne voulant pas perdre un moment pour exécuter sans délai les ordres de V. M.

(*) Cette lettre manque.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'est passé, et en état de juger toutes les sottises qu'on a faites et qu'on a dites sur ce triste sujet, il est nécessaire, Sire, que je reprenne les choses d'un peu plus haut. Au commencement de mars, M. de Voltaire, arrivé à Paris trois semaines auparavant, eut un crachement de sang considérable, accident qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie. Quelques jours avant sa maladie, il m'avait demandé, dans une conversation de confiance, comment je lui conseillais de se conduire, si pendant son séjour il venait à tomber grièvement malade. Ma réponse fut celle que tout homme sage lui aurait faite à ma place, qu'il ferait bien de se conduire en cette circonstance comme tous les philosophes qui l'avaient précédé, entr'autres comme Fontenelle et Montesquieu, qui avaient suivi l'usage

Et reçu ce que vous savez
Avec beaucoup de révérence.

Il approuva beaucoup ma réponse; *je pense de même*, me dit-il, *car il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu jeter la pauvre le Couvreur*. Il avait, je ne fais pourquoi, beaucoup d'aversion pour cette manière d'être enterré. Je n'eus garde de combattre cette aversion, désirant qu'en cas de malheur tout se passât sans trouble et sans scandale. En conséquence, se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de sa maladie, il prit bravement son parti de faire ce dont nous étions convenus, et dans une visite que je lui fis le matin, comme il me parlait avec assez d'action, et que je le priais de se taire

1778. pour ne pas fatiguer sa poitrine: il faut bien que je parle bon gré malgré, me dit-il en riant; est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'il faut que je me confesse? Voilà le moment de faire, comme disoit Henri IV, le saut périlleux; aussi je viens l'envoyer chercher l'abbé Gaultier, et je l'attends. Cet abbé Gaultier, Sire, est un pauvre diable de prêtre, qui de lui-même et par bonté d'ame était venu se présenter à M. de Voltaire quelques jours avant sa maladie, et lui avait offert, en cas de besoin, ses services ecclésiastiques, que M. de Voltaire avait acceptés, parce que cet homme lui parut plus modéré et plus raisonnable que trois ou quatre autres capelans, qui sans mission comme l'abbé Gaultier, et sans connaître plus que lui M. de Voltaire, étaient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer, et les jugemens de Dieu, et que le vieux patriarche, par bonté d'ame, n'avait pas fait jeter par la fenêtre. Cet abbé Gaultier arriva donc, fut une heure enfermé avec le malade, et en sortit si content, qu'il voulait sur le champ aller chercher à la paroisse ce que nous appelons le bon Dieu, ce que le malade ne voulut pas, par la raison, dit-il, que je crache le sang, et que je pourrais bien par malheur cracher autre chose. Il donna à cet abbé Gaultier, qui la lui demanda, une profession de foi écrite toute entière de sa propre main, et par laquelle il déclare qu'il veut mourir dans la religion catholique où il est né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ses fautes, et ajoute, que s'il a jamais scandalisé l'Eglise, il en demande pardon à Dieu et à elle. Il avait ajouté ce dernier

article à la réquisition du prêtre, et, disait-il, *pour avoir la paix*. Il donna cette profession de foi 1778. à l'abbé Gaultier en présence de sa famille et de ceux de ses amis qui étaient dans sa chambre; deux d'entr'eux signèrent comme témoins au bas de cette profession. Plusieurs de ses amis et de ses parens jugeaient avec raison qu'il avait porté trop loin la complaisance aux désirs de notre mère Ste Eglise, qu'il devait se contenter de déclarer *verbalement* et en présence de témoins qu'il mourait *catholique*, et qu'on ne pouvait rien exiger de plus, puisqu'il avait toujours désavoué les ouvrages *anti-religieux* qu'on lui imputait. Quoi qu'il en soit, Sire, le curé de St. Sulpice, sur la paroisse duquel il était, homme de peu d'esprit, dévot et fanatique, vint le même jour voir le malade; il parut assez fâché de ce qu'on ne s'était pas adressé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue; il avait à cœur de faire cette conversion, qu'un aventurier venait lui souffler malhonnêtement; cependant il approuva la profession de foi qu'on lui présenta, et en donna même son attestation par écrit.

Voilà, Sire, tout ce qui se passa pour lors; M. de Voltaire se trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, et assez bien pour venir dans la même journée à l'académie et à la comédie. Au moment où il arriva à l'académie, il trouva plus de deux mille personnes dans la cour du Louvre, qui criaient en battant des mains, *Vive M. de Voltaire*; l'académie alla en corps au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de présider à l'assemblée, le nomma Directeur

— par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce
 1778. qui pouvait marquer à cet illustre confrère son attachement et sa vénération. Il nous enchantait tous par sa politesse, par les grâces de son esprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant et d'honnête. Il alla delà à la comédie, suivi d'une multitude innombrable. L'accueil qu'il reçut au moment où il parut dans la salle, et pendant toute la représentation (on jouait la tragédie d'Irène) est une chose sans exemple. Il faut, Sire, l'avoir vu pour le croire; l'enthousiasme et l'ivresse étaient au dernier degré; les comédiens vinrent dans la loge où il était lui mettre une couronne de laurier sur la tête, aux acclamations de toute la salle, qui criait, *Bravo*, en battant des pieds et des mains. Entre les deux pièces, ils placèrent sur le théâtre le buste de M. de Voltaire, qu'ils avaient couronné de même, et ce fut alors que les transports redoublèrent. C'est cette apothéose, Sire, qui a sur-tout irrité les fanatiques. Un ex-jésuite, qui prêchait le carême à Versailles, eut l'impudence de crier là-dessus *au scandale* en présence de toute la cour; mais toute la cour se moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites, et de quelques imbécilles, qui ne sont pas plus rares dans ce pays-là qu'ils ne le sont ailleurs. Mais par malheur cette apothéose a irrité des gens plus à craindre que les fanatiques, et qui ont senti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudraient jamais, de la part de la nation, un hommage aussi flatteur, qui n'était rendu qu'au génie et à la personne. Je ne connais, Sire, et tout Paris le disait en ce moment, je ne connais au

monde qu'un seul homme, qui arrivant en ce moment à Paris, eût partagé avec M. de Voltaire l'enthousiasme et l'admiration publique, et cet homme, Sire, je le laisse à deviner à V. M. 1778.

M. de Voltaire, qui continuait à jouir tous les jours, et au spectacle, et à l'académie, et dans les rues même, de l'hommage de ses concitoyens, tomba enfin très-sérieusement malade à la fin d'Avril, pour avoir pris dans un moment de travail plusieurs tasses de café qui augmentèrent la *strangurie* ou difficulté d'uriner à laquelle il était sujet: pour diminuer ses douleurs, il prit des calmans; mais il doubla et tripla tellement la dose, que l'opium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyais pourtant en cet état; il me reconnaissait toujours, et me disait même quelques mots d'amitié, mais l'instant d'après il retombait dans son accablement; car il était presque toujours assoupi; il ne se réveillait que pour se plaindre, et pour dire qu'il était venu *mourir* à Paris. L'abbé Mignot son neveu, conseiller au grand conseil, alla trouver le curé de St. Sulpice, qui lui dit que puisque M. de Voltaire n'avait pas sa tête, il était inutile qu'il l'allât voir, mais qu'il lui déclarait, que si M. de Voltaire ne faisait pas une réparation publique et solennelle, et dans le plus grand détail, du scandale qu'il avait causé, il ne pouvait *en conscience* l'enterrer en terre sainte. Le neveu eut beau lui répondre que son oncle, dans le moment où il jouissait de toute sa raison, avait fait une profession de foi, dont lui curé avait reconnu l'authenticité, qu'il avait toujours défavoué les ouvrages qu'on lui

1778.

imputait, qu'il avait cependant poussé la docilité pour les ministres de l'Eglise jusqu'à déclarer que *s'il avait causé du scandale, il en demandait pardon*; le curé répondit que cela ne suffisait pas; que M. de Voltaire était notoirement connu pour ennemi déclaré de la religion, et qu'il ne pouvait, sans se compromettre avec le clergé et avec M. l'archevêque, lui accorder la sépulture ecclésiastique. L'abbé Mignot le menaça de s'adresser au parlement pour avoir justice, qu'il espérait d'obtenir avec les pièces authentiques qu'il avait en main; le curé, qui se sentait appuyé, lui dit qu'il en était le maître; tous les amis de M. de Voltaire étaient d'avis que sa famille employât les voies juridiques; on disait hautement que les magistrats, qui avaient tant fait administrer et enterrer de jansénistes, ne pourraient en bonne justice refuser la même grâce à M. de Voltaire, après la déclaration qu'il avait faite: malgré ces représentations, la famille eut peur du parlement, qui n'aimant pas M. de Voltaire à cause des épigrammes dont cette compagnie a souvent été l'objet dans ses ouvrages, aurait pu en cette occasion ne lui être pas favorable: le public ne pensait pas ainsi, et soutenait que le parlement aurait été forcé en cette circonstance par la voix publique, malgré toute la mauvaise volonté qu'il pouvait avoir; il y avait d'ailleurs un grand nombre de magistrats, sur-tout parmi les jeunes gens, et quelques-uns même parmi les vieillards, qui paraissaient très-bien disposés. Malgré toutes ces représentations, la crainte des parens fut plus forte que la raison, et ils se sont tenus dans une inaction que le public a fort désapprouvée.

Le samedi 30 Mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques heures avant ce fatal moment, offrit encore ses services, par une lettre qu'il écrivit à l'abbé Mignot; celui-ci alla sur le champ chercher l'abbé Gaultier et le curé de St. Sulpice qui vinrent ensemble; le curé s'approcha du malade, et lui prononça le mot de *Jésus-Christ*; à ce mot, M. de Voltaire, qui était toujours dans l'assoupissement, ouvrit les yeux, et fit un geste de la main comme pour renvoyer le curé, en disant, *laissez-moi mourir en paix*; le curé, plus modéré en cette occasion et plus raisonnable qu'à lui n'appartenait, se tourna vers ceux qui étaient présens, et dit, *vous voyez bien, Messieurs, qu'il n'a pas sa tête*, il l'avait pourtant très-bien en ce moment; mais les assistans, comme vous croyez bien, Sire, n'eurent garde de contredire le curé. Ce capelan se retira ensuite, et dans les propos qu'il tint à sa famille, il eut la maladresse de se déceler, et de prouver clairement que toute sa conduite était une affaire de vanité. Il leur dit qu'on avait *très-mal fait* d'appeler l'abbé Gaultier, que cet homme avait *tout gâté*, qu'on aurait dû s'adresser à lui seul, curé du malade; qu'il l'aurait vu *en particulier et sans témoins*, et qu'il aurait *tout arrangé*. Il persista néanmoins à lui refuser la sépulture ecclésiastique, et donna seulement son consentement par écrit, que M. de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profession de foi avait été donnée directement au curé, il se f-rait sûrement rendu plus facile; il aurait fait trophée de cette déclaration comme d'une victoire par lui remportée sur le patriarche des incrédules; mais comme cette profession

— avait été donnée à un pauvre galopin de prêtre,
 1778 l'archevêque et le curé ont mieux aimé dire que
 cette déclaration était une moquerie, que de laisser
 au galopin l'honneur de la victoire.

M. de Voltaire mourut le même jour à onze heures du soir, ayant encore proféré quelques mots, mais avec peine, et ayant marqué dans toute sa maladie, autant que son état le lui permettait, beaucoup de tranquillité d'âme, quoiqu'il parut regretter la vie. Je l'avais encore vu la veille de sa mort, et sur quelques mots d'amitié que je lui disais, il me répondit en me serrant la main, *vous êtes ma consolation*. Son état me fit tant de peine, et il avait tant de difficulté à s'exprimer, même par monosyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce spectacle; l'image de ce grand homme mourant m'affecta si profondément, et m'est restée si vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera jamais. C'était pour moi l'objet des plus tristes réflexions sur le néant de la vie et de la gloire, et sur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé 24 heures après sa mort, mis dans une voiture *en robe de chambre*, et conduit par l'abbé Mignot et quelques autres parens à l'abbaye de Scellières à 30 lieues de Paris, dont l'abbé Mignot est titulaire. Il y a été enterré le mardi 2 Juin en très-grande cérémonie, et avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine bénédictin, qui ne savait rien de tout ce qui s'était passé à Paris, ne fit aucune difficulté de faire cette cérémonie, sur le vu des pièces que l'abbé Mignot lui présenta. Vingt-quatre heures après, le

mercredi 3 , le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes , dans le diocèse duquel l'abbaye de Scellières est située , et qui lui défendait de procéder à l'inhumation , si elle n'était pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme et très-respectueuse , dans laquelle il lui rendait raison de sa conduite , et se justifiait si bien , qu'on assure que ce prélat lui-même est convenu *qu'il n'y avait rien à répondre*. Il paraît que cet évêque , qui dans le fond est un bon homme , mais gouverné par une sœur dévote et fanatique , et poussé par l'archevêque de Paris , avait fait contre son gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières , et avait pris ses mesures pour que la lettre arrivât après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur , qu'on menaçait de destituer , est accouru à Paris , a dit ses raisons , et on espère qu'il restera tranquille. On m'a assuré , ce qui pourrait bien être , que l'archevêque de Paris avait fait consulter un savant canoniste , pour lui demander si Voltaire n'était pas dans le cas de l'exhumation , et que le canoniste avait répondu qu'on s'en gardât bien , et que rien ne serait plus contraire aux règles. Ne croyez pas au reste , Sire , pour l'honneur de la nation , que tous les dévots , et même tous les évêques approuvent la conduite abominable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi plusieurs prélats que je pourrais nommer à V. M. , l'archevêque de Lyon , frère du Montazet qui a servi la dernière guerre dans les troupes autrichiennes , prélat qui ne craint pas d'être accusé de relâchement , puisqu'il est regardé comme janséniste , a dit hautement qu'il ne comprenait rien à la conduite du curé de St. Sulpice

1778. et de l'archevêque de Paris; que rien n'était plus contraire aux lois et à l'usage constant de l'Eglise; qu'on ne devait refuser la sépulture qu'à ceux qui étaient notoirement excommuniés, ou qui donnaient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que M. de Voltaire n'avait pas fait. Plusieurs curés de Paris pensent de même, et sûrement l'auraient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fut mort sur leur paroisse. Le curé de St. Etienne du Mont, entr'autres, a dit publiquement, qu'il l'aurait enterré dans son Eglise entre *Racine* et *Pascal*, qui en effet y sont inhumés. Enfin toutes les personnes vraiment religieuses, c'est-à-dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti, et un moyen de faire parler d'elles et de jouer un rôle important, blâment unanimement le fanatisme du curé et de l'archevêque.

Je ne parle point, Sire, de tout le reste de la nation; je ne puis exprimer à V. M. à quel point elle est indignée de tout ce qui se passe, et il serait bien injuste de la rendre responsable de toute cette infamie, qu'elle aurait empêché et réprimée, si elle avait le pouvoir en main. Les ministres qui ont souffert cette abomination déshonorante pour la France, et qui ont laissé les prêtres faire en cette occasion ce qu'ils ont voulu, ne pensent pas au crédit et à la force qu'ils leur donnent en agissant ainsi, puisqu'ils se croiront désormais les maîtres de donner ou de refuser à leur gré la sépulture. L'académie française n'a pu encore obtenir de faire pour M. de Voltaire le service qu'elle a coutume de faire pour tous les membres qu'elle perd; et peut-être, malgré ses sollicita-

sollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refus est un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous regrettons. Au reste tous les gens de lettres lui rendent cette justice, que personne n'ose se présenter encore pour lui succéder, et il y a tout lieu de croire que l'élection ne se fera pas sitôt. Elle devrait ne se faire jamais, et mon avis, s'il était suivi, serait de laisser la place vacante. 1778.

Voilà, Sire, le détail que V. M. m'a fait l'honneur de me demander. Quoique je n'aye fait qu'obéir à ses ordres, je crains pourtant d'avoir abusé de la permission qu'elle m'a donnée d'épancher mon cœur sur ce triste événement, et sur les suites révoltantes qu'il a eues et qu'il a encore. V. M. croira-t-elle qu'on a fait la défense la plus rigoureuse à tous les journalistes de dire un seul mot à l'honneur de M. de Voltaire, qu'il ne leur est pas permis même de prononcer son nom; qu'on a défendu pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ses pièces et que cette défense vient à peine d'être levée? J'en aurais là-dessus trop à dire, s'il n'était plus prudent de garder le silence. La lettre dont V. M. vient de m'honorer, était bien nécessaire à mon cœur, pour adoucir la douleur et l'indignation dans laquelle je suis plongé. Si j'avais vingt ans de moins, je quitterais sans regret un pays où le génie est traité avec tant d'indignité, de son vivant et après sa mort. Mais j'ai soixante ans, et je suis trop vieux pour déménager. Je me console au moins par l'intérêt que V. M. veut bien prendre à la perte que la littérature, la philosophie, la France, et l'Europe même viennent de faire; je ne laisserai,

1778.

Sire, ignorer cet intérêt à aucun de ceux qui sont faits pour le connaître et pour le sentir. M. de Voltaire en était digne, j'ose le dire, non-seulement par son rare génie, mais par son admiration pour V. M. ; vous étiez souvent, Sire, l'objet de nos entretiens, il chérissait et honorait votre personne, et vous regardait comme la ressource et l'espérance de la vérité et de la raison. Il serait digne de vous, Sire, de lui faire rendre dans votre capitale et dans votre académie les honneurs qu'on lui refuse dans sa patrie. C'est au plus grand Roi de l'Europe, à celui qui est fait pour servir aux autres d'exemple et de modèle, c'est à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelque acte solennel, qui console la philosophie, qui fasse rougir la France, et qui confonde le fanatisme. Vous avez, Sire, en ce moment, de trop grands intérêts à traiter, pour vous occuper d'un autre objet ; mais V. M. vivra, elle jouira bientôt sans doute de quelques momens de repos, et je prendrai la liberté de lui reparler pour lors de la perte que nous avons faite, de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre, et de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du génie qui n'est plus.

Je termine cette lettre, Sire, en offrant plus vivement que jamais à V. M. tous les vœux que je fais pour elle, tous ceux que la nation française fait en ce moment pour vous, pour votre conservation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour vous voir l'arbitre et le sauveur de l'Allemagne. Jamais V. M. n'a été plus chère et plus respectable à l'Europe.

Ces sentimens, Sire, sont plus que jamais gravés

au fond de mon cœur, ainsi que la reconnaissance éternelle, l'admiration profonde, et la tendre vénération avec laquelle je ferai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

P. S. J'ai été, Sire, tellement occupé de M. de Voltaire dans la lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., que j'ai presque oublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de faire en la personne du respectable Milord Maréchal, dont V. M. honorait la vertu, et qui mérite bien les regrets que vous lui donnez, par la tendre vénération qu'il avait pour votre personne. On dit qu'il est mort avec la tranquillité la plus philosophique, et je n'en suis point surpris. Il m'honorait de son amitié, et j'en sentais tout le prix. Je perds tous les jours quelque ami, et on n'en refait plus à mon âge. Mais V. M. vit, et sa vie me fait supporter la mienne.

J'oubliais de dire à V. M. que M. de Voltaire, dans une des visites que lui fit son curé, lui fit donner 25 louis pour les pauvres de sa paroisse; le curé les prit, comme on dit, à *belles-baise-mains*, et n'en a pas moins refusé de l'enterrer. On pouvait lui dire comme *Chicaneau* au portier de son juge, qui reçoit la bourse du plaideur et lui ferme la porte, *hé, rendez donc l'argent*. Mais l'Eglise est comme l'autre du lion de la fable, *tout y entre et rien n'en sort*.

J'oubliais encore, Sire, de dire à V. M. qu'un curé de Paris, dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un sur la manière dont il se serait conduit, si M. de Voltaire était mort sur sa paroisse, avait répondu, *je l'aurais fait enterrer solennellement*,

—— et je lui aurais fait faire une épitaphe, au bas de
1778. laquelle j'aurais mis sa profession de foi. Voilà en effet, Sire, ce qu'aurait fait un homme d'esprit, comme ce curé l'est sans doute. Cette épitaphe aurait été un trophée pour l'Eglise, et pour la postérité un monument de la rétractation, réelle ou apparente, des *erreurs* de M. de Voltaire. Il est inconcevable que le curé de St. Sulpice et l'archevêque n'aient pas pensé de la sorte, et n'aient pas vu tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de cette profession de foi, au lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus et perfistés, en la regardant comme dérisoire. Mais, Dieu-merci, les ennemis de la raison sont aussi bêtes que fanatiques; ils seraient trop à craindre, s'ils joignaient l'esprit au crédit qu'on à la sottise de leur accorder. Ils ont pourtant eu l'esprit de persuader à la plupart des rois, qu'ils sont le soutien de leur autorité, et ils ont profité avec adresse de la sottise de l'auteur *système de la nature*, qui a bêtement avancé cette absurdité. Si ce mauvais philosophe avait lu l'histoire ecclésiastique, il y aurait vu que les prêtres, bien loin d'être le soutien des rois, en ont été de tout temps les ennemis, qu'il n'a pas tenu à eux que la maison de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenait légitimement, et que s'ils disent aux rois que *leur puissance vient de Dieu*, ce n'est pas qu'ils veuillent se soumettre à cette puissance, c'est au contraire pour soumettre les rois à la leur, puisqu'ils prétendent représenter Dieu sur la terre.

Ce 2 juillet.

Second P. S. Je relis ma lettre, Sire, et je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, 1778. que je relirai encore, et qui ferait bien digne d'être placée dans l'építaphe de Voltaire, au lieu de sa profession de foi. Je m'apperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre, où V. M. dit que *peut-être le vieux patriarche vivrait encore, s'il était retourné à Ferney*. Hélas, Sire, je le crois comme vous, et je suis persuadé que la vie fatigante et agitée qu'il a menée à Paris, a considérablement abrégé ses jours. J'étais fort d'avis qu'il retournât à Ferney au commencement de la belle saison, et qu'il allât y jouir paisiblement des hommages qu'il avait reçus à Paris. Mais sa nièce, qui s'ennuyait à Ferney, l'en a détourné, et plusieurs de ses amis ont pensé de même, craignant que s'il retournait jamais dans sa retraite, les prêtres n'obtinsent un ordre qui l'obligeât d'y rester. Ils avaient déjà cherché à lui faire une affaire sur son retour à Paris, disant qu'il y était venu sans permission; mais il a été bien vérifié qu'il n'avait jamais eu de défense d'y venir, et on a pris le sage parti de le laisser jouir tranquillement de sa gloire. Pour moi, Sire, quand j'appris qu'il avait formé presque subitement le dessein de venir à Paris, et qu'il était déjà en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il ne vînt y chercher la persécution et la mort. Je me suis trompé, à ma grande satisfaction, sur le premier article, et son apothéose si brillante et si solennelle m'avait consolé de son voyage; mais malheureusement je ne me suis pas trompé de même sur les suites funestes et irréparables de ce voyage imprudent et précipité. Son

1778.

médecin a dit que s'il était resté à Ferney, il aurait pu vivre encore dix années. En effet, le principe de la vie était si fort chez lui, que son agonie a été longue et douloureuse. Il avait encore à 84 ans tout le feu de sa jeunesse; et dans une de nos assemblées de l'académie, où l'abbé Delille lui lut une traduction en vers d'une épître de Pope, M. de Voltaire nous étonna et nous enchanta tous par sa présence d'esprit et sa mémoire, se souvenant à chaque vers français du vers correspondant de Pope, qu'il n'avait peut être pas lu depuis trente années. Quoique sa tragédie d'Irène ne vaille ni Zaïre, ni Mahomet, elle est encore fort supérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que V. M. l'a fait demander à la famille, qui sans doute se fera un plaisir et un devoir de procurer cette lecture à V. M. Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur, quelques belles scènes, et un rôle de père qui est très-beau. Quand l'auteur est tombé malade, il allait la faire imprimer, et se proposait de la dédier à l'académie.

Je demande encore une fois, Sire, mille pardons à V. M. d'avoir abusé, comme j'ai fait, de sa patience et de son temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume; elle ne le lira pas, si, comme je n'en doute point, elle a quelque chose de mieux à faire; elle jettera ce bavardage au feu, si, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie; mais j'ai mieux aimé courir le risque de l'ennuyer, que de ne pas lui donner cette faible preuve de mon zèle, pour exécuter ses ordres, et du plaisir que je ressens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'est

dans ces dispositions que je la supplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore tous les sentimens de reconnaissance, d'admiration et de profond respect avec lesquels je ferai toute ma vie, etc. 1778.

J'apprends en fermant cette lettre qu'un très-habile artiste vient de faire en terre une esquisse parfaitement ressemblante de celui que nous regrettons. Si V. M. en voulait un marbre, je donnerais ses ordres à cet artiste.

A Paris, ce 3 juillet.

LETTRE CLXXIII.

D U R O I.

Sans date.

IL règne un ton de tristesse dans votre lettre qui m'a fait de la peine : il semble que vous avez à vous plaindre également de votre tempérament et de la fortune. Nous sommes des vieillards qui touchons au bout de notre carrière ; il faut tâcher de la finir gaïement. Si nous étions immortels, il nous serait permis de nous affliger des maux ; mais notre trame est trop courte pour qu'il nous soit permis de nous attacher trop à des choses qui bientôt disparaîtront à nos yeux pour toujours. Vous dites, mon cher

— 1778. Anaxagoras, que vous avez perdu de l'énergie que vous aviez l'année 1763, et moi aussi : c'est le sort des vieillards. Je perds la mémoire des noms, la vigueur de mon esprit s'affaiblit, mes jambes sont mauvaises, mes yeux voient mal, j'ai des chagrins tout comme un autre, cependant toute cette kyrielle d'infirmités et de désagrémens ne m'empêche pas d'être gai, et je conserverai un visage riant, lorsqu'on m'entertera. Tâchez donc de mettre de côté tout ce qui peut troubler la tranquillité de votre vie. Souvenez-vous que cette vie même n'est qu'un songe et qu'il n'en reste rien, quand elle est passée. Je vois avec douleur qu'il me faut renoncer au plaisir de vous revoir et que nos entretiens se borneront à mettre du noir sur du blanc ; encore cela vaut-il mieux que rien : vous peindrez donc vos pensées, et j'en ferai mon profit. J'en viens à l'apothéose de Voltaire, qu'un curé a tiré du purgatoire sans savoir ce qu'il faisait. L'église catholique de Berlin ne conviendrait guère au cénotaphe que vous proposez de lui ériger. Cette église est bâtie sur le modèle du panthéon de Rome, et on ne saurait sans la défigurer y placer de ces sortes de mausolées ; mais Voltaire en revanche aura son buste à l'académie où il fera mieux à son aise que chez vos seigneurs de Dieux, chez vos déophtages, qui se scandaliseraient à cette vue, sur-tout, si par un miracle sa statue animée allait lâcher quelque épigramme.

Il y a de beaux vers dans cette ode que vous m'avez envoyée ; quelques strophes sont fortes et harmonieuses, il y en a quelques-unes d'entortillées

que l'auteur pourrait facilement corriger. J'ai vu — en passant un M. Delisle qui va en Russie avec le Prince de Ligne ; il m'a beaucoup parlé de Voltaire, qu'il prétend avoir assisté *in articulo mortis*. J'aurais souhaité qu'il eût pû le ressusciter. Je crois l'avoir dit, et je crains d'avoir raison : *le tombeau de Voltaire sera celui des beaux arts*. Il a fait la clôture du beau siècle de Louis XIV. Nous entrons dans le siècle des Plin, des Sénèque et des Quintilien. On quitte le monde avec moins de regret en temps de stérilité qu'en temps d'abondance : ce qui doit rendre nos derniers momens moins défagréables, parce que nous ne sommes plus attachés à ce dont il faudra nous séparer. Suivez donc mon conseil, mon cher Anaxagoras, couronnez votre front de roses, divertissez-vous et abandonnez-vous à votre destin ; je souhaite qu'il soit heureux et que votre santé se conserve.

Sur ce etc.

LETTRE · CLXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 août, anniversaire de la bataille de Lignitz.

SIRE,

LES deux lettres du 22 et du 23 Juillet (*) dont V. M. m'a honoré, ne me sont parvenues qu'avant-hier, à trois semaines de date, et je ne perds pas un moment pour répondre aux questions que V. M.

(*) Elles manquent.

me fait l'honneur de m'adresser sur le grand homme
1778. que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au Maréchal de Richelieu le mot plaisant qu'on lui attribue : *ah ! frère Cain, tu m'as tué*. Je l'ai vu très-affidument dans le cours de sa maladie ; j'y ai trouvé plusieurs fois le Maréchal , et je n'ai pas entendu ce mot. Sa famille , et tous ses amis n'en ont aucune connaissance. Il est vrai que le mot est plaisant , qu'il ressemble bien à ceux qu'il disait souvent , et que le Maréchal ressemble encore mieux à frère Cain ; mais il y a apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyait , ce qui n'est pas vrai , que le patriarche s'était empoisonné avec de l'opium que lui avait donné le Maréchal ; il lui en avait bien donné en effet , mais la bouteille fut cassée par la faute des domestiques , sans qu'il en eût pris une goutte.

Il est très-sûr que quelques jours avant sa maladie , il prit beaucoup de café , pour travailler mieux à différentes choses qu'il voulait faire ; les corrections de sa tragédie étaient du nombre ; il s'alluma le sang , perdit le sommeil , souffrit beaucoup de sa strangurie , et pour se calmer , se bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire , et qui vraisemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il est tombé malade , je fais qu'il travaillait sur les prophéties de Daniel ; mais j'ignore où il en était. Je suis sûr aussi qu'à la réquisition de l'Impératrice de Russie , il avait déjà commencé quelques pages de son histoire.

Sa famille s'est accommodée avec un libraire étranger pour ses manuscrits ; mais comme ils sont encore

sous le scellé à Ferney, on ne fait s'il y en a beaucoup : on en doute ; car il se fait imprimer à mesure qu'il composait ; il aimait à jouir, et ne mettait rien à fonds perdu. 1778.

L'Impératrice de Russie vient d'acheter sa bibliothèque qui est d'environ dix mille volumes, dont un grand nombre, dit-on, ont des notes de sa main. Cette princesse se propose de mettre cette bibliothèque dans un petit temple qu'elle fera construire exprès, et au milieu duquel elle fera ériger un monument en son honneur.

Ce monument, Sire, ne vaudra pas l'éloge que V. M. doit faire de ce grand homme. Cet Eloge rappellera un beau vers de Voltaire :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Cet Eloge, Sire, fera le signal de beaucoup d'autres, qui ne le vaudront pas, mais auxquels il servira de modèle ; et les gens de lettres apporteront après vous le denier de la veuve. L'académie française ne pense point encore à lui choisir un successeur ; elle y est trop embarrassée, elle tardera le plus qu'elle pourra ; et ce qu'il y a de fâcheux ; c'est que le successeur de Voltaire sera reçu par un prêtre, qui était directeur, lorsque ce grand homme est mort. Ses confrères suppléeront de leur mieux à ce que ce capelan ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils aient la langue et les mains liées ? Nous voulons toujours lui faire un service, et nous n'espérons guères de l'obtenir, et chacun de nous peut dire, en parodiant un vers de l'opéra :

Ah ! j'attendrai long-temps, *la messe* est loin encore.

—— Je ne fais si j'ai eu l'honneur de mander à V. M.
 1778. qu'un très-habile artiste de ce pays-ci, nommé Houdon, déjà connu par plusieurs beaux ouvrages, a fait en terre, en attendant le marbre, un magnifique buste du patriarche, d'une ressemblance parfaite. Il serait digne d'être placé dans le cabinet de V. M., et donné par elle à l'académie de Berlin.

Voici quatre vers excellens qu'on a faits sur lui :

Celui que dans Athènes eut adoré la Grèce,
 Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
 Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
 Et Monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Ce Monsieur de Beaumont est le digne archevêque fanatique, que Paris a le bonheur d'avoir.

Le désir de répondre aux questions de V. M. m'a empêché, Sire, de lui parler en détail des vœux ardens que toute la France fait pour elle, de la gloire dont elle continue à se couvrir, de l'exemple qu'elle donne aux autres souverains, et de toutes les qualités sublimes qu'elle a déployées depuis six mois, comme négociateur, comme guerrier et comme Roi. Puissiez-vous donner encore long-temps de pareilles leçons aux *Césars d'aujourd'hui*.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

LETTRE CLXXV.

DU ROI.

Sans date.

VOICI cet éloge de Voltaire, moitié minuté dans les camps, moitié corrigé dans les quartiers d'hiver. 1778. Je crains bien que l'académie française ne critique un peu le langage, mais le moyen de bien parler Welche en Bohème? J'ai fait ce que j'ai pu, l'ouvrage n'est pas digne de celui qu'il doit célébrer; toutefois j'ai profité de la liberté de la plume pour faire déclamer en public à Berlin ce qu'à Paris on ose à peine se dire à l'oreille. Voilà en quoi consiste tout le mérite de cet ouvrage. Votre éloge de la Motte est sans doute supérieur à mon griffonnage, si ce n'est que la matière que j'ai eu à traiter est plus abondante que la vôtre.

M. Rougemont doit déjà être payé jusqu'au dernier sol des arrérages qu'il peut prétendre. Et pour la guerre que nous faisons, je ne fais encore trop que vous dire: je me considère comme un instrument dans les mains de la fatalité, qui est employé dans l'enchaînement des causes, sans que cet instrument sache quel est le but et quel sera le résultat des opérations qu'on lui fait faire. C'est un aveu sincère que les politiques et les militaires font rarement mais très-conforme au tour des entreprises que tant d'hommes d'Etat ont hasardées avant moi, et dont

— 1778. l'histoire nous narre le dénouement tout différent des projets qu'en avaient conçus les promoteurs. Quelque pesant que ce fardeau de la guerre soit pour ma vieillesse, je le porterai gaiement, pourvu que par mes travaux je consolide la paix et la tranquillité de l'Allemagne pour l'avenir. Il faut opposer une digue aux principes tyranniques d'un gouvernement arbitraire, et réfréner une ambition démesurée qui ne connaît de borne que celle d'une force assez puissante pour l'arrêter; il faut donc nous battre. Combien et jusqu'à quand, c'est ce que le temps éclaircira. Ceci est une phrase de gazetier, qui peut souvent s'appliquer à d'autres sujets; mais quoi qu'il en arrive, je prie Dieu qu'il vous ait etc.

L E T T R E C L X X V I.

D U R O I.

Sans date. (*)

JE me fers de l'occasion de M. le Colonel Grimm au service de Russie, qui retourne en France, pour vous envoyer un très-petit essai sur le gouvernement. Je n'en ai fait tirer que huit exemplaires, dont je soumetts celui-ci à votre censure. La matière est susceptible d'une grande étendue; je l'ai resserrée, parce qu'il vaut mieux donner à penser au lecteur que de l'accabler par une répétition assommante de

(*) On ne peut assurer que ce soit ici la place de cette Lettre.

choses connues et dites dans tous les livres. Si l'auteur mérite l'approbation d'Anaxagoras, c'est tout ce qu'il ambitionne. Le porteur vous dira le reste. Qu'Anaxagoras se conserve, que la force et la vigueur d'ame achève de cicatrifier les plaies de son cœur, et que sa magnanimité l'élevant au-dessus de tous les coups de la fatalité, lui procure l'heureuse apathie des stoïciens. Sur ce etc.

LETTRE CLXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 Octobre.

SIRE,

J'AI reçu avec la plus vive reconnaissance, et pour la mémoire de mon illustre ami, et pour l'honneur des lettres, les expressions si douces et si consolantes des sentimens de V. M. pour ce grand homme, et de son amour pour les talens et le génie. Je voudrais pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, et qui est si propre à encourager et à consoler ceux qui cherchent comme elle, quoiqu'avec des talens bien inférieurs, à adoucir par la méditation et par l'étude les maux de la vie, les infirmités de la nature humaine, les traverses causées par la persécution et la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que V. M. se propose d'ériger

— à la gloire de celui que nous pleurons. L'académie
 1778. françoise vient de lui rendre des honneurs qu'elle
 n'avait encore rendus à personne. Sur la proposition
 que je lui en ai faite, et qui a été acceptée de tous
 mes confrères avec acclamation, elle a proposé
 l'Eloge de M. de Voltaire pour le sujet du prix de
 poésie qu'elle doit donner l'année prochaine; pour
 rendre ce prix plus considérable, j'ai prié l'académie
 d'accepter une somme de 600 livres qui doublera le
 prix, et qui est pour moi le denier de la veuve,
 et j'ai de plus donné à l'académie le buste très-
 beau et très-ressemblant de M. de Voltaire, le seul
 que nous ayons encore dans notre salle d'assemblée; ce
 buste à la vérité n'est qu'en terre, car je ne suis pas
 assez riche pour le donner en marbre; mais j'ai eu
 le plaisir de le voir exposé dans la salle d'assemblée
 à la séance publique du 25 Août, et honoré des
 applaudissemens et des larmes de toute l'assemblée.
 Je lus à la même séance l'Eloge de Crébillon, où
 je trouvai plusieurs occasions de parler de son
 illustre vainqueur, en rendant d'ailleurs justice au
 vaincu. Le public me parut satisfait de tout ce qui
 s'était passé dans cette séance, et j'espère que le
 prix proposé aura l'approbation de V. M. Nous ne
 recevrons les pièces qu'au mois d'Août de l'année
 prochaine, mais ces pièces, Sire, ne vaudront pas
 votre prose.

Je fais des vœux, pour la fin de cette campagne,
 si fatigante, à ce qu'on m'écrit, pour V. M.; je
 fais plus de vœux encore pour voir finir cette guerre
 qu'il n'a pas tenu à elle d'éviter, et dont le motif la
 couvre de gloire. Puissé l'hiver prochain inspirer à

ennemis des dispositions plus raisonnables et plus pacifiques !

1778.

M. de Catt remettra à V. M. un Eloge de la Motte qu'on m'a demandé pour un journal , et qui contient , à ce que je crois , un jugement sain sur les ouvrages de cet auteur. Je serais très-flatté que ce petit morceau méritât le suffrage de V. M.

Elle a du recevoir , ou elle recevra bientôt un ouvrage très-savant de médecine , dont l'auteur , M. Barthès , m'a prié de le mettre aux pieds de V. M. , et de lui demander le titre d'académicien de Berlin , dont il est digne par ses talens et par ses travaux.

M. de Rougemont est en peine , si V. M. a reçu la dernière lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire , et désirait que V. M. voulût bien l'honorer d'un mot de réponse. C'est un homme fort honnête , fort attaché à V. M. , et très-digne de ses bontés.

Je n'entretiendrai pas V. M. de toutes les sottises qui se font , et qui se disent , et qui se lisent , on ne se lisent pas , dans le séjour que j'habite. Je lui apprendrai seulement qu'il y a des hommes assez vils (et par malheur pour eux en assez grand nombre) pour jeter les hauts cris sur le sujet du prix que l'académie a proposé ; que les curés de Paris ont voulu sur cela présenter requête au gouvernement , et que le gouvernement leur a imposé silence.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et le plus profond respect , etc.

L E T T R E C L X X V I I I .

D U R O I .

Sans date.

— **B** IEN des hommes ont gagné des batailles et ont
 1778. conquis des provinces, mais peu d'hommes ont écrit
 un ouvrage aussi parlant que l'avant-propos de
 l'encyclopédie ; et comme c'est une chose rare que
 d'apprécier toutes les connaissances humaines, et
 que c'est une chose plus commune de mettre en fuite
 des gens qui ont déjà peur, je crois qu'en pesant
 les voix, les travaux du philosophe seraient jugés
 supérieurs à ceux du militaire, si nous envisageons ces
 choses du côté de l'utilité : des connaissances bien
 détaillées et appréciées se conservent pour toujours,
 les livres les transmettent à la postérité la plus reculée ;
 au lieu que les succès passagers d'une guerre qui
 n'intéresse que quelques peuples dans un petit coin
 de l'Europe s'oublent aussitôt qu'ils sont passés. Et
 voilà pour le philosophe et pour le guerrier.

J'en viens présentement aux nerfs, et pour qu'on
 juge par comparaison des miens et des vôtres, je
 propose que quelque habile chirurgien nous dise que
 tous deux ; mais attendons, et avec un peu de patience,
 ces Messieurs pourront disserter profondément
 sur les nerfs du philosophe français et du soldat
 tudesque. Je prévois qu'ils diront que les nerfs les
 plus fins, les plus faciles à ébranler, sont des tem-
 péramens faibles et des esprits déliés, et que les nerfs
 plus robustes ne conviennent qu'aux porte-faix, aux

gladiateurs et aux manans. Consolez-vous donc, mon cher Anaxagoras, de votre petite santé, la meilleure portion vous est échue; car les avantages de l'esprit sont en tous sens préférables aux avantages du corps; il ne vous reste qu'à faire un généreux effort pour bannir de vos idées toutes les sensations tristes qui l'offusquent. Quand même on perdrait ce premier feu de la jeunesse souvent impétueux, il faut conserver précieusement un certain fonds de gaieté, qui joint à l'espérance, nous sert à supporter le fardeau de la vie. 1778.

Si des têtes tonsurées et mitrées font de nouveaux efforts pour étendre leur tyrannie sur les esprits, vous avez les armes du ridicule; et les traits de la satire acérés par la gaieté renverferont le pontife et l'idole du fanatisme du même coup. Vos ennemis les cagots veulent que les philosophes pleurent; riez, et vous les confondrez. Si vous voulez m'enrôler parmi vos troupes légères, je vous offre mes très-humbles services; j'attaquerai gaiement la Sorbonne rassemblée en corps, votre Beaumont archevêque par la colère de Dieu, votre Braschi au Monte Cavallo, et mieux encore si les intérêts de l'association militaire l'exigent. Voilà tout ce qui dépend de moi; et comme nos armes sont des plumes, et que dans nos contrées personne ne nous empêche de les manier, que de plus les presses gémissent pour ceux qui les occupent, vous n'avez qu'à m'assigner ma tâche et je m'efforcerai de la remp'ir.

Ce que vous m'apprenez au sujet de l'indigne traitement que vos moines ont fait au cadavre de Voltaire m'excite à le venger de ces scélérats, qui

osent exercer leur vengeance impuissante sur les restes éteints du plus beau génie que la France ait produit. Je vous prie de m'envoyer le buste de cet homme rare et unique ; je placerai son effigie dans notre sanctuaire des sciences , où il pourra rester à demeure ; au lieu que si on le mettait dans une église , son ombre en ferait indignée , sans compter les hasards que cette statue aurait à courir après sa mort , où peut-être le faux zèle porterait quelque prêtre , dans la rage de son fanatisme , à mutiler ou à briser le simulacre de l'apôtre de la tolérance.

Je retourne maintenant au commencement de votre lettre , où il était question de nos neufs , pour vous apprendre que j'ai eu la goutte quatre semaines de suite , que j'ai beaucoup souffert et qu'à force de régime j'ai chassé le marasme et la maladie : mes doigts ne sont point engourdis , et s'il est question de prêtres , je répandrai avec mon encre sur eux les flots de ma bile et de mon fiel hérétique. Allons , mon cher Anaxagoras , recueillez vos forces , ranimez ou ressuscitez votre belle humeur.

Sur ce etc.

L E T T R E C L X X I X.

D U R O I.

Sans date.

POUR que vous ne croyiez pas qu'après la mort ———
de notre patriarche, personne ne travaille plus à la 1778.
vigne du Seigneur, j'accompagne cette lettre d'une
production des frères de la Baltique, qui rassemblent
autant de pierres qu'ils peuvent pour en lapider leur
ennemi. Ce commentaire est fait selon les principes
de Huet, de Calmet, de Labadie et de tant d'autres
songe-creux dont l'imagination égarée leur a fait
trouver dans de certains livres ce qui n'y a jamais été.
L'autre ouvrage développe le fondement des liens de
la société et de certains devoirs de ceux qui vivent et
qui sont réunis par le pacte social. Tout cela ne fait
pas grande sensation ; mais si de mille personnes on en
convertit une, l'auteur a de quoi s'applaudir, et il peut
se flatter de n'avoir pas perdu son temps. Le buste de
Voltaire dont vous me parlez, me donne grande envie
de l'acheter, n'était que la guerre coûteuse dont à
peine nous sortons, nous a mis à sec pour un temps.
Ce serait une affaire pour l'année prochaine, où les
plumes commenceront à nous revenir. Vous savez
le proverbe : *point d'argent point de Suisse*, point
d'argent, point de buste.

J'apprends par votre lettre que vous avez été à la
campagne pour vous distraire de vos laborieux
travaux. C'est bien fait, car il faut donner quelque
relâche à l'esprit ; s'il était toujours tendu, il se

— relâcherait tout-à-fait. Vous me faites en même
 1778. temps entrevoir en perspective l'espérance de revoir
 Protagoras dans ces lieux. Je voudrais que vous
 eussiez la fleche d'Abaris ou le char d'Élie pour vous
 transporter plus vite et plus commodément. Si Vol-
 taire vous a légué son cheval Pégase, cette voiture
 ferait la plus commode de toutes. Aussi dirai-je à nos
 astronomes de braquer toutes leurs lunettes vers
 l'éther, pour m'avertir de votre venue. Toutefois
 je dois ajouter que si ce voyage se diffère trop, il se
 pourrait que vous ne me retrouvassiez plus : je suis
 vieux, cassé et affaibli, la mort n'a pas besoin de fa
 faux pour trancher la trame de mes jours, c'est un
 fil d'araignée qu'on peut détruire sans effort. Mais
 cela ne m'embarrasse pas, un peu plus tôt, un peu
 plus tard, nous, la génération qui nous suit, et toute
 la postérité, et *circulus circulatorum*, fera le même
 chemin que nos prédécesseurs nous ont enseigné,
 en le frayant les premiers.

Quant à la politique des États, elle me paraît
 avoir quelque affinité avec la religion ; l'une a ses
 schismes comme l'autre ; il y a des momens où les
 sectateurs d'Ali l'emportent sur ceux d'Omar : ce qui
 est le plus vrai prévaut à la longue, l'évidence des
 véritables intérêts des États l'emporte sur les illusions
 passagères. Ce qui caractérise la vérité, a quelque
 chose de si simple et de si palpable, que pourvu
 qu'on n'ait pas l'esprit naturellement ou louche ou
 faux, il faut y adhérer ; tout le monde est obligé de
 convenir que deux fois deux font quatre, personne
 ne s'avise de disputer que les angles d'un triangle
 rectangle soient égaux à deux droits ; il en est de

même de bien des choses dans la politique, qui peuvent se prouver avec une certitude aporo hante de celle des géomètres ; il dépend alors du temps et des circonstances que telle idée frappe plus dans un moment que dans l'autre , sur-tout quand de certains préjugés n'offusquent plus les yeux de certaines personnes qui servent de cheville ouvrière à l'Europe. Voilà un beau galimatias politico-algébrique. Vous sentirez par-là que je commence à radoter. Venez donc vite , ou je ne serai plus au logis. Sur ce etc.

1778.

L E T T R E C L X X X.

D U R O I.

Le 29 janvier.

MOI qui n'arrange que des mots , j'ai été fort étonné qu'un philosophe qui ne s'occupe que des choses , veuille que je lui envoie des syllabes mesurées à la toise et peut-être même mal mesurées. Malebranche méprisait la poésie , Newton , je crois , en tenait assez peu compte , et Copernic s'est plus de cas des éphémérides de Ptolomée que de l'Iliade et de l'Énéide. Quelle impression des fictions peuvent-elles faire sur un esprit amoureux de vérités ? Mais cet esprit ne peut pas toujours être tendu , il faut du relâche après de grands efforts , et puis quand on a fait quelque séjour à Ferney , on peut se réconcilier avec la poésie. Voilà comme j'ai

1779.

— raisonné ; ensuite les réflexions sont survenues ,
 1779. je me suis dit : si tu faisais des vers comme ceux de
 Voltaire , tu pourrais les envoyer hardament sur ce
 même à Diagoras ; mais les tiens sont des avortons
 d'une imagination faible et d'un ignorant dans la
 langue des Welches. Je me suis arrêté , j'ai été
 indécis, ou même découragé ; un moment après j'ai
 réfléchi sur la façon dont on en use avec ceux qui
 jouent ce qu'on appelle de grands rôles , et je
 me suis dit : on nous traite comme des enfans ,
 quand nous balbutions à peine ; on nous dit que
 nous haranguons comme Cicéron ; s'il nous arrive
 d'ajuster une rime au bout de quelques mots , on
 est étonné de l'étendue de notre génie , et quand
 nous marchons lourdement , on nous compare à
 des danseurs de corde. Va donc , épître chinoise ,
 trouver Diagoras , recueillir des éloges pour ton
 auteur. Sur cela l'épître part et vous sera remise.
 Je m'attends que vous en jugerez , comme défunt
 l'abbé Trublet d'un sermon sur lequel on lui deman-
 dait son sentiment : il n'y a pas là , dit-il , un seul
 mot de géométrie. Après tout si ces vers vous
 ennuiant , vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-
 même , vous avez voulu les avoir. Ce qui m'étonne
 encore plus , c'est la proposition que vous me faites
 de mettre certain rêve en vers. Cela serait fort dif-
 ficile , et comme ce n'est qu'une faillie d'imagination ,
 il serait à craindre que les vers ne conservassent
 pas la même rapidité que la prose. La rime est
 une terrible chose , et les meilleurs poètes sont
 obligés de recourir à des chevilles et à des longueurs
 qu'ils déguisent le mieux qu'ils peuvent ; mais qui

ne laissent pas de rendre l'ouvrage plus traînant ———
qu'il ne serait en prose. J'apprends d'ailleurs qu'on 1779.
fait à présent à Paris des tragédies non rimées et
que l'on est sur le point de proscrire la poésie; je
crois donc qu'il vaudrait mieux mettre mes vers
en prose que ma prose en vers, à moins que par
un édit de vos nouveaux ministres, on ne conserve
à la poésie son ancien droit de bourgeoisie.

Je suppose que vous aurez reçu à présent un
fatras d'ergotage métaphysique qui ne dit pas grand'
chose. Mais que peut-on savoir d'une science dont
des mots vagues et intelligibles servent d'interprê-
tes? C'est bien de la métaphysique dont on peut
dire qu'elle a créé des monstres pour les combat-
tre. Après tout, les différentes explications des énig-
mes de la nature n'altèrent en rien notre bonheur,
et les choses continuent d'aller leur train accoutumé.
Vous me parlez des lunettes d'approche de ***;
j'en crois le calcul admirable; mais le fait est que
j'ai voulu m'en servir et que je n'ai rien vu.

Je juge par le style de votre lettre que votre
santé se rétablit et que le voyage ne vous a pas
été inutile. Continuez à vous bien porter et soyez
persuadé de la part que j'y prends comme à tout
ce qui vous regarde. Sur ce, etc.

L E T T R E C L X X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 30 avril.

SIRE,

— **M.** le Baron de Goltz a bien voulu se charger de
 1779 faire parvenir à V. M. le faible monument que je
 viens d'ériger à la mémoire du vertueux et respecta-
 ble milord Maréchal. Je serais bien flatté que cet
 Eloge pût obtenir le suffrage de V. M.; j'ai tâché
 d'y peindre avec vérité le digne Milord qui en était
 l'objet, et j'aurai du moins la satisfaction, si je n'ai
 pas réussi, d'avoir exprimé dans cet Eloge les sen-
 timens de respect et d'admiration dont je suis péné-
 tré depuis si long-temps pour le héros philosophe
 qui honorait de son amitié ce véritable sage.

Je ne fais si V. M. a reçu le volume de mes Elo-
 ges académiques, que j'ai adressé il y a trois mois à
 M. Catt; je n'ai point eu de nouvelles de son arri-
 vée, quoique je n'aie pas perdu un moment pour
 envoyer ce volume à V. M., aussitôt qu'il a paru.
 J'ai tâché, Sire, dans ces Eloges, de peindre et
 d'apprécier de mon mieux les talens des hommes
 dont j'avais à parler, et d'y mettre le plus de variété
 qu'il m'a été possible, relativement à leur génie et à
 leur caractère. Cet ouvrage a été reçu assez favorable-
 ment, mais les autres suffrages ne sont rien pour moi,
 si je n'ai pas le bonheur d'obtenir celui de V. M.

En lui envoyant l'Eloge de Milord Maréchal, j'ai eu l'honneur de lui écrire un mot, dans un moment où attaqué d'un accès de fièvre, je pouvais à peine tenir la plume. Je suis mieux en ce moment, quoique faible; depuis long-temps j'aspire au moment où je pourrai avoir l'honneur de faire compliment à V. M. sur la conclusion de la paix. Depuis long-temps les nouvelles publiques assurent que cette grande affaire va se terminer, et cependant elle ne paraît point encore finie; mais d'après tout ce que j'entends dire, je la crois assez avancée pour ne point douter en ce moment que l'Allemagne ne jouisse enfin bientôt d'un si grand bonheur. Elle en aura, Sire, toute l'obligation à V. M., qui se couvre en ce moment de gloire plus que jamais. Quelle vie, et quel règne, dit en ce moment toute l'Europe d'une voix unanime! jamais plus belle pièce n'eut un plus beau cinquième acte; puisse ce cinquième acte durer encore bien des années! Je l'espère, Sire, autant que je le désire, pour le bien de l'Europe, l'exemple des autres souverains, le bonheur de l'Allemagne, et enfin pour l'honneur de la philosophie et des lettres. Elles ont besoin plus que jamais d'avoir un chef et un protecteur tel que vous. Elles n'en ont point d'autres à espérer; mais vivez, Sire, et vous leur suffirez.

V. M. a fait aux manes de Voltaire un honneur qui efface tout celui qu'ils ont reçu. Je prends la liberté de lui envoyer un petit discours que j'ai prononcé à l'académie le jour de la réception de son successeur. V. M. verra bien qu'à la fin de la page 10 j'ai voulu indiquer, mais à mots couverts, et qui

— ont été bien entendus par l'auditoire, le refus qu'on
 1779. a fait à Voltaire et à Molière de les enterrer l'un et
 l'autre dans ce que nous appelons *terre sainte*,
 quoiqu'on ait fini par leur accorder cet honneur,
 mais à la vérité d'assez mauvaise grâce.

Je ne fais si j'ai eu l'honneur de mander à V. M.
 qu'un très-habile sculpteur de l'académie, nommé
 Houdon, a fait un buste de Voltaire qui est d'une
 ressemblance et d'une exécution parfaite. Si V. M.
 désirait de l'avoir, je la prie de me donner ses ordres
 sur cet objet, et je me ferais un devoir de les exé-
 cuter avec autant de zèle que de promptitude.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire l'assu-
 rance des sentimens vrais et profonds que j'ai voués
 pour toute ma vie à V. M., de la vive reconnaif-
 sance que je lui dois, de l'admiration dont je suis
 pénétré pour elle, et de la tendre vénération avec
 laquelle je ferai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

L E T T R E C L X X X I I.

D U R O I.

Le 6 juin.

J'AI reçu deux de vos lettres avec l'éloge de quelques académiciens, et le petit ouvrage que vous avez consacré à la mémoire de Milord Maréchal, dont je vous remercie. Je n'ai pas eu le temps de tout lire, parce que je ne fais que d'arriver. Mon esprit, encore tout souillé d'une bourbe mêlée de politique et de finance, doit se purifier par une ablution légale dans les eaux d'Hippocrène, avant de se présenter à la cour d'Apollon devant les neuf Muses, et avant de méditer des ouvrages comme les vôtres. Donnez-moi ce petit délai et j'entrerai alors en matière plus que je ne le puis à présent. Mon pauvre cerveau a été agité par des tempêtes pendant quatorze mois, les traces des arts effacées, les idées bouleversées par la multitude d'arrangemens, de spéculations, de négociations et d'affaires de toute nature dont il fallait de nécessité m'occuper. Le fougueux Autan et l'impétueux Borée ont été calmés par un coup de trident du Neptune français et de son sage ministère; mais si les flots de mon esprit long-temps agités n'ont plus de vagues soulevées jusqu'au ciel, la surface des eaux est encore ridée, jusqu'à ce qu'un calme parfait en arrête le mouvement. Voilà du poétique qui vaudrait mieux dans une ode que dans une lettre. Je ne saurais qu'y faire, mon cher géomètre; vous serez

1779. obligé d'avaler cette comparaison usée , parce que je ne ferais en ce moment y rien substituer de mieux. Je deviens si vieux et si usé , que je ne suis plus bon à quoi que ce soit. Tout le monde n'est ni Fontenelle , ni Voltaire , ni le bon défunt Milord , qui conservaient la force et la vivacité d'esprit dans un âge plus avancé que celui des Condé et des Marlborough , qui radotaient aux bords du tombeau. Je radoterai bientôt comme eux , et comme Swift que ses domestiques montraient pour de l'argent. Et Don Joseph dira , il l'a bien mérité. Et toujours du Joseph , et encore du Joseph à un géomètre qui se soucie aussi peu des insectes qui se déchirent sur ce ridicule globe , que nous autres imbéciles de la cinquième lune de Saturne ; mais je voulais vous dire encore un mot du buste de Voltaire. Comment de Saturne viendrai-je à lui ? quelle transition me mènera de l'un à l'autre ? Je n'en fais , ma foi , rien , et j'écris au secrétaire de l'académie française , qui avec quelque puriste , quel que successeur de l'abbé d'Olivet , dira : cet homme ne sut pas écrire , Bouhours l'avait bien dit , l'atmosphère de l'esprit s'étend de la Garonne jusqu'à la Moselle , au-delà point de sens commun. Enfin pour aujourd'hui je subis condamnation , je ne m'en relève pas , c'est au temps à me remettre dans mon affliction naturelle , s'il en peut venir à bout , et à vous à me regarder avec des yeux d'indulgence , et à me venir voir si cela peut vous convenir.

Sur ce , etc.

L E T T R E C L X X X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 2 juillet.

S I R E ,

LORSQUE j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à V. M., la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Allemagne était près de se conclure, et je crus dès ce moment pouvoir témoigner à V. M. toute la joie que je ressentais d'un événement tout à la fois si heureux pour l'Europe, si précieux à ses peuples, et si honorable pour elle. Je prends la liberté de lui renouveler aujourd'hui l'expression des mêmes sentimens, et d'une admiration que j'ai le bonheur de partager aujourd'hui avec tous ceux qui entendent prononcer le nom de V. M. Cette admiration, Sire, est aussi universelle que juste, et jamais peut-être aucun monarque n'a été plus généralement l'objet de la vénération publique, que ne l'est en ce moment V. M. La France est peut-être de toutes les nations celle qui en donnerait à V. M. les témoignages les plus vifs, tant l'enthousiasme que vous y excitez, est prodigieux et universel. On a dit, je ne sais pas pourquoi, que V. M. viendrait faire un tour à Paris. Elle y recevrait, j'ose le dire, les honneurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, et j'aurais le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triste monde, qui dans cette circonstance me paraîtrait à bien juste titre le meilleur des

1779.

mondes possibles. Mais je crains bien, Sire, qu'il
 1779. ne me faille renoncer à ce doux espoir, ou plutôt
 à cette douce chimère, comme je suis obligé de ren-
 oncer, au moins pour cette année, au désir que
 j'avais d'aller mettre encore une fois aux pieds de
 V. M. tous les sentimens de respect et d'admiration
 dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle.
 La faiblesse de ma santé, qui devient plus grande
 de jour en jour, et qui ne me permet presque plus
 aucun travail d'esprit, et encore moins aucune fa-
 tigue de corps, me prive de cette satisfaction si
 chère à mon cœur. Je m'en console, Sire, autant
 qu'il est possible, en m'entretenant avec tout ce
 que je vois, de la gloire de V. M., en me rappel-
 lant sans cesse avec la plus vive reconnaissance les
 bontés dont elle m'honore depuis si long-temps, et
 sur-tout en apprenant que sa santé est meilleure que
 jamais, et promet encore long-temps à l'Europe
 l'exemple de sa vie, de sa gloire, de son génie et
 de ses vertus.

Je n'ose prier V. M. d'interrompre quelques mo-
 mens ses précieuses occupations pour jeter les yeux
 sur le volume d'Éloges académiques que j'ai eu
 l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins,
 si elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus sin-
 cères de la reconnaissance et de la vénération que
 je lui dois. Je ne fais pas par quelle fatalité elle a reçu
 ce volume si tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer
 au moment même de l'impression ; il est resté contre
 mon espérance trois mois entiers à Berlin, et n'a
 été remis à V. M. qu'au moment de son arrivée.
 C'est trop tard pour ce que je lui dois, mais
 c'est

c'est peut-être encore trop tôt pour mon intérêt, et pour le jugement qu'elle portera de cette rap-
sodie, si elle daigne un moment s'en occuper. 1770.

V. M. fait peut-être que l'académie française a proposé l'Eloge de Voltaire pour le sujet du prix de poésie, et que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occasion à la mémoire de mon ami, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire et juger les pièces du concours; puissent-elles être dignes du sujet! Il ne nous resterait plus, Sire, qu'un Eloge à proposer après celui-là; je le laisse à deviner à V. M., et je voudrais bien que les circonstances nous permissent d'offrir à nos poètes un si beau sujet d'exercer leurs talens.

V. M. me fait l'honneur de me parler du buste de Voltaire. Ce buste, Sire, est très-ressemblant, fait par un sculpteur très-habile, et digne d'orner le cabinet de V. M. et même la salle de son académie. Si V. M. a quelques ordres à me donner à ce sujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaisir.

Nous ne sommes pas, Sire, aussi heureux que V. M., de jouir des douceurs de la paix; nous nous contentons de la désirer et de l'attendre. Puisse-t-elle bientôt se rendre à nos vœux!

Je finis en demandant pardon à V. M. de l'avoir ennuyée si long-temps de mon verbiage; en lui renouvelant tous les vœux que je fais pour son bonheur, pour sa gloire, et pour sa conservation, et en mettant à ses pieds tous les sentimens d'admiration, de reconnaissance, et de vénération tendre et profonde avec lesquels je ferai jusqu'au dernier jour de ma vie etc.

L E T T R E C L X X X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 19 septembre.

S I R E ,

— J'ARRIVE de la campagne , où j'ai été passer environ
1779. trois semaines pour me reposer d'un travail un peu
forcé que les circonstances où je me suis trouvé m'a-
vaient obligé de faire ; et je n'ai rien de plus pressé
en arrivant que de répondre à la lettre pleine de
bonté dont V. M. m'a honoré , et dont je lui rends
les plus humbles et les plus tendres actions de grâces.
Je suis en même temps , Sire , et assez bon Français ,
et assez sincèrement attaché à V. M. , pour voir avec
le plus grand plaisir les sentimens où elle est par rap-
port à notre ministère , et l'union qui paraît s'établir
entre les deux cours. J'ai toujours pensé que l'al-
liance de la France avec V. M. était l'état naturel
de l'une et de l'autre puissance , qu'elle n'avait été
pendant quelque temps interrompue que par la haine
d'une femme qui voulait se venger du juste mépris
de V. M. pour elle : et par l'ambition d'un prêtre bel-
esprit qui voulait être cardinal ; et je vois avec gran-
de joie qu'enfin la France peut dire comme Roxane :

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Les Français , Sire , ne peuvent pas être vos en-
nemis , comme vous ne voulez pas être le leur. In-

dépendamment des intérêts politiques, l'admiration et le respect dont toute la nation est pénétrée pour V. M. est à un degré inexprimable, et on ne tarit point, Sire, sur les éloges qui sont dus à la conduite si ferme, si noble, si courageuse que V. M. vient de tenir dans l'affaire importante qui agitait l'Allemagne. J'en ai déjà tant parlé à V. M., que je crains en me répétant de paraître adulateur; mais Sire, on n'a point d'adulation à se reprocher, quand on est l'écho de la voix publique; et jamais elle n'a été si unanime et si énergique qu'elle l'est en ce moment sur V. M. Quelle satisfaction n'aurais-je pas eue à lui exprimer moi-même tous ces sentimens, si ma frêle machine m'avait permis de m'exposer aux fatigues d'un long et pénible voyage? Jamais, Sire, je n'ai éprouvé un plus grand désir d'aller me mettre aux pieds de V. M.; mais j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à elle. Je ne puis cependant renoncer encore totalement à l'espérance de la voir et de l'entendre, et si dans l'état de faiblesse où je suis, je trouvais quelque moment lucide, j'en profiterais à l'instant pour satisfaire mon cœur.

Nous venons, Sire, de donner à l'académie française le prix que nous avons proposé pour l'Eloge de Voltaire, et que j'avais augmenté de 600 livres, pour honorer par le denier de la veuve la mémoire de mon illustre ami. La pièce de vers qui a remporté le prix est pleine de très-belles choses; l'auteur n'a pas voulu se nommer, et il a cédé la médaille à la pièce qui a eu l'*accessit*, et qui a beaucoup de mérite aussi. On croit que cet anonyme est M. de la Harpe.

L'académie française possède, Sire, le buste de

— 1779. Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler. C'est moi qui le lui ai donné ; mais comme je ne suis pas riche, je n'ai pu le donner qu'en terre cuite. V. M. l'aura en marbre quand elle le voudra ; le buste est de mille écus ; elle pourra, si elle veut, me donner ses ordres à ce sujet ; ils seront promptement exécutés. Elle pourrait même en faire deux, un pour elle, et un pour l'académie de Berlin, qui recevrait sûrement ce buste avec tous les sentimens dus au donateur et à l'original. J'oubliais de dire à V. M. que ce buste est de deux manières, toutes deux très-ressemblantes, l'une à l'antique avec la tête nue, l'autre avec la perruque, ce qui n'est pas si pittoresque, mais en même temps aide à la ressemblance parfaite ; et c'est de cette dernière manière que je l'ai donné à l'académie.

Vous n'avez que trop raison, Sire, sur la décadence où tout est tombé, et sur le grand vide que laisse la mort de Voltaire ; mais tel est le sort des choses humaines. Quand même notre littérature se remonterait, je doute qu'elle puisse de long-temps produire un homme aussi rare, et qui réunisse tant de talens à un si haut degré. Tant que Frédéric vivra, l'Europe pourra se consoler d'avoir encore un grand homme. Vivez donc, Sire, jouissez long-temps de votre gloire, de l'admiration de l'Europe, et de la bénédiction de l'Allemagne.

Je suis avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnaissance, etc.

L E T T R E C L X X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 19 novembre.

S I R E,

J'AI été pendant quelques semaines dans la plus affligeante inquiétude de ne point recevoir de lettre de V. M. Pourquoi n'oserais-je pas lui avouer ce sentiment, dont le principe au moins ne saurait lui déplaire, puisqu'il n'est dicté que par ma tendre vénération pour elle? Je savais par M. le Baron de Golz que V. M. se portait bien, et je m'affligeais de son long silence. Ce n'est pas, Sire, que je ne sache très-bien que V. M. a beaucoup mieux à faire que de répondre aux rapsodies que je lui envoie; mais vos bontés, Sire, si accumulées sur moi à tous égards, m'ont un peu *gâté*, permettez-moi cette expression, et je ne puis plus me passer de recevoir au moins de temps en temps quelques lignes consolantes, signées Frédéric. Enfin j'ai été bien agréablement tiré de mon inquiétude en recevant il y a quelques jours la charmante lettre de V. M. en date du 7 octobre. Elle ne m'est arrivée qu'à plus de cinq semaines de date, parce que le paquet auquel elle était jointe, n'a pas sans doute été expédié par la poste ordinaire. Je vous dois, Sire, les plus vives actions de grâces, et de cette lettre, et de ce paquet précieux à tous égards, tant par les choses qu'il contient, que par la main respectable et chère

— qui m'a fait l'honneur de me l'envoyer. Je n'ai pas
1779. perdu un moment, Sire, pour lire et relire les deux
excellens ouvrages que ce paquet renfermait. Rien
n'est à la fois plus piquant, plus philosophique, et plus
gai, que le *commentaire theologique et apologetique sur la
jaette prophétie de Barbe-bleue*. Quand V. M. aurait
passé sa vie à lire Dom Calmet, et les autres absurdes
scollastes, elle ne pourrait tourner plus finement et
plus utilement pour la raison tant de sottises en
ridicule. Je suis vraiment affligé que cette excellente
plaifanterie philosophique ne soit pas plus répandue
à Paris, pour couvrir nos illuminés et nos fanatiques
de tout l'ignominie dont ils sont dignes. Je me promets
bien au moins de la communiquer à tous nos sages,
et à ceux même qui ne le sont pas. V. M. devrait
bien, par charité *chrétienne*, et sur-tout *apostolique*, en
envoyer un exemplaire à cet évêque du Puy, qu'elle
a fait si bien parler. L'adresse de ce savant et éloquent
prélat n'est plus au Puy, mais à Vienne en Dauphiné,
dont on l'a fait archevêque, pour le récompenser de
ses belles écritures en faveur de ***. Le commentaire
sur Barbe-bleue devrait lui valoir l'archevêché de
Paris, si par la grâce de Dieu le siège était vacant.
Mais nous avons bien l'air de conserver encore
long-temps Christophe de Beaumont, pour la gloire
divine et l'édification de l'Eglise.

Je ne finirais point, Sire, sur le plaisir que m'a
fait cette excellente plaifanterie, si je n'avais encore
à parler à V. M. du second ouvrage que j'ai reçu en
même temps, de ses excellentes lettres sur *l'amour
de la patrie*, qui dans leur genre ne méritent pas
moins d'éloges que le commentaire, mais des éloges

d'une espèce bien différente. C'est un traité de morale patriotique, plein de sensibilité, d'éloquence, et d'une raison profonde, tel que Cicéron l'aurait pu faire. On ne peut rien dire sur cette intéressante matière de plus touchant à la fois et de plus solide. Ce livre ferait digne d'être mis entre les mains de la jeunesse, pour servir de base à une excellente éducation morale, et je ne saurais trop inviter V. M. à faire entrer cette lecture parmi les livres destinés à instruire les jeunes étudiants de ses Etats, dans toutes les provinces et dans tous les ordres. Rien ne me paraît plus propre à faire de ces jeunes gens des citoyens zélés et vertueux. Voilà le vrai *catéchisme* qu'on devrait leur enseigner.

Je suis pourtant affligé, Sire, et j'ose espérer que V. M. me permettra de lui ouvrir mon cœur à ce sujet, que dans un livre où elle recommande l'amour si juste et si naturel de la patrie, elle paraisse avoir voulu combattre ce qu'elle appelle les *encyclopédistes*. Je ne me rapelle point, Sire, qu'en aucun endroit de ce vaste dictionnaire, on ait eu en même temps la sottise et l'audace de combattre l'amour de la patrie; il est bien sûr au moins que je ne l'aurais pas souffert, tout le temps que j'ai été à la tête de cet ouvrage. Il se peut que quelque prétendu *philosophe* (car bien des faquins usurpent aujourd'hui ce nom) ait imprimé dans une brochure ignorée des sottises absurdes contre le patriotisme; mais croyez, Sire, que tous les philosophes vraiment dignes de ce nom désavoueraient cette brochure, s'ils la connaissaient, ou plutôt se rendraient assez de justice pour ne daigner pas même se justifier d'une imputation si in-

— 1779. juste. Je ne ferais trop, Sire, le répéter à V. M., ce ne sont point les philosophes, ce sont les prêtres qui sont les vrais ennemis de la patrie, des lois, du bon ordre et de l'autorité légitime. Je ne ferais pas embarrassé de le démontrer, si j'avais trente ans de moins; mais j'en ai soixante et deux, et il faut finir en paix, si je puis, le peu de jours qui me restent à vivre. Je voudrais sur-tout, Sire, ne point finir ces tristes jours, sans aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. le tendre et respectueux hommage que je lui dois à tant de titres. Quoique ma santé s'affaiblisse de jour en jour, quoique ma tête ne soit presque plus capable de rien, quoique je dorme et digère assez mal, je ne puis renoncer tout à fait à la douce espérance d'entendre encore V. M., comme ces dévots qui se flattent d'entrer un jour en paradis pour y voir Dieu face à face. Que ce Dieu me donne ou me rende un peu de force, et j'en profiterai avec l'ardeur d'un *bienheureux* pour renouveler à V. M. les expressions les plus vives de tous les sentimens d'admiration, de reconnaissance, et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir, etc.

L E T T R E C L X X X V I.

D U R O I.

Le 3 décembre.

J'ÉTAIS dans quelque inquiétude sur le sort de mes lettres et du paquet qui les accompagnait ; je soup-
 çonnais les postes d'infidélité , je pouffais même le 1779.
 soupçon jusqu'à croire qu'on ne vous avait rendu
 ni ma lettre ni les exemplaires , parce qu'on y avait
 trouvé des assertions choquant les oreilles pieuses
 et sentant l'hérésie. Je craignais même que ces niai-
 series , dénoncées à M. l'archevêque de Paris ,
 n'attirassent l'excommunication majeure sur un pauvre
 hérétique , auteur de cette œuvre pieuse. Enfin
 votre lettre arrive , et mes inquiétudes disparaissent.
 Vous portez un jugement trop favorable de ces
 faibles productions. Que peut-il sortir de bon de la
 cervelle d'un vicillard ignorant et qui a servi de
 jouet toute sa vie aux caprices de la fortune , auquel
 l'action enlève le temps qu'il pourrait employer
 à méditer , qui perd chaque jour de ses sens et de
 sa mémoire , et qui ira joindre dans peu Milord
 Maréchal , Voltaire , Algarotti ? C'est dans l'âge où
 l'homme a toute sa force que l'ame a le plus d'énergie.
 C'est alors qu'il peut produire de bons ouvrages ,
 supposé qu'il ait les connaissances , les talens et
 le génie nécessaires ; mais l'âge détruit tout , l'ame
 s'affaïsse avec le corps , ce dernier perd sa force et le
 premier sa vigueur. Mon intention était bonne en
 composant ces rapsodies ; il fallait une main plus
 habile et un style plus académique pour l'exécuter.

— Vous vous étonnez de ce que les lettres de
 1779. Philopatros parlent des encyclopédistes ? J'ai lu dans
 leurs ouvrages que l'amour de la patrie était un
 préjugé que les gouvernemens avaient tâché d'accré-
 diter, mais qu'en un siècle éclairé comme le nôtre
 il était temps de se débarrasser de ces anciennes
 chimères. Cela doit se trouver dans un de ces
 ouvrages qui ont paru avant ou peu après le *Système*
 de la nature. Ces fortes d'assertions doivent être
 réfutées pour le bien de la société. Enfin pour me
 justifier pleinement, je dois ajouter qu'ici en
 Allemagne on met tous les ouvrages que des songe-
 creux produisent en France, sur le compte des
 encyclopédistes : je parlais au public ; j'ai donc dû
 me servir de son langage ; car j'espère que vous aurez
 assez bonne opinion de moi pour croire que je ne
 confonds pas les d'Alembert avec les Diderot, avec
 les Jean Jaques et avec les soi-disant philosophes
 qui font la honte de la littérature. J'accepte avec
 plaisir l'espérance que vous me donnez de revoir
 Anaxagoras avant de mourir ; mais je vous avertis
 qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ma mémoire se
 perd, mes cheveux blanchissent et mon feu s'éteint,
 et bientôt il ne restera plus rien du soi-disant philo-
 sophe de Sans-Souci. Vous n'en ferez pas reçu avec
 moins d'empressement, charmé de pouvoir vous
 marquer mon estime.

Sur ce etc.

L E T T R E C L X X X V I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris, ce 27 decembre.

S I R E ,

JE commence, comme je le dois, cette lettre, et la ———
réponse que je dois à V. M. par l'objet qui m'inté- 1779.
resse le plus vivement, par les vœux ardents que je
fais pour elle, pour sa gloire, pour son bonheur,
pour sa conservation et pour une santé si précieuse
à ses peuples, à l'Europe dont elle assure le repos,
et, si j'ose me nommer, à moi qui lui suis depuis
plus de trente ans si respectueusement et si tendre-
ment attaché. V. M. achève actuellement la quaran-
tième année du plus beau règne, dont l'histoire fasse
mention. Puissiez-vous, Sire, en régner quarante
autres encore ! Puissiez-vous entendre long-temps les
bénédictiones dont l'Allemagne comble V. M., et les
expressions si vives de l'admiration que vous inspirez
à toute l'Europe ! J'avais appris déjà par les nouvelles
publiques l'accès de goutte que V. M. a souffert, et
je voudrais que les mêmes eussent appris à l'Europe
et à ses Rois ce que j'ai su par M. le Baron de Grimm,
que V. M. ne pouvant écrire de la main droite, avait
pris le parti d'écrire de la gauche, afin que ses affaires
n'en souffrissent pas. Quelle respectable activité,
Sire, et qu'elle est digne d'admiration, quand elle
a, comme la vôtre, le bien de ses sujets pour unique
objet ! M. de la Haye de Launay, qui est ici,

— et qui vient quelquefois chez moi à des heures où
 1779. j'y rassemble une société choisie d'admirateurs de
 V. M., nous a tous enchantés par le récit qu'il
 nous a fait des actes de bienfaisance, de justice, de
 providence, si je l'ose dire, qui remplissent tous les
 jours de votre vie. V. M. croit que sa goutte à la
 main droite a été une punition divine du très-plaisant
 et très-philosophique commentaire sur la Barbe-bleue,
 que cette main a eu l'impiété d'écrire. Je prends la
 liberté, Sire, de recommander les prêtres, les
 théologiens, et toutes les sottises qu'ils débitent,
 à la main gauche de V. M., quand sa main droite
 fera hors d'état de les foudroyer. Ils sont d'autant plus
 faits pour être battus par un Roi philosophe, qu'ils
 deviennent de jour en jour pires que jamais. Ils
 refusent actuellement à l'académie française la satis-
 faction de rendre à la mémoire du grand Voltaire
 les honneurs funèbres, et le gouvernement, qui
 les hait et qui les méprise, paraît appuyer, j'ignore
 par quelle raison, ce trait de fanatisme. Heureuse-
 ment les manes de ce grand homme ont été
 honorés bien dignement par l'éloquent et touchant
 Eloge que V. M. en a fait, et qui vaut mieux
 que tous les services funèbres, quand même notre
 St. père le pape ferait célébrant. Je prends la liberté
 d'inviter de nouveau V. M. à faire l'acquisition
 du buste de marbre de cet homme si rare; et je
 ne puis me dispenser de lui dire combien j'ai été
 touché de ce qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire
 à ce sujet, en remettant cette dépense à l'année
 prochaine. Ce trait d'économie vraiment royale,
 Sire, a enchanté tous ceux à qui je l'ai raconté. Ils

ont fait des vœux ainsi que moi , pour que les autres souverains imitassent cet exemple , en mettant dans leur dépense un ordre et une attention si nécessaires au bien de leurs sujets.

Vous avez , Sire , très-éloquemment et très-solidement réfuté , dans votre excellent ouvrage sur l'amour de la patrie , les assertions abominables que vous assurez avoir lues dans un des mauvais livres qui ont paru en même temps que le détestable *Système de la nature*. Mais croyez , Sire , que ni ce *système* , ni aucun de ces mauvais livres , n'est l'ouvrage d'un véritable philosophe , ni même d'un écrivain digne de ce nom. Il est fâcheux pour les honnêtes gens qui ont travaillé à l'encyclopédie , qu'on mette sur leur compte toutes les inepties qui paraissent , et qu'on donne le nom d'*encyclopédistes* aux ennemis de la patrie. Hélas , Sire , si je n'avais pas aimé la mienne , je serais depuis long-temps auprès de V. M. ! J'aime encore cette patrie , quoiqu'on m'y accable d'outrages , auxquels je suis à la vérité peu sensible , mais que le gouvernement , j'ignore par quel sublime motif , non-seulement permet , mais encourage et récompense. C'est-là le prix qu'il me donne des sacrifices que j'ai faits à mon pays , et de 45 années de travail , sans que j'aye mérité jamais aucun reproche comme citoyen , ni dans mes écrits , ni dans ma conduite. Les bontés dont V. M. me comble , me dédommagent de cette injustice. Que ne puis-je aller encore jouir auprès d'elle de ces mêmes bontés ? Mais si je ne renonce pas à ce projet , je n'ose absolument le former , tant ma santé est faible , variable et chancelante. Je redouble de ménagemens pour elle , et

— je profiterai, s'il m'est possible, du premier moment
 1779. qu'elle pourra me laisser pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sentimens dont mon cœur est depuis si long-temps rempli.

M. de Catt veut bien, Sire, mettre sous les yeux de V. M. le mémoire d'un pauvre curé qui se dit persécuté par un évêque faustique, et qui implore les bontés et la protection de V. M. Je lui ai promis que V. M. lui ferait justice, s'il la méritait, et je la prie de bien vouloir me faire passer sa réponse par M. de Catt.

Je suis, et ferai cette année, comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnaissance etc.

LET T R E C L X X X V I I I.

D U R O I.

Sans date.

COMME je n'ai la goutte qu'aux pieds, je n'ai l'ai pas à la tête; ainsi cela ne m'empêche pas, mon cher d'Alembert, de conserver quelques restes de mon ancienne gaieté. J'aime mieux suivre l'exemple de Démocrite que de pleurer éternellement avec Héraclite sur des malheurs que nous ne saurions changer; ainsi toutes les sottises forbonniques m'amusent autant qu'arlequin l'auvage de la comédie italienne. Apprendre des sages et se divertir des fous, voilà ce qui convient le mieux aux hommes sensés;

aussi fais-je , et je vous réponds que vos moines qui se targuent le plus de leur ténébreuse science , sont ceux qui servent le mieux à mes menus plaisirs. 1779.

Quelque peine que se donne votre engeance théologique pour flétrir Voltaire après sa mort , je n'y reconnais que l'effort impuissant d'une rage envieuse , qui couvre d'opprobre ceux qui en sont les auteurs. Muni de toutes les pièces que vous m'avez envoyées , j'entame à Berlin la fameuse négociation pour le service de Voltaire , et quoique je n'aye aucune idée d'une ame immortelle , on dira une messe pour la sienne. Les acteurs qui jouent chez nous cette farce , connaissent plus l'argent que les bons livres ; ainsi j'espère que les *jura stolæ* l'emporteront sur le scrupule.

Un géomètre français m'écrit avec emphase qu'il a découvert la quadrature du cercle et que toute l'Europe est jalouse de lui. Autant que je m'entends à ces matières , cette quadrature est impossible , à cause que les sections sont impaires , et même que si par son calcul il en approchait de plus près que Jes devanciers , cette découverte n'en ferait pas moins inutile. Ces hautes sciences ne deviennent utiles à la société qu'autant qu'on les applique à l'astronomie , à la mécanique et à l'hydrostatique ; d'ailleurs elles ne sont qu'un luxe de l'esprit.

Nous avons ici un véritable génie de mécanicien ; il s'appelle *Hermite* ; fécond en inventions ingénieuses et utiles , il ne lui manque que de la célébrité ; sa simplicité et sa modestie relèvent autant son mérite que ses connaissances. Si dans un pays on pouvait découvrir tous les talens que la nature se plaît à distribuer au hasard , et qu'on pût employer

— 1779. — chacun dans son genre , ce pays deviendrait bientôt le premier de l'Europe. Mais que de sagacité , de soins infinis et de patience faudrait-il pour de telles découvertes ? Le Latum s'est réservé la direction de nos destinées. A bien examiner la chose , nous y avons moins de part que notre orgueil ne nous en attribue.

J'en viens à présent au buste de Voltaire , dont je vous prie de reculer l'envoi jusqu'au mois de septembre , ou tout sera exactement payé. La lettre que vous avez écrite à Catt , m'a fait bien du plaisir. Rapportez-vous-en à la réponse que vous recevrez de lui. A notre âge il n'y a pas de momens à perdre : ou il faut se voir vite dans ce monde-ci , ou se donner rendez-vous dans la vallée de Josaphat , et vous savez ce qui s'y passe. En moins d'un mois la mort nous a enlevé ici et dans notre voisinage quantité de personnes distinguées et connues ; la Princesse de Prusse , son frère le Duc de Brunswic , ma nièce la Duchesse de Wurtemberg , l'Électrice douairière de Saxe , le Prince et la Princesse Hatzfeld , et le Prince de Mansfeld avec son fils. Une bataille sanglante et meurtrière n'en aurait pas plus emporté à la fois. Si donc un vieillard septuagénaire a hâte de vous voir , ne vous en étonnez point ; c'est pour vous assurer avant de mourir de l'estime qu'il a eue pour vous et pour votre génie. Sur ce etc.

L E T T R E C L X X X I X .

D U R O I .

Sans date.

C O M M E chez moi les vœux d'un philosophe sont ———
bien préférables aux prières des moines, vous devez 1779.
vous attendre à mes remerciemens sur ce que vous
me souhaitez d'heureux pour la nouvelle année ; et
comme je suis aussi peu *** que vous, je me flatte
que si je désire que le ciel répande des biens sur
vous et sur tous les amateurs de la sagesse, ce ne sera
pas un vœu défagréable pour vous. Puissiez-vous
donc, dans cette nouvelle année, vivre en paix,
sans chicane, sans excommunication et sans ana-
thème, et puisse cette lie du genre humain, que
vous nommez évêques, devenir raisonnable et tolé-
rante ! Mais je crains bien qu'il ne soit aussi difficile
de rendre vos prêtres humains que d'apprendre à
parler aux éléphans. Bon Dieu ! quel opprobre pour
ce clergé de France de sévir si opiniâtrément contre
ce grand homme que nous avons perdu ! Je soutiens
que ces conspirés agissent en ingrats. Souvent Vol-
taire a émoussé les traits qu'il leur a lancés, pour
que les blessures ne fussent pas trop vives. Quelqu'un
qui les ménagerait moins, pourrait les terrasser à ne
s'en relever jamais ; car tout n'est pas dit. Les phi-
losophes ont escarmouché par-ci par-là, ils ont poussé
des bottes ; mais ces charlatans de la superstition
n'ont pas encore été enfoncés, battus et dissipés
entièrement. Les armes sont toutes prêtes pour ce

— combat, et si j'étais jeune, j'attaquerais comme Hercule
 1779. cette hydre de Lerne, cette hydre papale dont tous les vices concentrés produisent des têtes renaissantes. Là, ce serait la vérité qui terrasserait leurs absurdes fables, ici la vertu qui mettrait au jour ce tissu de crimes dont la hiérarchie ecclésiastique est souillée; mais ces armes veulent être maniées par des mains vigoureuses, et les miennes sont goutteuses. En naissant, j'ai trouvé le monde esclave de la superstition, en mourant je le laisserai de même: la raison en est que le peuple avale douze articles de foi comme des pillules, et qu'il est plus revêche sur ce qui intéresse sa liberté et sa bourse: il ne prévoit point qu'étant enchaîné par les dogmes, son esclavage en devient la suite inévitable. Quant à ceux qui vous harcèlent, je vous conseille de leur opposer l'armure de Fontenelle; sage, qui de tous les savans a le plus évité de se commettre avec les vipères du sacré vallon. Pour moi je combats tantôt contre les Autrichiens, tantôt contre la goutte, et quand je suis assailli de la dernière, puisque la nature m'a donné deux mains, je pense quand le mal m'ôte l'usage de l'une, que c'est à l'autre à y suppléer. Maintenant j'ai chassé mon ennemi, j'ai mis dehors la goutte qui aime la bonne chère, en lui prescrivant le régime des reclus de la Thébàide; aussi me suis-je d'abord informé de l'affaire de votre prêtre de Neuchâtel, à qui justice sera faite.

Je voudrais bien que votre santé se rétablît entièrement, ou je vous dirai comme Madame Deshoulières,

Oui, c'est désespérer que d'espérer toujours.

Depuis mon retour à Berlin, j'ai voulu dégraisser mon esprit de la rouille de la campagne par un vernis académique. Je me suis entretenu avec M. Formey. Nous avons sagement et profondément discuté à ma grande édification les matières les plus graves, dont notre secrétaire perpétuel a voulu me convaincre. Un autre jour l'homérique Bitaubé m'a fort assuré que l'auteur de l'Illiade et de l'Odyssée était le seul poëte qu'eût produit ce long enchaînement de siècles; puis je me suis corroboré par les sages réflexions politiques et philosophiques de M. Weguelin; et comme les soins de la terre m'avaient fait pour un temps oublier le ciel, M. Bernouilli a bien voulu me communiquer l'itinéraire des astres; il m'a appris qu'on soupçonnait la cour de Vénus d'être plus nombreuse qu'on ne l'avait cru, et qu'on avait des indices d'un de ses satellites. Moi qui vais un peu vite en besogne, j'ai d'abord baptisé ce satellite, que j'ai nommé Cupidon. Je me suis recommandé aux bonnes grâces de cette Divinité, du nouveau Satellite et des trois Grâces. M. Bernouilli prétend par le moyen de ce satellite (qui est apparemment un espion) savoir au juste la masse et la taille de la Déesse de Cythère, comme s'il l'avait mesurée avec sa ceinture; je l'ai fort prié d'en garder le secret pour ne point décréditer les chef-d'œuvres des Phidias et des Praxitèle qui ont sculpté cette Déesse si supérieurement. Depuis j'ai vu M. la Grange, qui a bien voulu tempérer la sublimité de son langage en raison inverse des quarrés de mon ignorance; il m'a conduit d'abstraction en abstraction dans un labyrinthe d'obscurité

— où mon pauvre esprit se ferait perdu, si notre bon
 1779 Suisse M. Merian ne m'avait retiré des sublimes
 régions infinitésimales, pour me remettre sur ce
 globe abject et brut où je végète. Enfin M. Achard
 m'a appris ce que c'est que l'air fixe, et il m'a fait
 convenir sans peine que la matière a une infinité
 de propriétés qui ont échappé jusqu'ici à notre
 connaissance, et que ce ne sera qu'en suivant Bacon,
 à force de faire des expériences, que nous pour-
 rons avec le temps étendre de quelques degrés la
 sphère étroite de nos connaissances. Malheureuse-
 ment les premiers principes des choses demeure-
 ront à jamais hors de la portée de notre faible
 pénétration. Tel est en abrégé le petit cours
 académique que j'ai fait durant ma maladie. Cela ne
 valait pas la peine de le communiquer au sublime
 Anaxagoras. Non, sans doute; si j'avais eu quelque
 chose de plus intéressant à lui apprendre, je l'aurais
 fait. Sur ce etc.

L E T T R E C X C.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 février.

S I R E ,

LES deux lettres que j'ai reçues de V. M. à peu de jours l'une de l'autre, et qui ont été assez long-temps en route, (car je ne les ai eues qu'à trois semaines de date,) sont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avaient mis des propos hasardés et indiscrets sur la santé de V. M. M. le Baron de Goltz m'avait, il est vrai, fort rassuré, en me certifiant le peu de fondement de ces mauvaises nouvelles. Mais, Sire, on craint d'autant plus qu'on aime davantage; et j'avais besoin que V. M. m'assurât elle-même de son état, non-seulement en daignant entrer avec moi dans quelque détail sur un sujet qui m'intéresse si vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une par son extrême gaieté, et l'autre par sa philosophie, pleine à la fois de sensibilité et de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conservez, Sire, long-temps encore cette santé si précieuse à tant d'hommes, et si redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devraient être immortels, et c'est un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

— Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les fix
1780. exemplaires que V. M. a bien voulu m'envoyer du
tres-plaisant et très-philosophique commentaire sur
la Barbe-bleue, et je les ai donnés à des hommes
dignes de recevoir ce présent et d'en sentir le prix,
admirateurs, ainsi que moi, de V. M., et qui sans
la connaître autrement que par la renommée, lui
sont presque aussi dévoués que je le suis. J'ai relu,
Sire, il y a peu de jours, cet excellent commen-
taire, et j'ai été étonné qu'une idée tout à la fois si
heureuse et si naturelle pour se moquer de tout ce
que le sot peuple encense, ne fût encore venue à
personne. Car il est bien évident que tous les com-
mentaires sur Isaïe, Ezéchiel, et Baruch, ne sont
pas plus clairs que le vôtre, et sont beaucoup moins
plaisans. Oh! que si la presse était un peu plus
libre en France, j'aurais fait un bon article de ce
commentaire pour l'un de nos journaux, quoiqu'à
vous dire le vrai, Sire, il y a bien peu de jour-
naux qui soient dignes d'un tel morceau, par
toutes les sottises qu'ils renferment. Si je ne puis pas
faire connaître cet ouvrage aux Welches, je le
ferai connaître du moins à tous ceux qui sont
dignes de le lire et dont le nombre s'augmente de
jour en jour, grâce à l'exemple que V. M. donne à
l'Europe du plus profond mépris pour toutes les
superstitions humaines. V. M. a bien raison d'être
indignée du traitement que ces superstitions ont
valu en France à la mémoire de Voltaire; j'oserais
vous proposer, Sire, une petite réparation qui
mortifierait un peu les fanatiques; ce serait de lui
faire faire dans l'église catholique de Berlin le

service funèbre que nos prélats welches lui ont refusé. —
 On vient encore d'insulter sa mémoire d'une ma- 1780.
 nière indécente dans un plaidoyer fait au Parlement
 de Rouen par un conseiller au parlement de Paris.
 Nos parlemens, Sire, sont plus plats et plus
 ignorans que la Sorbonne, et c'est assurément
 beaucoup dire.

M. de Launay, qui compte partir incessamment
 pour aller rendre compte à V. M. de tout ce qu'il
 a vu de bon et de mauvais dans ce pays, est venu
 plusieurs fois à des assemblées où je réunis trois fois
 par semaine les gens de lettres et les gens du monde
 les plus instruits; et il pourra dire à V. M. qu'il n'y
 a pas une seule de ces conversations où chacun
 n'exprime, avec autant de force que d'intérêt, les sen-
 timens d'admiration et de respect dont il est pénétré
 pour vous. Vous venez, Sire, de nourrir encore
 des sentimens si justes par les belles ordonnances
 que vous avez rendues en dernier lieu pour
 l'administration de la justice, et que les plus sages
 législateurs auraient enviés à V. M. Que feriez-
 vous, Sire, de tant de juges français, bien con-
 vaincus, non pas seulement d'avoir vexé, comme
 ceux de Kultrin, un malheureux payfan, mais
 d'avoir fait périr des innocens dans les supplices?
 Aussi me revient-il que quelques-uns de nos
 Cannibales parlementaires trouvent bien *rigoureuse*,
 (car ils n'osent pas se servir d'un autre mot,) la
 punition que V. M. a faite de ses magistrats prévari-
 cateurs. Leur censure est un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit, M. de
 Ruillières, qui a eu l'honneur il y a trois ou quatre

1780.

ans de faire sa cour à V. M., et qui est auteur d'une relation très-curieuse et très-bien écrite de la catastrophe de Pierre III, s'occupe depuis plusieurs années d'une histoire de la révolution de Pologne, et du partage de ce pays. Comme il a sur-tout à cœur de dire la vérité, et par conséquent d'exprimer dans cet ouvrage les justes sentimens d'admiration dont il est pénétré pour V. M., il m'a prié, Sire, de vous demander s'il n'y aurait point d'indiscrétion à témoigner à V. M. le désir qu'il aurait qu'elle voulut bien lui procurer, sur cet important événement, des mémoires dont il sentirait tout le prix, et dont il ferait le plus intéressant usage, en se soumettant d'ailleurs aux conditions que V. M. pourrait exiger. Il attend, Sire, avec la plus grande impatience, ce que V. M. voudra bien me répondre à ce sujet.

Je suis avec les sentimens profonds et tendres de respect, d'admiration et de reconnaissance que je vous ai voués depuis près de quarante ans etc.

L E T T R E C X C I.

D U R O I.

Le 26 mars.

IL faut que les mauvais chemins aient retardé l'arrivée des postes; il n'y a ni pirates ni capres sur terre ferme entre nous et Paris, de sorte que l'interruption de notre correspondance ne peut s'attribuer qu'à la débâcle des rivières et à la crue des eaux qui ont

gâté les routes. Votre lettre également doit avoir été trois semaines en chemin; elle n'en a pas été moins bien reçue, les belles Dames gagnent à se faire attendre. A l'égard de ma santé, vous devez présumer naturellement que parvenu à soixante-huit ans, je me ressens des infirmités de l'âge. Tantôt la goutte, tantôt la sciatique, tantôt quelque fièvre éphémère s'amuse aux dépens de mon existence et me préparent à quitter l'étui usé de mon ame. Il semble que la nature veuille nous dégoûter de la vie par le moyen des infirmités dont elle nous accable sur la fin de nos jours. C'est le cas de dire avec l'Empereur Marc-Aurèle, qu'on se résigne sans murmurer à tout ce que les lois éternelles de la nature nous condamnent à souffrir.

Mais quittons un sujet si grave pour des objets plus amusans. Il se peut que Barbe-Bleue vous ait amusé, l'idée n'en était pas mauvaise. Si ce sujet avait été traité par Voltaire, sa plume aurait bien su autrement l'embellir. J'ai maintenant ici un docteur de Sorbonne qui me donne des leçons d'absurdités théologiques dont je profite à vue d'œil: j'ai appris de lui ce qu'est l'intention interne et l'intention externe, choses curieuses que tout grand philosophe que vous êtes vous ignorez; il m'a enseigné des formules d'une déraison inconcevable, dont je compte faire usage dans le premier ouvrage théologique que j'écrirai. Enfin je me flatte de pouvoir damer le pion à Tamponet, à Ribailier et même à Larchet, à toutes les plus grandes lumières de la Sorbonne. Je suis muni outre cela d'une cinquantaine de distinctions les plus subtiles, les plus fines et les plus propres à

1780.

couvrir d'obscurités les vérités les plus claires. Fier d'aussi belles études et rempli d'une noble audace, je n'aspire pas à moins qu'à devenir docteur de Sorbonne à mon tour; et après avoir déjà donné des preuves de ma science par l'ouvrage de Barbe-Bleue, je compte de parvenir à la charge de commentateur en titre de la sacrée faculté. Charles-Quint se retira au couvent de Saint-Just, et la Sorbonne deviendra l'asile de mes vieux jours; elle me tiendrait lieu de purgatoire, je quitterais Ribaillet et Patouillet, pour Abraham, Isaac et Jacob: accoutumé à m'ennuyer avec les docteurs, je me ferais à l'ennui des patriarches, et je détonnerais moins en chantant l'éternel alleluia. Plein du beau zèle qui m'anime, et dévoré du désir de faire des prosélytes, je vous propose d'entrer avec moi en Sorbonne; je commenterai leurs billevesées et vous calculerez leurs sottises, si vous ne manquez point de chiffres pour les nombrer.

Il faudra s'y prendre adroitement pour arracher de nos prêtres une messe et un service pour Voltaire; les Allemands ne connaissent son nom que comme celui d'un athée, d'un Vanini, d'un Spinoza, et il faudra négocier pour amener cette messe à une fin heureuse. La Sorbonne soutiendra également qu'il est damné, et dévolu à l'empire du prince des ténèbres: hélas! leurs playes saignent encore, et l'aiguillon de la plaisanterie y est enfoncé si profondément, que la vive douleur qu'ils en ressentent, n'est pas apaisée et ne s'apaisera de sitôt: car quiconque attaque l'Eglise, attaque Dieu, et quiconque attaque Dieu, doit être extirpé du nombre des vivans. Cela

est clair, l'argument est en forme, par conséquent — —
Voltaire bout à présent dans la chaudière infernale. 1780.

Mais quittons l'enfer et retournons à Paris, où vous me dites que M. de Ruillères que je connais, se propose d'écrire l'histoire des derniers troubles de la Pologne. Il me semble que l'époque est trop récente pour qu'un historien puisse s'expliquer sur cet événement avec toute la liberté convenable, les acteurs existent tous, et il est difficile, en voulant dire la vérité, de ne pas choquer l'un ou l'autre. Ce qu'on peut dire en gros sur cette matière, se réduit à ceci: que les Polonais mécontents s'étaient confédérés pour détrôner un Roi que l'Impératrice de Russie leur avait donné; que quelques propositions relatives à la tolérance dans la religion les révolta au point de vouloir assassiner leur Roi; que la cour de Vienne s'emparant de la principauté de Zips, occasionna le partage du royaume, l'Impératrice de Russie se croyant en droit de se venger de l'indocile obstination de la république. En entrant plus dans le détail, il faut descendre à des minuties personnelles, qui ne peuvent paraître avec sûreté qu'aux yeux de la postérité. Sur ce, etc.

L E T T R E C X C I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 14 avril.

S I R E ,

1760. J E ne puis répéter trop souvent et avec trop de plaisir à V. M. que ses lettres sont la meilleure réponse à ceux qui voudraient croire les bruits qu'on a répandus sur sa santé. Celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 26 mars, est de la gaieté la plus piquante et la plus vraie; ses conversations avec le docteur de Sorbonne dont elle a appris la théologie, mériteraient bien d'être lues à la sacrée faculté; je suis seulement étonné que V. M., qui a dans la tête de si grandes et de si excellentes choses, et en si grand nombre, y trouve encore de la place pour loger les billevesées forbonniques. J'espère qu'elles nous vaudront quelque nouveau commentaire sur *Cendrillon*, ou sur la *belle au bois dormant*.

En attendant ce nouveau commentaire, approuvé par la sainte inquisition, comme il ne peut manquer de l'être, je ne puis trop conjurer V. M. de faire rendre aux manes de Voltaire, dans l'Eglise catholique de Berlin, les honneurs funèbres que les Welches s'obstinent à lui refuser. Je fais que par tout pays la séquelle sacerdotale de toutes les religions le regarde comme un athée, que cependant il n'était pas; mais je fais aussi que par tout pays la séquelle sacerdotale est faite pour obéir à des princes

tels que vous, sur-tout quand ils ne demanderont qu'une chose juste, et conforme à tout ce que les docteurs appellent canons de l'Eglise. Il suffira, pour mettre là-dessus leur conscience en repos, que V. M. leur mette sous les yeux les papiers que je joins à cette lettre. Ils sont signés et certifiés vrais de deux neveux de M. de Voltaire, dont l'un, qui est M. l'abbé Mignot, est Conseiller au grand conseil, et l'autre, qui est M. d'Hornoy, est Conseiller au parlement, et l'un et l'autre très-estimés dans leurs compagnies. Vos prêtres catholiques verront dans la première pièce N°. 1, le détail de tout ce qui s'est passé dans la dernière maladie de ce grand homme, et la preuve de l'injustice qu'on a commise, d'après les règles reçues, en lui refusant la sépulture à Paris, et un service funèbre. J'ose me flatter que si V. M., qui n'a pas le temps d'entrer dans ces détails, veut charger un homme raisonnable de lire et d'examiner ces papiers, il conviendra, quelque bon catholique qu'il puisse être, que les prêtres de l'Eglise romaine ne peuvent refuser ce service. V. M. comblerait de joie, par cette nouvelle marque d'honneur rendue à la mémoire de M. de Voltaire, tous les amis et admirateurs de ce grand homme; et j'en ferais pénétré en particulier de la plus vive reconnaissance. Je dois ajouter que les neveux de M. de Voltaire, de qui je tiens ces différentes pièces, prient instamment V. M. de ne point souffrir qu'on les rende publiques; ils ne veulent que mettre V. M. en état de prouver aux catholiques allemands, qu'ils peuvent, sans blesser leur conscience, prier Dieu pour celui qui a fait tant de beaux ouvrages et de belles actions.

— 1780. J'attends, Sire, et ils attendent comme moi avec impatience ce que V. M. voudra bien ordonner à ce sujet. J'attends aussi ses ordres au sujet du buste de marbre très-ressemblant, dont elle m'a paru vouloir faire l'acquisition cette année. C'est un très-bel ouvrage, dont le prix n'est que de 3000 livres de France, et que le sculpteur se chargerait de faire parvenir sûrement à Potsdam.

M. de Ruillières, à qui j'ai lu l'endroit de la lettre de V. M. qui le regarde, en est pénétré de reconnaissance, et fera usage dans son histoire de la révolution de Pologne, de ce peu de lignes, qui lui ont paru bien précieuses et bien essentielles.

Un sénéchal de Corlay en basse Bretagne, vient de m'adresser des vers pour V. M., qu'il me prie de lui faire parvenir. Le nom du poëte est Georgelin; c'est un homme de robe, qui loue V. M. d'avoir appris leur devoir à des magistrats. Ainsi son hommage n'est pas suspect.

Frédéric réunit tous les droits à la gloire,
Il offre en chaque genre un modèle nouveau;
Comme il fait en son camp enchaîner la victoire,
Il fait chérir la paix, même jusqu'au barreau.

Je ne parle point à V. M. de l'état de ma fiéle machine. M. de Catt pourra, si elle le permet, l'ennuyer de ces détails. Je me console en sachant que V. M. se porte bien, et en me flattant de la précéder aux sombres bords long-temps avant qu'elle y arrive. Puissé-je, Sire, y voir V. M. le plus tard possible, et puisse la destinée qui préside aux jours

des grands hommes, prolonger encore long-temps
les vôtres !

1780.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre
vénération etc.

L E T T R E C X C I I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris, ce 8 juin.

S I R E ,

J'ÉCRIS à M. de Catt le malheureux et ennuyeux
détail de ma situation physique et morale; il en ren-
dra compte à V. M., et ne lui exprimera pas aussi
vivement que je la fens, ma profonde douleur de ne
pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens
que je lui dois et que je lui ai voués jusqu'à la mort.
Quoique mes peines de corps et d'esprit ne soient
pas aussi grandes que celles que V. M. a tant de fois
essuyées, et auxquelles elle a résisté avec un cou-
rage et une patience si héroïques, j'aurais pourtant
besoin, Sire, avec ma faible et frêle machine. d'une
partie au moins de ce courage, étant accablé de trif-
tesse de ne pouvoir en ce moment faire un voyage
que je désire en ce moment plus que jamais; et qui
serait plus que jamais nécessaire à mon ame abattue
et flétrie. Il faut avec douleur se soumettre à sa des-
tinée, et ajouter ce nouveau chagrin à ceux que j'ai
déjà éprouvés plus d'une fois dans ce meilleur des
mondes possibles. Pourquoi faut-il que je sois privé

1780. par une indisposition douloureuse et dangereuse de la douce consolation d'aller porter à V. M., non-seulement ma tendre vénération, ma reconnaissance profonde, et mon admiration plus vive que jamais, mais l'attachement et le respect que toute la France a pour elle, et dont je voudrais qu'elle put être témoin ! Ces sentimens, Sire, augmenteront encore, si l'on apprend ici que V. M. ait fait rendre les honneurs funèbres au grand homme à qui nos prêtres les ont si indignement refusés. Il est bien étrange que notre gouvernement ait souffert cette infamie, et qu'on laisse à ces fanatiques la licence de flétrir, autant qu'il est en eux, la mémoire des hommes qui ont le plus illustré la nation. Je me flatte, d'après l'espérance que V. M. a bien voulu m'en donner, que le 30 mai dernier, jour anniversaire de la mort de ce grand homme (qui depuis deux ans n'existe plus) son service solennel aura été célébré d'une manière digne du héros et du philosophe qui en aura donné l'ordre et fait les frais. Nous avons ici actuellement une assemblée du clergé, à qui M. Necker, notre Sully et notre Colbert, se prépare à demander beaucoup d'argent qu'il faudra bien donner; je m'imagine quelle sera bien irritée du service de Voltaire et je me flatte que c'est l'intention de V. M. Je ne lui en épargnerai (je veux dire au clergé) aucun des détails qui pourront humilier son orgueil et son fanatisme.

Nous sommes ici dans l'attente la plus impatiente du succès de cette troisième campagne, sur-tout en Amérique. L'insolence et la piraterie anglaise révoltent toutes les nations de l'Europe; la déclaration

que

que vient de faire l'impératrice de Russie, a satisfait tous les Français, et tous les Français sont persuadés que V. M. a eu bonne part à cette démarche noble et ferme de la Russie. On voit avec plaisir que ces insolens Anglais, qui ne respectent rien, respectent pourtant jusqu'ici le pavillon de V. M.; mais on n'est point surpris, qu'ils vous distinguent et vous redoutent. V. M. a fait depuis quarante ans de règne tout ce qu'il faut, pour se faire respecter de ses amis et de ses ennemis. Toute la France voit avec plaisir que l'ancien système d'alliance et d'union reprend le dessus, que nous nous sommes rapprochés de l'allié naturel, et sur-tout de l'allié puissant et respectable que nous avons en vous; et dans cette confiance on n'est guère effrayé de l'entrevue que l'Empereur et l'Impératrice de Russie ont dû avoir à Mohilow. On se flatte qu'elle ne troublera point la paix de l'Europe, qui a si grand besoin de repos, et que l'Europe sera encore redevable à V. M. de ce nouveau bienfait.

V. M. aura, comme je l'espère, le buste de Voltaire vers la fin de Septembre ou le commencement d'Octobre; il serait déjà commencé, sans un embarras où est le sculpteur, et où je suis avec lui, par rapport à la forme qu'il faut donner à la tête. Je n'ennuierai point V. M. de ce détail; M. de Catt lui en rendra compte, et me fera parvenir ses ordres. Dès qu'ils seront arrivés, le sculpteur travaillera sans relâche. J'ose répondre d'avance à V. M. qu'elle sera très-satisfaite, et du travail et de la ressemblance.

On prépare une nouvelle édition des ouvrages de cet homme si illustre et si précieux aux lettres et à la

1780. — raison. Elle sera magnifiquement imprimée , prodigieusement enrichie , et , comme V. M. le pense bien , imprimée en pays étranger , grâce aux clameurs des fanatiques Français ; le fléau perpétuel de toute lumière et de tout bien. On assure d'ailleurs que cette édition sera faite avec soin , et revue par des hommes de mérite , à qui la mémoire et les ouvrages de Voltaire sont chers. Elle devrait être , Sire , imprimée chez vous , et sous les auspices de V. M. , pour réunir dans le frontispice les deux noms les plus illustres de notre siècle. Je suis etc.

L E T T R E C X C I V.

D U R O I.

Le 22 juin.

Nous croyions vous voir arriver d'un moment à l'autre , lorsque je reçus votre lettre ; quoiqu'elle m'ait fait plaisir , elle n'a pas remplacé la satisfaction de vous voir en personne ; cependant les raisons qui vous ont empêché de faire le voyage sont si décisives , que je suis obligé d'y souscrire. Par quelle fatalité la gravelle va-t-elle se fourrer dans les reins d'un philosophe ? Ne pouvait-elle pas se loger dans le corps d'un forbonniste , d'un fanatique , d'un capucin ou d'autres animaux de cette espèce ? Cette maladie est une des plus douloureuses dont la pauvre humanité soit affligée. Je vous conseille de vous servir d'un remède de Madame Stefens ; ici bien des personnes s'en sont trouvées soulagées , et

quoique les Anglais soient en guerre avec les Français, je crois qu'un Français peut calculer avec Newton, penser avec Locke et se guérir par Madame Steffens. Voilà donc, mon cher Anaxagoras, ma sentence prononcée, et je ne vous reverrai plus que dans la vallée de Josaphat, s'il en est une. Pour Voltaire, je vous garantis qu'il n'est plus en purgatoire ; après le service public pour le repos de son âme célébré dans l'église catholique de Berlin, le Virgile français doit être maintenant resplendissant de gloire, la haine théologique ne saurait l'empêcher de se promener dans les champs élysées en compagnie de Socrate d'Homère, de Virgile, de Lucrèce ; appuyé d'un côté sur l'épaule de Bayle, de l'autre sur celle de Montaigne ; et jetant un coup d'œil au loin, il verra les papes, les cardinaux, les persécuteurs, les fanatiques souffrir dans le tartare les peines des Ixion, des Tantale, des Prométhée et de tous les fameux criminels de l'antiquité. Si les chefs du purgatoire eussent été uniquement entre les mains de vos évêques français, toute espérance pour Voltaire aurait été perdue ; mais par le moyen du passe-partout que nous ont fourni les messes pour le repos des âmes, la serrure s'est ouverte, et il en est sorti en dépit des Beaumont, des Pompignan et de toute leur féquelle.

Vous me faites plaisir de m'informer de l'édition nouvelle qu'on prépare des œuvres de Voltaire, il serait à souhaiter que les éditeurs élaguassent ces sorties trop fréquentes sur les Nonottes, les Patouilletts et d'autres insectes de la littérature dont les noms ne méritent pas de se trouver placés à côté

1780. — de tant de morceaux inimitables, qui dignes de la postérité, dureront autant, et plus peut-être que la monarchie française. Les écrits de Virgile, d'Horace et de Cicéron ont vu détruire le Capitole, Rome même; ils subsistent, on les traduit dans toutes les langues, et ils resteront tant qu'il y aura dans le monde des hommes qui pensent, qui lisent et qui aiment à s'instruire. Les ouvrages de Voltaire auront la même destinée; je lui fais tous les matins ma prière, je lui dis: Divin Voltaire, *ora pro nobis!* Que Calliope, que Melpomène, qu'Uranie m'éclairerent et m'inspirent! mon saint vaut bien votre saint Denis. Mon saint, au lieu de troubler l'univers, a soutenu l'innocence opprimée autant qu'il était en lui, il a fait rougir plus d'une fois le fanatisme et les juges de leurs iniquités; il aurait corrigé le monde, s'il eût été corrigible. Ce petit échantillon, mon cher Anaxagoras, de liberté très-philosophique, vous fera juger du peu de progrès que j'ai faits en sorbonne sous la dictée de mon docteur; il perd avec moi sa peine et son temps; souvent sa bonne âme gémit de ne pouvoir ramener au bercail de l'Eglise cette brebis égarée, pour la tondre et l'écorcher; mais cette brebis pareille au peuple anglais, se révolte et se gendarme contre le joug tyrannique qu'on lui veut imposer. Ce sont à présent les Français, les Espagnols et les Anglais qui jouent sur le théâtre sanglant et tragique de Mars; je les vois du parterre s'escrimer et jouter les uns contre les autres: la pièce qu'ils jouent, me semble composée dans le goût de Crébillon; l'intrigue en est si compliquée, qu'on ne saurait deviner quel en sera le dénouement. Le vent est le nœud de toutes

les pièces qui se jouent sur mer , et je crains que par quelque boutade, Eole ne nuise aux succès de vos bons compatriotes. Si l'Impératrice de Russie n'avait signalé depuis long-temps son règne par ses glorieux succès ; il lui suffirait d'avoir établi ce code maritime pour rendre son nom immortel. Elle venge Neptune en lui rendant son trident , que des usurpateurs lui avaient arraché. A l'imitation de Louis XIV , elle pourrait placer dans ses palais un tableau représentant la législatrice des mers , conduisant les pirates que sa sagesse a su enchaîner à son char de triomphe. Mais tout ce que je vous écris , mon cher d'Alembert , ne vaut pas le remède de Madame Stefens. Consultez vos médecins , et s'ils l'approuvent , servez-vous-en. Je fais des vœux pour que vos pierres se fondent ; que vous puissiez jouir en paix des jours que le destin vous réserve. Sur ce etc.

P. S. J'ai oublié de vous répondre touchant le buste de Voltaire. N'insultons pas à sa patrie , en lui donnant un habillement qui le ferait méconnaître ; Voltaire pensait en Grec , mais il était Français. Ne défigurons pas nos contemporains en leur donnant les livrées d'une nation maintenant avilie et dégradée sous la tyrannie des Turcs leurs vainqueurs.

L E T T R E C X C V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 24 juillet.

S I R E ,

—
1780.

QUELQUE d'effolé que je fois de ne pouvoir aller mettre aux pieds de V. M. tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, la lettre dont elle vient de m'honorer a augmenté, s'il est possible, l'affliction profonde que j'en ressens. Le détail plein de bonté où V. M. veut bien entrer sur mon état, excite en moi la plus vive et la plus juste reconnaissance. Elle me propose le remède anglais, que je prendrais bien volontiers, malgré la guerre que cette nation nous fait, si je croyais que ce remède pût me convenir; mais outre qu'il est, dit-on, fort contraire à l'estomac, et que l'estomac dans ma frêle machine ne vaut guère mieux que la vessie, il me paraît aujourd'hui bien assuré, d'après des consultations que j'ai faites, que mon mal n'est point la pierre; que c'est un genre de calcul tout différent, qui tient à la chaleur de mon sang, et sur-tout à celle de la saison, qui diminue quand le temps se refroidit, qui n'est pendant l'hiver presque nul, qui augmente quand le temps se réchauffe, et sur-tout quand mes reins sont réchauffés, et dont le vrai remède sont les bains, les alimens rafraîchissans, le repos et la précaution de ne pas aller trop long-temps en voiture. Je joins à

cela, à mon grand regret, la' privation presque —
entière de travail, et j'en suis d'autant plus affligé, 1780.
que n'ayant plus ici aucun objet de liaison, d'intérêt
et de société, depuis la perte que j'ai faite il y a quatre
ans, le travail et l'étude font à peu près la seule
ressource dont je puis user. Aussi je commence pour
mon malheur à connaître l'ennui, que j'avais ignoré
jusqu'à ce moment, et cette situation, jointe à plusieurs
sujets de désagrément que j'éprouve dans ma triste
patrie, me ferait désirer plus que jamais le mouvement
et la distraction dont je suis forcé de me priver, grâce
à mes reins. Si jamais j'ai désiré, Sire, d'aller passer
quelques momens auprès de vous, c'est assurément
aujourd'hui, sans les malheureuses raisons qui m'en
empêchent; et comme aucun motif d'affection ni
de plaisir ne me retient ici, V. M. peut être bien
sûre que je ne lui ferais pas un grand sacrifice, en
me privant pour quelques mois de l'eau bourbeuse
de la Seine, de nos tristes promenades, et de nos
très-médiocres spectacles. Mais puisqu'Esculape et
la destinée ne le veulent pas, il faut me soumettre
à mon triste sort. Si ma tendre vénération pour
V. M. en est très-affligée, mon amour-propre s'en
console peut-être un peu, par la crainte que j'aurais
de paraître à V. M. fort au-dessous de ce qu'elle
m'a vu il y a 17 ans, quoiqu'à dire vrai, je ne
sois pas tombé de bien haut; mais je me sens déchu,
et tout prêt à déchoir encore.

J'ennuie trop long-temps V. M. de ce détail, et
j'aime mieux lui parler du plaisir que m'a fait le service
de Voltaire; tous les gens qui aiment et qui révèrent
ici sa mémoire, c'est-à-dire, tout Paris, à l'exception

— peut être de l'assemblée du clergé, ont été enchantés
1780. du détail qu'on leur a fait de cette pieuse et auguste
cérémonie. Nous sommes bien sûrs à présent que
Voltaire a pour le moins un pied en paradis. Il ne
manquerait plus, Sire, aux honneurs de toute espèce
que V. M. lui a fait rendre, que de lui élever dans
l'église de Berlin un monument, où il serait représenté
se prosternant devant le Père éternel, et foulant aux
pieds le fanatisme. L'épigramme serait excellente,
et le sculpteur Tassart pourrait exécuter cette idée
sous les yeux et d'après les vues de V. M. On travaille
actuellement au buste de ce grand homme à la
française, tel que V. M. le désire, et j'espère qu'il
sera prêt dans deux mois au plus tard.

Je joins ici une pièce de vers qu'un poète
Flamand peu connu, mais admirateur zélé de cet
illustre écrivain, m'a prié de faire parvenir à V. M.
C'est un hommage que ce poète a cru devoir faire
à V. M. de ses regrets sur la perte d'un grand homme
qu'elle a honoré de ses bontés de son vivant, et de
ses éloges après sa mort.

M. de Catt remettra à V. M. un nouveau mémoire,
et des certificats authentiques en faveur du pauvre
curé de Neuchâtel, persécuté par son évêque
fanatique. V. M. voudra bien se faire rendre
compte de ce détail, et faire obtenir justice à ce
pauvre diable de prêtre, qui l'attend et la lui
demande depuis long-temps.

Puisse le destin qui afflige mes jours, prolonger
à mes dépens ceux de V. M., et lui donner pour
long-temps encore la santé, la gloire et le repos!
Hélas! notre pauvre France aurait bien besoin du

dernier, après cette misérable et plate guerre, qui n'a pas l'air de finir sitôt. 1780.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et la plus tendre vénération, etc.

L E T T R E C X C V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 15 septembre.

S I R E ,

L'INTÉRÊT que V. M. veut bien prendre à ma triste situation, physique et morale, me pénètre jusqu'au fond du cœur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis si long-temps, sont exprimées avec tant de sensibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus, Sire, qu'un regret et qu'une crainte, c'est de vous avoir entretenu trop long-temps de mes maux, au milieu des grandes et importantes affaires qui vous occupent. Une seule chose peut excuser mon indiscrétion, c'est que les bontés de V. M. sont à présent ma seule consolation et ma seule ressource. Elle veut bien me proposer son exemple à suivre ; elle m'exhorte à imiter sa gaieté et sa philosophie, malgré la vieillesse qui affaiblit ses organes, et les chagrins qu'elle éprouve sur le trône. Je fais, Sire, qu'aucune classe de l'espèce humaine n'est exempte de souffrir ; mais je fais aussi qu'il est des êtres privilégiés,

— 1780. tels que V. M., à qui la nature et la destinée offrent des dédommagemens refusés aux autres hommes. Je ne suis, Sire, qu'un pauvre géomètre littérateur, tant bon que mauvais, qui souffre à la fois, et de ses reins, et de son estomac, et du dépérissement de ses facultés corporelles et intellectuelles, et de l'impossibilité où il se trouve de charmer ses ennuis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma consolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand et le plus vrai philosophe de ce siècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la justice, ni enfin l'exemple des souverains et des gens de lettres. Avec ces adoucissements, Sire, on peut supporter la vie, qui pour un être tel que moi est tantôt douloureuse, tantôt insipide, et jamais agréable.

Mais je m'aperçois, Sire, et je m'en aperçois bien tard, que je n'ai presque fait encore que vous parler de moi, dont je ne vous avais déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à V. M., et je passe à un objet qui l'intéresse davantage et moi aussi, à ce grand homme dont V. M. a si éloquemment et si dignement honoré la mémoire. Vous pensez, Sire, que la forme de l'église de Berlin ne se prêterait guères au monument que j'ai eu l'honneur de vous proposer. Permettez-moi de vous faire observer que cette église est construite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit (par un heureux changement de nom) Notre-Dame de la Rotonde; or Raphaël est enterré dans cette église, et on lui a érigé un monument dont V. M. pourrait aisément se faire

donner la forme et les dimensions. Elle pourrait alors en élever un pareil à Berlin au Raphaël de la littérature française, et ce serait, ce me semble, pour cette église une beauté de plus, et pour V. M., protectrice du génie, même après sa mort, un nouveau monument de grandeur et de gloire. 1780.

En attendant, Sire, ce monument si précieux pour les lettres et pour la philosophie, dont j'ose encore ne pas désespérer, on travaille sérieusement et sans délai au buste de marbre, tel que V. M. l'a ordonné, coiffé à la française, et de la plus parfaite ressemblance. Je ne fais si V. M. destine ce buste à son cabinet, ou à l'académie. Si elle en veut un second, je la prie de vouloir bien me donner sur cela ses ordres. Elle pourrait au reste se contenter de l'original, pour l'avoir dans son cabinet, comme il m'a paru que c'était d'abord son intention, et faire faire ensuite à Berlin par son sculpteur Tassart une copie bien exacte de ce buste pour l'académie. Quoi qu'il en soit, dès que l'ouvrage sera fini (et je compte qu'il le fera bientôt) j'aurai l'honneur d'en donner avis à V. M., et de prendre les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma santé, à laquelle V. M. veut bien prendre assez d'intérêt pour m'en demander quelque détail, est en ce moment meilleure, depuis la cessation des chaleurs affreuses et opiniâtres que nous avons essuyées pendant un mois. Mais elle est en général si incertaine et si chancelante, que je ne puis et n'ose plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter et à languir dans un malheureux pays, où les lettres sont plus avilies, plus opprimées, et plus persécutées

— que jamais, où les prêtres sont méprisés et puissans, 1759.
 où le génie est outragé de son vivant et après la mort,
 ou en un mot rien ne peut me retenir aujourd'hui
 que l'extrême danger de changer de place. Que j'au-
 rais, Sire, de consolation, et de plaisir même, à
 verser dans le sein de V. M. toutes mes peines, et
 tout le détail des maux qu'on fait souffrir en France
 à la raison et à la justice! Je la supplie du moins
 de vouloir bien me conserver toujours ces mêmes
 bontés qui ont fait si long-temps ma gloire et mon
 bonheur, et qui sont aujourd'hui mon seul dédom-
 magement et ma seule ressource.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre
 vénération.

LET TRE CXC VII.

D U R O I.

Le 2 octobre.

JE suis bien fâché que l'état de votre santé soit assez
 mauvais pour m'ôter à jamais l'espérance de vous
 revoir. Je m'étais flatté que vous n'étiez incommodé
 que de maladies passagères et sans conséquence. Il
 faudra donc nous donner un rendez-vous à la vallée
 de Josaphat, où quelques dévots ascétiques préten-
 dent qu'on s'amuse beaucoup. Peut-être que j'ap-
 prendrai là le sujet de vos plaintes et de vos ennuis,
 qui me sont d'autant plus cachés que je ne suis pas
 informé du tout que vous ayez essuyé présentement

la moindre persécution. L'Europe suppose que vous —
êtes aussi heureux qu'un philosophe peut l'être. Je 1780.
fais de longue main que l'usage des prêtres est de
s'acharner sur les cadavres des philosophes, et j'ai
supposé que les philosophes s'en moquaient; on n'a
qu'à laisser agir la corruption; elle empest les cada-
vres de telle sorte, que les vivans sont bien obligés
de les enterrer, et j'ose espérer qu'il est égal aux
philosophes dans quelle terre le caprice des vivans
leur assigne leur sépulture.

Je ne fais si les lettres sont méprisées en France,
ou si on les honore; mais je m'apperois de la disette
des grands génies; les trônes de la littérature de-
meurent vacans faute de successeurs, et l'Europe en-
tière se ressent de la disette des grands hommes. J'en
viens à Voltaire, auquel vous destinez un cénotaphe
dans notre église catholique de Berlin: je crois qu'il
ne s'y plairait pas. Il vaud mieux placer son buste
dans l'académie, où il n'y a rien à écraser, et où le
souvenir d'un grand homme qui joignait tant de
talens à tant de génie, peut servir d'encouragement
aux gens de lettres, et les animer à mériter de la
postérité de pareils suffrages. Nous sommes âgés tous
les deux; contentons-nous d'avoir vu la gloire d'un
siècle qui honore l'esprit humain, et vous d'y avoir
contribué. Aux beaux jours de Rome où Cicéron,
Virgile, Horace florissaient, succédèrent les temps
des Sénèque et des Plin, et à ceux-là la barbarie; et
après la dégradation de l'esprit humain revinrent les
temps de la renaissance des sciences. Laissons à la vi-
cissitude son empire, et bénissons le Ciel d'être venus
au monde dans le bon temps, où nous avons été les

— contemporains des talens et de génies cultivés. Quant
 1780. aux prêtres, ils feront incorrigibles, jusqu'à ce qu'on
 en ait extirpé la race. J'espère d'apprendre de meilleures nouvelles de votre santé. Sur ce etc.

L E T T R E C X C V I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 3 novembre.

S I R E ,

IL y a aujourd'hui, 3 Novembre, vingt années, jour pour jour, que V. M. se couvrait de gloire dans les plaines de Torgau, en arrachant aux Autrichiens la victoire qu'ils se flattaient déjà d'avoir remportée. V. M. a depuis ajouté à cette gloire celle d'être le pacificateur et le vengeur de l'Allemagne, d'être dans ses propres Etats le réformateur de la justice, et dans l'Europe le modèle des guerriers et des rois. Qu'il y a de distance, Sire, comme le dit Térence, entre un homme et un autre! et que je le sens bien tristement pour moi, quand je me rapproche de V. M., car je n'ose dire quand je m'y compare! Le peu de force que j'avais encore il y a vingt ans dans mes facultés corporelles, intellectuelles et morales, s'est presque entièrement évanoui; il ne me reste d'énergie que dans le sentiment profond qui m'attache à V. M., tandis qu'elle conserve encore dans toute leur vigueur les rares qualités qui l'ont rendue si respectable à l'Europe

depuis quarante ans qu'elle occupe le trône. Elle a
même conservé sa gaieté, comme je le vois avec
enchancement par la dernière lettre qu'elle me fait
l'honneur de m'écrire; elle rit, et avec raison, des
sottises des hommes, dont je ferais bien de rire
aussi; et dont je rirais comme elle, si je digérais
et si je dormais mieux. Le travail et le plaisir que
j'y éprouvais, me soutenait jadis, et me tenait lieu
de tout; aujourd'hui, qu'une heure d'application
me fatigue, je n'ai plus cette ressource, et la tris-
tesse s'empare de moi. Je ne souffre pas à la vérité,
du moins vivement, d'esprit ni de corps; mais je
suis dans cette langueur d'ame et d'organes qui rend
insensible à tout. C'est que la nature m'a fait naître
faible, tandis qu'elle a donné à V. M. des fibres pro-
portionnées à la vigueur et à l'étendue de son génie.

Le sculpteur du buste de Voltaire, chez qui je
vais souvent pour le presser, me promet d'avoir fini
incessamment ce buste dont j'espère que V. M. sera
parfaitement satisfaite. Il faut donc renoncer, puis-
que V. M. le juge plus à propos, à voir sa statue
dans l'église de Berlin, foulant aux pieds la super-
stition et le fanatisme. J'avoue, Sire, que j'ai re-
gret à ce monument, sur-tout quand je pense qu'il
eût été érigé par ordre de V. M., et qu'il eût re-
tracé aux siècles futurs les honneurs rendus par Au-
guste à Virgile. Croiriez-vous, Sire, qu'on refuse
ici à sa famille de lui faire un mausolée très-mo-
deste dans la petite église obscure de province où
il est enterré? On dit même que les prêtres l'ont
secrètement exhumé pour le jeter à la voirie. Il n'y
a pas grand mal à cela, ni pour lui, ni pour ceux

— 1780. qui s'intéressent à sa mémoire; mais il serait étrange que le gouvernement, qui n'aime pas les prêtres, quoiqu'il les craigne, consentit à cette indignité, et je ne saurais le croire.

Ces prêtres, Sire, que V. M. méprise, parce qu'elle n'en a rien à craindre, ont ici de puissans protecteurs, et sont plus acharnés que jamais contre le progrès de la raison et des lumières. L'ouvrage le plus indifférent à cette vermine par son objet ne saurait paraître au jour, s'il n'est permis par les prêtres ou par leurs suppôts; car la bassesse et la faim leur en font trouver parmi les gens de lettres. Cette inquisition enchaîne et glace tous les esprits; les injures qu'on vomit dans les chaires contre la raison et contre ses défenseurs, injures qui sont appuyées par des magistrats imbécilles ou fanatiques, achèvent d'avilir et de décourager ce qu'il y a de plus éclairé et de plus estimable dans la nation. Je ne parle point de ce malheur pour mon propre intérêt; je suis plutôt spectateur que patient dans cette galère, où je me tiens les bras croisés, bien résolu de ne plus rien imprimer, si j'imprime jamais, que dans un pays où la vérité puisse s'exprimer librement, sans offenser ni le roi, ni l'administration, ni les mœurs, ni l'honneur de personne. Mais je vois tant de gens de lettres souffrir de cette persécution, et de cette inquisition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines; à peu près comme un vieil amant prend toujours intérêt au sort d'une ancienne maîtresse qu'il a tendrement aimée. Heureux, Sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion,

l'opinion, mépriser en sûreté les fripons et les fots, instruire leurs semblables sans avoir le fanatisme à craindre, et les obliger, même quand ils ne le voudraient pas, à être tolérans, modérés, et raisonnables! Puissiez-vous, Sire, donner long-temps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles lois, et de pareils exemples.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

L E T T R E C X C I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 15 décembre,
anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

S I R E ,

CHACQUE lettre, dont V. M. m'honore, réveille en moi les sentimens de reconnaissance, de vénération et de tendresse dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle; mais quelque profonds, Sire, que ces sentimens soient en moi, ce ne sont pas ceux dont je suis en ce moment le plus occupé. Un sentiment qui m'est plus cher encore, s'il est possible, parce qu'il est plus personnel à V. M., pénètre et remplit mon ame; depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'impératrice-Reine. Cette nouvelle, Sire, si intéressante dans tous les temps, par les événemens qui peuvent la suivre, me paraît dans les circonstances actuelles bien plus intéressante encore. On fait, on croit du moins que cette princesse aimait la paix, au moins sur la fin

1780.

de ses jours, et que c'est à ce sentiment paisible ; appuyé par les armes de V. M. , que l'Europe a dû la paix de Teschen. On craint que ce sentiment , si louable et si désirable dans un prince , ne soit pas aujourd'hui celui de la cour de Vienne , et que l'Europe ne soit bientôt replongée dans une nouvelle guerre. Si ce malheur arrivait , il serait impossible que V. M. ne reprit pas les armes , et je crains que de nouvelles fatigues et de nouveaux travaux ne nuisent à sa précieuse conservation. Je ne suis point , Sire , inquiet pour votre gloire ; mais je le suis infiniment pour votre repos et pour votre santé. Vous n'avez plus besoin de renommée ; et que pourrait-elle ajouter à ce qu'elle dit de vous depuis quarante années ? Mais vous avez besoin de mener une vie douce et tranquille , et de jouir encore long-temps de l'amour de vos peuples , de l'admiration de l'Europe , et de l'hommage de tous ceux qui pensent. L'humble et obscure philosophie n'a pas la témérité , Sire , d'entrer dans le conseil des princes , et de sonder leurs secrets ; mais il lui est permis de trembler pour la vie de ceux qu'elle aime et qu'elle révère. Je demande pardon à V. M. de cet épanchement de mon cœur , qui semblerait vouloir pénétrer les secrets , les mystères de la politique ; mais je n'ai pu refuser cet épanchement à l'état de mon ame ; et V. M. ne peut me savoir mauvais gré d'être aussi occupé d'elle que je le suis. L'Europe , Sire , a dans ce moment les yeux sur vous ; elle vous regarde comme son Dieu tutélaire ; elle vous crie : *faites durer cette paix que vous m'avez si glorieusement rendue.* La France partage ces sentimens ; que deviendrait-elle , si à la

guerre de mer où elle est engagée, une guerre de terre se joignait encore. — 1780.

Quelque peine, Sire, que j'aye à me taire sur ce sujet, je n'en ai que trop fatigué V. M. Je passerai donc à des choses moins importantes, mais aussi moins inquiétantes pour moi. Le buste de Voltaire, tel que V. M. le désirait, est terminé. L'artiste y a mis le plus grand soin. Il sera emballé cette semaine avec toutes les précautions possibles, et arrivera sain et sauf à V. M.

Vous tendez, Sire, un piège à mon amour-propre, mais dans lequel il ne donnera pas. Vous comparez la préface de l'encyclopédie à tout ce que vous avez fait de grand et de mémorable dans la paix, dans la guerre, dans la politique, dans le gouvernement, dans les lettres même, quoiqu'elles n'ayent servi que de délassement pour vous. Oh ! que je suis bien loin de tant de succès, et bien peu digne de tant de gloire ! Qu'il y a même de différence entre nos machines physiques, quoique la vôtre, Sire, soit de quatre ans plus âgée que la mienne, et qu'elle ait essuyé des fatigues et des secousses auxquelles mon frêle individu n'aurait pas résisté dès les premières attaques ? Je succomberais à la cent millième partie de ce que V. M. fait en un jour. Elle a toute l'Europe dans la tête ; et moi ; chétif écrivain, une page de mauvaise prose, ou quelques lignes de géométrie me font sentir combien je suis déchu du peu que j'étais, quoiqu'assurément je ne sois pas tombé bien haut. L'essentiel pour être le moins mal qu'il est possible, est de se soumettre à sa destinée, d'écouter et de ménager la nature, d'opposer le régime à ses écarts, et

1780. le repos, à sa faiblesse, enfin de traîner le moins douloureusement qu'il est possible le reste de la carrière qu'elle me destine. C'est ce que je tâche de faire bien ou mal.

V. M. recevra cette lettre vers les premiers jours de l'année prochaine. Cette année, Sire, sera la quarante et unième d'un règne qui fournira tant de beaux traits à l'histoire, tant d'exemples aux souverains, tant de leçons aux généraux, et aux politiques, et tant d'admiration aux sages. Puisse-t-il prolonger encore longtemps sa brillante durée ! Puissé-je, quand l'élysée ou le tartare m'appelleront, laisser encore V. M. sur la terre ! Puissé-je enfin, tant qu'il me restera un souffle de vie, la convaincre de plus en plus de la tendre et profonde vénération avec laquelle je ferai jusqu'au dernier soupir etc.

L E T T R E C C.

D U R O I.

Le 16 janvier.

1781. J E crois que le meilleur parti qu'on puisse tirer de la philosophie consiste à nous rendre la vie supportable, et rien n'adoucit plus notre existence qu'une certaine tranquillité d'ame qui bannit de l'esprit les soucis et les idées sombres qui l'inquiètent. Je m'en ferais accroire, si je pouvais me persuader qu'un ignorant de ma trempe eût pu répandre la sérénité dans l'ame d'un grand philosophe, dans celle de notre Anaxagoras moderne ; je trouve plus vraisemblable que ce grand philosophe se soit déterminé

de lui-même à reprendre cette gaieté décente qui est l'attribut du caractère national des Français : pour moi je touche à l'état d'impassibilité où l'âge mène les vieux radoteurs ; je vois , sans m'inquiéter , naître et mourir ceux dont le tour vient ou pour entrer au monde ou pour en sortir. J'ai cependant donné des regrets à la mort de l'Impératrice-Reine ; elle a fait honneur au trône et à son sexe ; je lui ai fait la guerre et je n'ai jamais été son ennemi. Pour l'empereur , fils de cette grande femme , je l'ai vu et il m'a paru trop éclairé pour se précipiter dans ses démarches ; je l'estime et ne le crains pas ; et pour ce qui regarde les futurs contingens , il me semble que les géomètres qui peuvent les réduire en calcul , sont plutôt en état de pénétrer dans l'avenir que ce que vous appelez les politiques , qui souvent ne voient pas le bout de leur nez. Cela étant , vous ferez plus de chemin avec trois courbes que moi avec de vains raisonnemens qui n'approchent pas de ces calculs. Si l'on assemblait un congrès général des souverains de l'Europe , j'opinerais certainement pour qu'ils fussent tous entre eux en paix et qu'ils vécussent en bonne harmonie ; cependant sur ce sujet les *mais* ne finiraient point. Le parti le plus sûr dans de telles circonstances est d'abandonner aux destins les décrets de l'avenir et de recevoir avec une résignation entière ce qui nous en vient.

Pour vous donner une preuve de ma tranquillité je vous envoie une petite brochure qui tend à marquer les défauts de la littérature allemande et à indiquer les moyens de la perfectionner. Le

— 1781. Colonel de Grimm , qui est Allemand , pourra vous mettre au fait de ce qui regarde cette langue , que vous n'avez pas apprise et qui n'en a pas valu la peine jusqu'ici ; car une langue ne mérite d'être étudiée qu'en faveur des bons auteurs qui l'ont illustrée , et ceux-là nous manquent entièrement ; mais peut-être paraîtront-ils , quand je me promènerai dans les champs élysées , où je présenterai au cygne de Mantoue les idylles d'un Germain nommé Gessner et les fables de Gellert. Vous vous moquerez des peines que je me suis données pour indiquer quelques idées du goût et du sel attique à une nation qui jusqu'ici n'a su que manger , boire , faire l'amour et se battre ; toutefois on désire d'être utile ; souvent un mot jeté dans une terre féconde germe , et pousse des fruits auxquels on ne s'attendait pas.

Puisse cette année où nous entrons être aussi féconde en événemens favorables pour vous et pour la philosophie que je le désire ! Puissiez-vous encore long-temps occuper la chaire de la raison de laquelle vous éclairez les Gaulois et les Welches ! Ce sont les vœux que je fais chaque jour pour l'Anaxagoras moderne.

Sur ce etc.

L E T T R E C C I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 9 février.

S I R E,

JE viens de recevoir l'excellent ouvrage sur la littérature allemande que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, et dont elle me parle dans sa lettre du 6 Janvier; j'ai envoyé sans délai à M. Grimm, suivant les ordres de V. M., l'exemplaire qui était destiné pour lui. Quant à moi, je n'ai pas perdu un moment pour lire, et même pour relire cette nouvelle production littéraire et philosophique de V. M. J'y ai trouvé, Sire, les principes les plus sains de littérature, et par-tout un fonds de raison et de bon goût, tel qu'on devait l'attendre d'un écrivain philosophe, nourri de la lecture des bons modèles, et digne de l'être lui-même. Je ne suis point assez au fait de la littérature allemande, pour juger par moi-même si les reproches que lui fait V. M. sont aussi bien fondés qu'ils le paraissent; mais je m'en rapporte sans peine au jugement éclairé de V. M. sur cet objet inconnu pour moi. La manière si juste et si vraie dont elle apprécie nos littérateurs français, me persuade qu'elle apprécie avec la même justice et justesse les littérateurs de son pays; et les vues qu'elle propose pour remédier au défaut dont elle se plaint, me paraissent les plus saines et les plus utiles qu'il

— 1781. est possible. On dit pourtant que les Allemands se plaignent d'avoir été jugés avec trop de rigueur ; cela me paraît assez naturel , mais ne prouve pas encore qu'ils aient raison. Je n'ai trouvé , Sire , dans tout cet excellent ouvrage , qu'un seul endroit qui peut donner une légère prise à la critique : encore ferait-elle , à certains égards , très-mal fondée. V. M. dit à la page 36 : „ Nous prendrons des Latins le „ manuel d'Épictète , et les pensées de Marc-Aurèle “. Sans doute elle n'a voulu parler que de ces deux ouvrages traduits , et qui ont d'ailleurs été écrits dans Rome , ce qui les fait en quelque manière appartenir aux Latins ; car V. M. n'ignore pas d'ailleurs que les originaux de ces deux ouvrages sont en grec. Il serait bon qu'à une seconde édition , V. M. s'expliquât d'une manière plus précise sur cet objet , pour éviter toute équivoque , et ôter aux journalistes , allemands tout prétexte de dire là-dessus , à leur ordinaire , quelques lourdes sottises.

En voilà assez , Sire , sur les Allemands , malgré l'honneur qu'ils ont de vous avoir pour compatriote et pour souverain. Je me hâte de parler à V. M. d'un autre objet , non moins digne d'éloges peut-être que son excellent ouvrage ; c'est l'éloquence , le bon goût , la noblesse de l'éloge qu'elle fait de l'Impératrice Reine , dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai lu à tout ce que je connais , et tout ce que je connais l'a admiré comme moi. Tous s'écrient qu'on ne peut faire de cette princesse une plus belle oraison funèbre , qu'on devrait mettre ce peu de mots sur sa tombe : „ Ci-gît Marie „ Thérèse , Impératrice-Reine de Hongrie et de

» Bohème. Le grand Frédéric son contemporain a
» dit d'elle: *Elle a fait honneur au trône et à son* 1781.
» *sexe: je lui ai fait la guerre, et je n'ai jamais été*
» *son ennemi*». Nous avons eu le 25 janvier der-
nier à l'académie française une séance publique pour
la réception de deux nouveaux académiciens. M.
l'abbé Delille qui les recevait, et qui a dit un mot
dans son discours sur l'Impératrice-reine, a ajouté
qu'il ne pouvait la louer avec plus d'éloquence que
V. M.; il a rapporté vos paroles, et toute la salle a
retenti d'applaudissemens. J'ai eu plus d'une fois
occasion. dans les lectures que j'ai faites à cette com-
pagnie assemblée, d'exprimer mes sentimens pour
V. M., de parler de sa gloire et de ses ouvrages, et
le public a toujours fait *chorus*; car ce public, Sire,
a pour vous la vénération que vous méritez comme
guerrier et comme Roi, et l'admiration que vous
méritez encore comme écrivain et comme philo-
sophe.

On me mande, Sire, qu'il y a actuellement à
Berlin un jeune savant, nommé M. Muller, qui
vient de publier en allemand une excellente histoire
de la Suisse, que cette histoire a été traduite en fran-
çais, qu'elle est pleine de philosophie et de vérités
courageuses, que l'auteur est en état d'écrire en
français, qu'il désirerait se fixer dans les États de
V. M., et que l'académie ferait en lui une excellente
acquisition, si V. M. jugeait à propos de l'y atta-
cher, en le fixant d'abord par une modique pension
de 400 écus, dont il se contenterait jusqu'à ce qu'il
eût mérité par son travail d'obtenir une plus forte
récompense. V. M. pourrait prendre des informations

1781. — au sujet de cet homme de lettres; et comme je m'intéresse au bien de son académie, je prends la liberté de demander à V. M. ses bontés pour M. Muller, en cas qu'après les informations, elle le juge digne de les obtenir.

Il ne me reste d'espace, Sire, que pour renouveler à V. M. les vœux ardens que je ne cesse de faire pour son bonheur, pour l'accroissement de sa gloire, si cet accroissement est possible, pour sa santé, son repos, et sa conservation. On m'écrit que V. M. se porte mieux que jamais, et je réponds avec cet ancien : *Les dieux sont donc quelquefois justes.*

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCII.

D U R O - I.

Le 24 février.

L'OUVRAGE que je vous ai envoyé est l'ouvrage d'un *dilettante*, qui prenant part à la gloire de sa nation, désirerait qu'elle perfectionnât autant les lettres que l'ont fait les nations ses voisines qui l'ont précédée de quelques siècles. Loin d'être sévère, je ne l'ai fouettée qu'avec des roses: il ne faut pas abaisser ceux que l'on veut encourager; au contraire, il faut leur faire voir qu'ils ont le talent et qu'il ne leur manque que la volonté de le perfectionner, et en cela une pédanterie grossière et le manque de goût sont les plus grands obstacles qui les arrêtent.

J'avoue que le génie n'est pas aussi commun qu'on le croit, et que des hommes déplacés qui auront fait merveille dans un genre, ne réussissent pas également dans les autres. Dans les écoles et les universités de mon pays, j'ai introduit la méthode d'instruction que j'ai proposée, et je m'en promets des suites avantageuses. Je signe volontiers mon arrêt touchant Marc-Aurèle et Epictète ; toutefois vous saurez qu'en Allemagne la connaissance de la langue latine est bien plus commune que la connaissance de la grecque ; pourvu que nos savans s'appliquent à bien traduire ces auteurs, ils mettront dans leur propre langue par ce moyen plus de force et d'énergie, qualités qui lui manquent encore.

Vous voulez bien vous intéresser à ma santé, et dans le temps que vous me félicitez d'en jouir, votre lettre me trouve dans le troisième accès de goutte dont je suis accablé depuis mon retour de Berlin. Ce sont des galanteries dont l'âge favorise les vieillards. Je me console avec l'abbé de Chauvieu et avec tous les gouteux du vieux et du nouveau testament. Cela incommode un peu en écrivant ; mais on se fait à tout, et je dis comme Posidonius : ô goutte ! tu ne m'empêcheras pas d'écrire au sage Anaxagoras.

Ce M. Mayer a été ici. Je vous confesse que je l'ai trouvé minutieux ; il a fait des recherches sur les Cimbres et sur les Teutons dont je ne lui tiens aucun compte ; il a encore écrit une analyse de l'histoire universelle, dans laquelle il a studieusement répété ce qu'on a écrit et dit mieux que lui. Si l'on ne veut que copier, on augmentera le nombre des livres à l'infini, et le public n'y gagnera rien.

— 1781. Le génie ne s'attache point aux minuties, ou il présente les choses sous des formes nouvelles, ou il le livre à l'imagination, ou ce qui est mieux encore, il choisit des sujets intéressans et nouveaux. Mais nos Allemands ont le mal qu'on appelle *logon diar-rhaa* ; on les rendrait plutôt muets qu'économes en paroles. Voilà bien du bavardage pour un goûteux ; j'étais en bon train d'en dire davantage, si ma main (peut-être à propos) ne m'arrêtait pour ne vous point ennuyer.

Sur ce, etc.

L E T T R E C C I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 30 mars.

S I R E,

LA dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a laissé des inquiétudes pour vous, et sur le présent et sur l'avenir. Quelqu'un qui avait eu l'honneur de voir assez long-temps V. M. m'avait écrit qu'il ne l'avait jamais trouvée si bien portante. Je me suis empressé de l'en féliciter, et dans le temps que je me réjouissais avec tous mes amis de cette bonne nouvelle, V. M. en était au troisième accès violent de goutte, dont elle a été attaquée cet hiver. Quoiqu'elle ait la bonté de m'ap-

prendre qu'elle en est à présent délivrée, je crains, Sire, une nouvelle rechute, ce long et maudit hiver n'étant pas encore fini à beaucoup près, surtout à cinq degrés plus au nord que Paris, où nous nous chauffons encore. Plus je suis profondément touché de l'état de V. M., plus je suis tendrement reconnaissant de la bonté avec laquelle elle veut bien me parler à ce sujet, en m'assurant que cette maudite goutte ne me privera pas de ses lettres. Elles me sont, Sire, plus nécessaires que jamais; elles sont toute ma consolation, et raniment l'insipidité de ma vie, devenue presque nulle par l'état de ma santé, qui m'interdit presque absolument tout travail, si je veux conserver le peu qui m'en reste.

Mais j'aime bien mieux parler à V. M. d'elle que de moi; et après lui avoir fait mon compliment dans ma dernière lettre sur l'éloge si éloquent et si court qu'elle m'a écrit de l'Impératrice-Reine, je prendrai la liberté de la féliciter dans cette lettre sur un autre objet, sur l'excellente réponse qu'elle vient de faire à la requête des ministres luthériens de Berlin, au sujet des innovations du catéchisme et des cantiques. Si d'un côté l'importance que ces prêtres mettaient à l'objet de leur requête, est amusante par le ridicule, la réponse de V. M. est dictée par la sagesse même, armée de la plus fine et de la meilleure plaisanterie. "Mon intention est
„ que chacun de mes sujets puisse *s'arranger dans*
„ son culte comme il jugera à propos, et que tous
„ sans exception soient les *maîtres de chanter et de*
„ *croire* ce qu'ils voudront, et comme ils voudront."
Ah! Sire, que Voltaire aurait ri, s'il avait lu cette

1781. charmante réponse ! Quel usage excellent il en aurait fait dans le premier pamphlet qu'il eût imprimé, soit en vers , soit en prose ! Que ces expressions , *s'arranger dans son culte , chanter et croire ce qu'ils voudront* , sont heureuses et de bon goût ! Qu'elles sont dignes de servir de modèle aux souverains , que les théologiens veulent mêler dans leurs querelles , et qui pour l'ordinaire s'y mêlent avec une facilité si avilissante pour eux , et si funeste à leurs peuples ! J'ose assurer V. M. que ces mots si précieux à la raison ont fait ici autant de fortune que son bel éloge de l'Impératrice-Reine , et qu'ils sont en ce moment répétés avec de grands éclats de rire par tous ceux qui pensent , et qui , à l'exemple de V. M. , méprisent toutes les superstitions humaines et toutes les billevesées théologiques. Puisse la Destinée et la Goutte vous permettre , Sire , de donner encore long-temps un pareil exemple aux rois , qui pour la plupart en ont si grand besoin , une si douce consolation à la raison et au bon sens , et une si efficace marque de mépris à l'absurde et atroce fanatisme !

Tout ce que V. M. me fait l'honneur de me mander sur l'état actuel de la littérature allemande , est plein de goût et de lumières. Je souhaite et j'espère que les réformes proposées et ordonnées par V. M. auront un succès digne du héros philosophe et réformateur qui les a prescrites. Nos universités de France , et celle de Paris en particulier , auraient grand besoin d'un législateur tel que vous ; car on y est encore bien encrouté de préjugés en tout genre , bien ignorant et bien fanatique.

Je m'en rapporte entièrement à V. M. sur le jugement qu'elle a porté de ce M. Mayer dont j'avais eu l'honneur de lui parler. On m'en avait écrit des merveilles, et je les avais crues assez facilement pour demander à V. M. si elle connaissait cet homme de lettres. Me voilà maintenant bien instruit de ce qu'il vaut, et parfaitement tranquille sur le parti que V. M. voudra prendre à cet égard. Je crois volontiers que les littérateurs allemands sont encore bien malades de cette indisposition que V. M. appelle si plaisamment, une *diarrhée de paroles*. Il leur suffirait d'entendre, ou plutôt d'écouter plus souvent et plus attentivement V. M., pour apprendre d'elle à ne dire que ce qu'il faut, et comme il le faut. 1781.

Ce précepte si sage, Sire, m'avertit de finir moi-même tout mon bavardage philosophique et littéraire; je le termine mieux qu'il n'a commencé, en renouvelant à V. M. l'hommage des sentimens profonds de reconnaissance, de vénération et de tendresse avec lesquels je ferai jusqu'au tombeau, etc.

L E T T R E C C I V.

D U R O I.

Le 13 avril.

1781. — LA nature a voulu que la santé et l'espérance fussent nos introducteurs dans le monde, pour nous faire illusion sur les maux qui nous attendent; et par une précaution outrée, cette même nature craignant que nous ne fussions trop attachés à cette maudite vie, elle nous envoie les maladies et les infirmités, pour que nous y renoncions avec moins de regret. Nous sommes tous les deux compris dans cette dernière classe; chaque jour nous faisons des pertes et nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, assurés de le suivre dans peu. Cette goutte dont j'ai été incommodé, je m'en suis délivré par l'abstinence et par le régime. A présent je n'y pense plus, quoique je me prépare à quelque nouvelle visite de cette hôtesse importune. Tandis que la France fait bravement la guerre sur mer aux Anglais, j'ai combattu la goutte et je l'ai prise par famine; il serait à souhaiter que les Espagnols en fissent autant à Gibraltar.

Nous avons eu quelque petit mouvement dans l'Eglise pour un sujet de la plus grande importance. Vous savez que les protestans croient que la Divinité aime leur chant: je ne fais quel poëte allemand a cru trouver un tas d'inepties dans ces beaux cantiques et en a composé de nouveaux, plus dignes,

à ce qu'il croit, de l'Etre suprême. Cela a produit —
une scission dans l'Eglise; les uns sont pour les vieux, 1781.
les autres pour les nouveaux. Le peuple criait à
l'hérésie sans savoir pourquoi; les prêtres, jaloux les
uns des autres, voulaient s'anathématiser; les libraires
se mêlaient dans cette querelle; les uns avaient
des éditions entières des nouveaux cantiques qu'ils
voulaient vendre, d'autres avaient leur boutique
pleine des anciens, dont ils n'auraient pu avoir le
débit, si la nouvelle mode avait gagné le dessus. Dans
ce conflit, chaque parti m'a porté ses plaintes, et en
juge impartial j'ai décidé que chacun louerait Dieu
comme il le jugerait le plus convenable; et la paix
a été rétablie dans l'église de Berlin. Mais admirez
qu'un incrédule sert d'indigne instrument pour
appaîser le schisme naissant de son troupeau d'élus.
Platon autrefois servit à fonder la religion chrétienne,
Voltaire employa toute la sagacité de son génie pour
rendre les prêtres raisonnables et le faux zèle
tolérant; mais cette dernière entreprise étant trop
forte, n'a pu être consommée.

Il vient d'arriver une assez plaîsante aventure dans
l'Empire. Un Prince, grand ami de votre Beaumont,
archevêque de Paris, a une épouse âgée de cinquante-
trois ans, et a fait connaissance avec un prêtre
fanatique, qui lui a promis que son épouse deviendrait
enceinte, si on lui faisait dire une messe sur le
ventre, ajoutant qu'il se fallait pourvoir d'une foi
robuste pour que le charme opérât. Voilà qu'on dit
des messes sur le ventre, voilà que la femme du
Prince se croit grosse, voilà accoucheurs, accoucheuses
et témoins qui arrivent; mais le miracle manque,

1781. parce que le Prince n'avait pas eu assez de foi. Notez que cette farce s'est jouée dans ce siècle philosophique, dans ce XVIII^{ème} siècle, où l'on dit que la raison s'est perfectionnée. Pauvres humains que nous sommes ! Il paraît que la nature ne nous a mis au monde que pour croire et que pour faire des sottises ! Et nous nous énorgueillissons encore. Je voudrais qu'avec des messes dites sur le ventre, on pût vous rendre la santé et la vigueur ; mais comme cette charlatanerie répugne à tout philosophe, il faudra vous borner au régime, qui est plus efficace que les messes. Je souhaite de tout mon cœur d'apprendre que votre santé est meilleure et que vous êtes en état de travailler comme autrefois. Sur ce, &c.

L E T T R E C C V

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 11 mai, anniversaire de la bataille de Fontenoi, dix ans avant le traité de Versailles.

S I R E,

VOTRE MAJESTÉ prétend, dans la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, que *nous faisons chaque jour des pertes, elle et moi, et que nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, assurés de le suivre dans peu.* Cela n'est que trop vrai de mon frêle individu ; mais permettez-moi, Sire, pour ce qui vous regarde, de n'être pas là-dessus de l'avis de V. M.

Je crois au contraire, à en juger par ses lettres, qu'elle se fortifie et rajeunit tous les jours, tant ces lettres sont pleines de gaieté, et d'excellente plaisanterie. Tout ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire sur la querelle des ministres de Berlin, est du meilleur ton et du meilleur goût, digne de la cause soumise par eux à la décision de V. M., et digne de la sagesse d'un grand roi. Hélas ! Sire, (et c'est la réflexion de tous ceux à qui j'ai lu cet endroit de votre lettre) pourquoi les autres souverains n'ont-ils pas eu, et n'ont-ils pas encore le même dédain que vous pour ces billevesées ? Combien ils auraient épargné de sang et de malheurs à la sotte et déplorable espèce humaine ! Voilà un évêque d'Amiens, fanatique, successeur de celui qui a demandé le supplice du Chevalier de la Barre, voilà, dis-je, cet évêque d'Amiens, nommé *Machault*, fils de l'ancien Contrôleur-général des finances, qui vient de donner un mandement forcené contre l'édition qu'on prépare des œuvres de Voltaire. Si on savait en France imposer silence à ces fondeurs de tocfin, ils n'auraient ni partisans, ni imitateurs. Peut-être à la fin sentira-t-on la nécessité de les réprimer, pour l'honneur de la raison, et le repos public. Dieu veuille qu'on y suive votre exemple.

Il me semble que l'Empereur d'aujourd'hui traite un peu lestement les prêtres, les moines et le Pape. Il faut espérer que cette première hostilité impériale aura des suites plus sérieuses. Ainsi-soit-il !

Je suis avec la plus tendre et la plus profonde vénération, etc.

L E T T R E C C V I.

D U R O I.

Le 28 mai.

1781. QUAND on fîse la soixante et dixième année, on doit être prêt à décamper aussitôt que le boutefelle sonne : quand on a vécu long-temps, on doit connaître le néant des choses humaines ; et lassé de ce flux et reflux de maux et de biens qui se succèdent sans cesse, on doit quitter la vie sans regret. Quand on n'est point ce qu'on appelait autrefois hypocondre, et qu'on nomme maintenant avec beaucoup plus d'élégance vapoureux, on doit envisager gaiement le terme qui met fin à nos sottises et à nos tourmens, et se réjouir que la mort nous délivre de ces passions qui nous damnent. Après avoir mûrement réfléchi sur ces graves matières, je compte de conserver ma bonne humeur tant que durera ma chétive et frêle machine, et je vous conseille d'en faire autant. Bien loin de me plaindre de ma fin prochaine, je dois plutôt faire excuse au public d'avoir eu l'impertinence de vivre si long-temps, de l'avoir ennuyé, fatigué, et de lui avoir été à charge les trois quarts d'un siècle, ce qui passe la raillerie.

Je quitte cette matière qui pourrait vous paraître trop lugubre, pour vous remercier de l'anecdote de l'Empereur Léopold que j'ai trouvée dans votre lettre. Il faut avouer que les saints ont des ressources que les profanes n'ont pas. Chez nous, l'œuvre de la

propagation n'est due qu'à une opération physique ———
des plus communes. Chez les saints, tout se fait par 1781.
miracles ; malheureusement ils ne réussissent pas
toujours dans ce siècle pervers. Toutefois ce que le
prince a perdu en messes, il l'a gagné par le ridicule
qu'il s'est donné par cette platitude.

J'ai appris, ainsi que vous, que le César Joseph a
quelques démêlés avec le saint père, encore au sujet
d'une messe qu'il n'a point voulu dire pour Marie
Thérèse. J'ose présumer toutefois qu'ils se raccom-
moderont à la mort du Duc de Modène, et que le
vicaire de Jésus - Christ cédera le Ferrarois aux
descendans des Lorrains autrichienisés ; cette cession
du Ferrarois au moins vaut bien une messe, et l'ame
de Marie Thérèse l'apprenant, s'élancera du purga-
toire en paradis. Cette assertion n'est qu'une hypo-
thèse ; je suis laïque, et il n'appartient qu'à la
Sorbonne de prononcer sur ce qui peut se passer au
ciel, au purgatoire ainsi qu'aux enfers.

J'ai oublié de vous dire que j'ai vu ces jours passés
à Berlin un Prince de Salm qui vient fraîchement de
Paris ; il m'a couvert de honte ! je me suis trouvé
si inepte, si maussade, si sot en comparaison de lui,
que je n'ai presque pas eu le cœur de lui répondre.
Il est pétri de grâces ; tous ses gestes sont d'une élé-
gance recherchée, ses moindres paroles des énigmes,
il discute et approfondit les bagatelles avec une dex-
térité infinie et possède la carte de l'empire du tendre
mieux que tous les Scudéri de l'univers. Ah ! père
Bouhours, me sui-je écrié, je suis contraint d'avouer
que vous aviez raison, et que hors de Paris on ne
trouve que ce gros sens commun qui ne mérite pas

— qu'on en parle. Peut-être que le poëte duquel sont
 1781. les vers adressés au Cardinal de Bernis, avait la tête
 pleine des réflexions de la Rochefoucault, et qu'il
 juge ainsi que nos actions n'ont d'autre principe que
 l'amour-propre et la vanité. Le Cardinal pourrait lui
 répondre que la critique est aussi aisée que l'art est
 difficile. Pour moi qui suis grand partisan de l'indul-
 gence, parce que je sens que souvent j'ai besoin de la
 rencontrer chez le public, je crois qu'il ne faut con-
 damner personne sans l'avoir entendu; de plus vous
 savez qu'il ne convient pas que le supérieur soit jugé
 par l'inférieur; or la dignité d'un Cardinal l'élève au-
 dessus de tous les rois de la terre, donc.

Je suis actuellement occupé à faire la tournée des
 provinces; ces occupations tumultueuses continue-
 ront jusqu'au 15 du mois prochain, où de retour en
 mon petit hermitage, je pourrai vous écrire à tête
 reposée et plus gaïement.

Sur ce, etc.

L E T T R E C C V I I.

D U R O I.

Le 22 juin.

JE n'ai connu de Beaumont que l'archevêque de Paris digne d'être archevêque du Diable, si cet esprit malfaisant existait et qu'on lui rendit un culte. Je connais beaucoup Beaumont l'avocat, respectable par son éloquence, par ses mœurs, sur-tout par la générosité courageuse avec laquelle il a soutenu la cause de la vertu opprimée; je n'ai pu lui refuser mon estime. Pour l'abbé de Beaumont dont vous me parlez, je ne le connais que par le Discours que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Ce bon abbé me coupe la parole; il s'est malheureusement avisé de dire des choses si obligeantes, si flatteuses sur mon sujet, qu'il ne me reste qu'à l'admirer et à me taire. Ah! mon cher d'Alembert, répétons quelquefois avec le bon Salomon les paroles les plus sensées qui lui soient échappées: Vanité des vanités, vanité de la gloire! L'homme est un atome noyé dans l'océan de l'éternité; le moment de sa naissance touche à celui de sa mort: le moins vicieux est le plus parfait, il passe ses jours à élever ou à détruire; un être de cette espèce mérite-t-il un panégyrique? Passe encore qu'on perpétue les noms de ceux qui nous ont appris à labourer, à moudre, à pétrir, à étancher notre soif par des liqueurs bienfaisantes, passe

— qu'on éternise la mémoire de ceux qui persuadèrent
 1784. aux hommes de sacrifier une partie de leurs intérêts
 au bien de la société; mais les autres qu'en dirai-je ?
 Ils n'ont été loués qu'à cause qu'ils ont fait du bruit,
 et leurs enthousiastes sont les premiers à purifier
 leurs apparemens de guêpes et de frelons, parce
 qu'ils piquent en bondissant, tandis qu'ils ne
 touchent pas aux mouches, parce qu'elles sont plus
 tranquilles. Ceci n'est point dit à l'égard de la bonne
 Thérèse, qui, sortie du purgatoire par l'efficacité des
 messes dites pour son repos, réside maintenant son
 rosaire en paradis. Ces guêpes, ces frelons désignent
 un certain habitant des bords de la mer Baltique
 auquel vous rendites visite il y a une vingtaine
 d'années. Ces jours passés je lisais ces vers :

César n'a point d'asile où son ombre repose,
 Et l'ami Pompignan croit être quelque chose.

Je répète souvent ces vers, sur-tout lorsque des
 bouches ou des plumes éloquentes distillent un encens
 élaboré et subtil qui entête et bouleverse une
 pauvre cervelle dépourvue de philosophie. Si les
 prêtres crient incessamment de leurs chaires : point de
 raison ! point de raison ! je voudrais qu'on dit tous
 les jours aux princes : point d'orgueil ! point
 d'orgueil ! souviens-toi que ta première habitation a
 été entre l'*intestinum rectum* et la vessie. Je conviens
 que si les Quelus, les Maugiron, les Luynes, les
 vieux Duc de Richelieu, en un mot les courtisans
 de vos rois, avaient tenu des propos semblables à
 leurs maîtres, la fortune de ces favoris en eût été

moins brillante; mais peut-être Henri III aurait moins persécuté les hérétiques, Louis XIII aurait plus ménagé le sang de ses sujets, il se pourrait que Gènes n'eût pas été bombardée sous Louis XIV, que la chambre de réunion n'eût pas été érigée et que les Hollandais fussent demeurés en paix l'année 1672, et ç'aurait été un gain pour la pauvre humanité. C'est aux grands philosophes comme vous à prononcer sur des réflexions ébauchées par un pauvre Tudefque: en attendant, ma monade salue la vôtre et la prie, toutes les fois qu'elle voudra penser à cet être qui végète au bord de la Sprée, de se servir du tube de l'abbé de Beaumont et de ne voir à travers que le beau fantôme que ledit abbé a créé. Sur ce etc.

L E T T R E C C V I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 29 Juin.

S I R E ,

JE crois V. M. revenue maintenant de toutes ses courses militaires, et sédentaire dans sa retraite philosophique. Je m'empresse donc d'avoir l'honneur de répondre à sa dernière et charmante lettre, malgré l'impression qui me reste encore de deux ou trois accès de fièvre, qui m'ont laissé de la faiblesse, mais qui peut-être m'auront fait quelque bien d'ailleurs, en me délivrant, comme disent les médecins, de

1781.

quelque matière *peccante et morbifique*. Les excellentes leçons que V. M. veut bien me donner sur l'*hypocondrie* ou *hypocondrie*, plus élégamment appelée *vapeurs*, me font craindre pour l'honneur de ma raison, que V. M. ne me croie attaqué de cette maladie; je la puis assurer qu'il n'en est rien, et que je vois d'un œil assez froid et philosophique le dépérissement de mes facultés corporelles et intellectuelles. Comme ce dépérissement est une suite de mon âge de 64 ans, des longs travaux dont ma pauvre tête est fatiguée, (car toutes les têtes, Sire, et sur-tout la mienne, ne sont pas de la même trempe que la vôtre) je me console en pensant que tel est le sort de la condition humaine, et que celui qui, comme moi, chemine lentement vers l'autre monde sans souffrir beaucoup d'esprit ni de corps, est encore une des créatures humaines, les mieux partagées par la divine providence.

Je n'ai pas le bonheur, Sire, de connaître, même de vue, ce Prince de Salm dont V. M. me fait l'honneur de me parler; la vie que je mène me prive de l'avantage de rencontrer cette élégante espèce; mais des personnes qui connaissent ce Prince, m'en ont parlé exactement sur le même ton que V. M. Les sentimens qu'il lui a inspiré, sont exactement les mêmes dont il est honoré à Paris par le peu de gens raisonnables avec lesquels il se rencontre quelquefois. Ce sont, Sire, ces messieurs-là qui laissent aux étrangers une idée si peu favorable de la nation française, qui pour son bonheur ne leur ressemble pas toute entière; car je ne connais point de pays où il y ait à la fois dans le même peuple deux nations plus différentes

et plus évidemment distinguées, qui n'ont entr'elles rien de commun, comme ces rivières qui depuis leur confluent jusqu'à une très-grande distance, coulent l'une auprès de l'autre sans se mêler. Ce sujet, Sire, fournirait beaucoup; mais tout cela ne ferait bon à dire qu'à l'oreille de V. M., et malheureusement j'en suis trop loin. Je puis seulement me permettre de lui dire, pour échantillon de notre double caractère national, que d'un côté les bons citoyens et les geus sages ne désirent que la fin d'une guerre jusqu'à présent très-ruineuse sans beaucoup d'avantage, et que de l'autre tous nos agréables ne sont occupés que de la prompte réédification de l'opéra qui vient de brûler de fond en comble. V. M. s'amuserait fort aussi de tous les propos contradictoires qu'elle entendrait dans nos sociétés, sur la retraite récente de M. Necker, autre matière à grandes réflexions, mais qui ne doivent pas non plus passer par le canal des honnêtes commis qui lisent les lettres aux postes, et à qui Dieu conserve les yeux, dont ils font un si digne et si noble usage!

Le César Joseph, comme V. M. l'appelle, est actuellement, dit-on, incognito à Versailles, ou doit y arriver incessamment, sans se montrer à Paris. On raisonne ou bavarde beaucoup sur l'objet de son voyage: si c'est, comme on dit, pour négocier la paix, Dieu veuille l'exaucer et l'entendre! Il me semble, à en juger par les nouvelles publiques, que ce prince mal-mène un peu et le St. père et la livrée, tant monastique que séculière; il va même, dit-on, jusqu'à accorder aux Juifs la liberté de conscience et l'état de citoyen, ce que les augustes Empereurs ses

1781. ancêtres auraient regardé comme le plus grand des crimes. C'est à vous, Sire, que l'humanité et la philosophie doivent rendre grâces de tout ce que les souverains font et feront encore pour favoriser la tolérance, et réprimer la superstition; car c'est V. M. qui leur a donné la première ce grand exemple, si beau et si facile pour eux à imiter, et qu'ils ont néanmoins encore imité si peu. Prions le Roi des Rois, comme dit la sainte Ecriture, que leurs Majestés s'instruisent et s'éclairent!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCIX.

D U R O I.

Le 14 juillet.

Me voici de retour des frontières des Sarmates que j'ai parcourues, et je suis bien aise de me retrouver dans ma cellule. C'est au Prince Salm, aux élégans à talons rouges à remplir le monde du bruit de leur nom et de leurs étourderies; mon âge m'éloigne de leur séquelle; il me porte à passer le reste de mes jours avec les anciens que je joindrai dans peu, et m'éloigne des modernes avec lesquels ce n'est pas la peine de faire connaissance. Ne pensez pas, je vous prie, en lisant ce début, que j'aye des vapeurs, je vous assure qu'il n'en est rien. Je vois entre les mains des Parques s'accourir le fil de mes jours, sans que cela m'affecte; l'expérience journalière est une école qui nous apprend la vicissitude de notre être; nos

molécules qui s'échappent par la transpiration imperceptible, les différentes sécrétions du corps, ainsi que les saignées, nous accoutument à mourir en détail: apprivoisés à perdre des parties de nous-mêmes, nous nous encourageons à voir d'un regard stoïque la dissolution totale de la matière qui nous compose; mais lorsque l'imagination s'éteint, que la mémoire devient inutile, que la vue baisse ou s'obscurcit, chez la plupart des hommes l'amour-propre se gendarme contre le temps qui leur enlève des propriétés qu'ils pensaient être indélébiles; l'admiration qu'ils avaient pour leurs prétendues perfections, leur cause les regrets les plus ridicules sur la perte de quelques qualités passagères de leur être, et ils ne se rappellent pas qu'ils n'étaient rien dans le siècle passé et qu'ils seront réduits à rien dans le siècle futur. Les vieillards pourraient bien encore trouver des sujets de consolation en se rappelant que l'on n'a de vrais amis que ses contemporains, et que ce bien inestimable du sage est perdu pour lui, s'il pousse sa carrière à la seconde ou à la troisième génération: la façon de penser, celle d'agir, si différente, ne s'affimile point; ils se trouvent donc isolés dans la société, comme on trouve dans les taillis quelques vieux chênes qui ont résisté aux injures du temps, et dont la cime desséchée et flétrie domine de beaucoup au-dessus du sommet des jeunes arbres. Mais ces réflexions, quoiqu'elles ne m'affectent pas, paraîtront peut-être trop sombres pour un philosophe qui vit au centre des Sybarites de la Seine.

Je passe donc à des sujets plus gais. Ce César Joseph dont vous faites mention, me fortifie et me

1781.

corroboie dans le penchant que j'ai pour la secte acataleptique ; les uns le disent à Bruxelles, les autres à Paris, et je vous répondrai comme Madame de Sévigné : j'en crois ni l'un ni l'autre. Ce prince fait trembler tous les moines et les riches abbés de ses États. On prétend qu'il hait les parjures et qu'il réduira exactement ces Messieurs à l'observance du vœu de pauvreté qu'ils ont fait. Voyez-vous, ce sont là des biens que la guerre opère dans la chrétienté. Cette guerre coûte des sommes immenses ; les princes empruntent ; une nouvelle guerre , de nouvelles dettes ; il faut les payer, les ressources manquent. Que faire ? Il ne reste qu'à dépouiller le clergé de ses richesses , et la nécessité contraint les monarques à recourir à ce seul expédient qui leur reste. Si notre Calvin était témoin de ces événemens , voici ce qu'il dirait : Admirez, mes frères, les voies impénétrables de la providence ; l'Être des Êtres , qui abhorre l'horrible et sacrilège superstition dans laquelle l'Eglise se trouve plongée, ne se sert point de la voix des sages pour rendre la vérité triomphante, elle ne daigne point opérer des miracles pour étouffer l'erreur enracinée ; de qui se sert-elle pour détruire les moines et pour faire disparaître de la face de la terre ces organes vils et impurs du fanatisme ? Des rois, mes frères, c'est-à-dire de l'espèce la plus ignorante qui rampe sur la surface de ce globe. Comment le grand Demiurgos amène-t-il ces ignorans à ses fins ? Par l'intérêt, mes frères. Pour cette fois, Intérêt infame , tu feras du moins utile au monde , en excitant les passions de ces demi-Dieux du siècle à piller le bien des prêtres ; tu les armes du glaive destructeur

teur avec lequel ils détruisent cette engeance dont l'estomac sacrilège et les boyaux avides étaient sans cesse bourrés de chair et de sang. *O ! altitudo* etc. Au moins ce n'est pas moi, mais Jean Calvin qui dit tout cela ; je vous le déclare, Messieurs de la poste ; au cas que votre noble curiosité vous porte à favoir ce que contient ma lettre, vous ne confondrez point mon nom avec celui de Calvin. Je respecte trop le profond favoir de M. l'archevêque de Paris et son feseur de mandemens, pour vouloir les scandaliser, et personne ne confidère plus que moi la déraison inaltérable de ce concile perpétuel de la Sorbonne antique, dont les décisions sont infaillibles. Pour vous, mon cher Anaxagoras, je vous prie d'être persuadé de toute mon estime.

Sur ce etc.

L E T T R E C C X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 30 juillet.

S I R E ,

JE commencerai cette lettre par présenter à V. M. un nouvel hommage qu'on lui rend, tout en faisant l'éloge de Marie Thérèse. C'est l'ouvrage d'un jeune écolier de 14 ans, de grande espérance, qui croit devoir, tout jeune qu'il est, joindre sa voix à celle de l'Europe, et qui à la page 6 de cette pièce, parle de

— V. M. en assez beaux vers, comme l'Europe en pense.
 1701. Si V. M. daignait me charger d'un mot pour ce jeune homme, il *frapperait*, comme Horace, *les cœurs de sa tête*, orgueilleuse d'avoir obtenu le suffrage d'un si grand Roi, et moi, je dirais à V. M. avec le plâmistre David: *Tous avez reçu la cour, je te la bêche même des enfans.*

J'ai reçu, Sire, à peu de distance l'une de l'autre, deux lettres de V. M., qui sont deux chef-d'œuvres de philosophie pratique. Ceux qui liraient ces deux belles lettres sans voir la signature, les croiraient d'Épictète, et ne se douteraient pas qu'elles sont d'un Roi, qui après avoir rempli l'univers de son nom, voit avec tant de supériorité et de lumières tout le néant des grandeurs et des vanités humaines. Ces deux lettres, Sire, prouvent combien j'ai dit vrai dans ces deux vers que j'ai mis, avec d'autres, au bas de l'estampe de V. M.,

Modeste sur un trône orné par la victoire,
 Il fut apprécier et mériter la gloire.

Je ne fais par quelle voie le César Joseph veut aller à cette gloire, si vaine et si recherchée; mais je crois qu'il ira plus sûrement en s'emparant des biens du clergé, qu'en s'emparant de la Bavière. V. M. a bien raison, la guerre, parmi tous les fléaux qu'elle amène, produira à la longue ce bien si désirable, les princes feront payer leurs dettes aux prêtres et aux moines. La France, qui *écrit* sur tout cela de si belles choses, et qui *en fait* si peu, fera je crois la dernière à faire justice; car il y a encore trop de prêtres à Versailles; mais elle

elle la fera pourtant enfin , ne fût-ce que par la honte de rester toute seule à ne pas faire ce qui est raisonnable. Cette engeance sacerdotale , dont V. M. fait tout le cas qu'elle mérite , et qui , à la honte de la France , y conserve encore tant de crédit , a quelquefois de plaisantes aventures. On me contait ces jours derniers qu'un évêque fanatique voulait , il y à huit à dix ans , refuser ce que nous appelons le *bon Dieu* à un pauvre diable de janséniste fanatique qui se mourait ; comme l'évêque appréhendait que le curé de la paroisse , malgré sa défense , ne communiquât le janséniste , il envoya un de ses grands vicaires *consommer* , (c'est à dire manger) toutes les hosties qui étaient dans le tabernacle , afin qu'il n'en restât pas une pour le pauvre malade. Le grand vicaire obéit , et n'en laissa pas une ; mais comme le ciboire en était tout plein , notre gourmand eut une effroyable indigestion. Il envoya chercher le médecin , qui lui annonça un très-grand danger , auquel il n'y avait de ressource que l'émétique. Le grand vicaire s'y refusa constamment , disant qu'il ne voulait point vomir , au grand étonnement du médecin , qui ne pouvait comprendre la raison que lui en donnait le prêtre , que *sa conscience ne le lui permettait pas*. Enfin le prêtre en mourut , martyr de sa sainte voracité. Voilà , Sire , un bon conte à mettre en vers. V. M. devrait bien le rimer , et le dédier à son ami Christophe ou Christophle de Beaumont. L'orateur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer l'oraison funèbre , ne se soucie point du tout que V. M. le confonde avec ce digne et savant prélat. Cet orateur s'appelle *Boisfont* , et non pas *Beaumont* , et n'a du prêtre que ce qu'il en faut pour être *apte et idoine* à posséder des bénéfices.

1781. L'Empereur devait arriver le 23, non à Paris, mais à Versailles ; si j'avais l'honneur de le rencontrer, (ce qui ne fera pas, car je ne vais pas plus à Versailles qu'à Bruxelles) je prendrais la liberté de lui recommander, au nom de V. M. le coffre-fort sacerdotal et monacal, et je me flatte que V. M. ne m'en défavouerait pas. Le beau sermon qu'elle fait faire à Calvin, dans la dernière lettre dont elle m'a honoré, vaut mieux que toutes les déclamations de Bourdaloue ; j'y répondrais, si je l'osais, par un autre sermon, qui sans doute ne le vaudrait pas, mais qui pourrait trop scandaliser la curiosité des maîtres de poste, depuis Paris jusqu'à Berlin, et je me souviens que l'évangile a dit, *malheur à celui par qui le scandale arrive* ; de quoi je veux, comme dit Rabelais, me garder *curieusement*. Ce que j'aime encore mieux, Sire, de cet excellent sermon, c'est qu'il me prouve que V. M. est très-gaie, et par conséquent très-bien portante. Elle n'a pas besoin d'affirmer qu'elle n'a pas de *vapeurs*, on le voit bien à cette charmante et excellente lettre. Il est temps, Sire, de finir la mienne qui n'est pas digne de la vôtre.

Je suis avec la plus tendre et la plus profonde vénération, etc.

P. S. J'apprends au départ de la poste, que l'Empereur est arrivé hier à Paris. Il a fait quelques courses dans la ville, et de là il est allé à cinq heures du soir à Versailles, où on lui prépare des opéra, comédies, ballets, parades, etc. etc. dont je crois qu'il ne se soucie guère. On dit que tout ce plaisir ou cet ennui durera peu, et qu'il repartira vendredi pour Vienne. On ajoute qu'il ne verra

que la famille royale , M. de Maurepas et M. de Vergennes. Si c'était pour négocier la paix , il viendrait ici faire une bonne œuvre , car nous en avons grand besoin , à la façon dont nous faisons la guerre. Heureusement nos ennemis ne la font pas mieux que nous. Je me souviens toujours du mot de Fontenelle , qui disait : *On ne parle en temps de guerre que de l'équilibre de puissance en Europe ; il y a un autre équilibre aussi efficace pour le moins , et aussi propre à conserver chaque puissance : c'est l'équilibre de sottises.* 1781.

Oferais-je faire une supplication à V. M. , qui la rendrait chère et respectable à toute notre jeunesse étudiante , comme elle l'est à tout ce qui a fini ou n'a point fait ses études ? Le jeune écolier de 14 ans , qui l'a louée en beaux vers latins , est , à ce qu'on vient de m'assurer , dans la plus extrême indigence ; il ignore absolument , ainsi que ceux qui prennent intérêt à lui , ce que j'ai l'honneur d'écrire en ce moment à V. M. , qui par conséquent est bien à son aise pour refuser net ma petite requête ; mais j'ose croire , Sire , qu'un don très-léger , fait à ce jeune homme par V. M. , pour l'encourager dans ses études , serait digne du grand Roi qui honore et protège les lettres d'un bout de l'Europe à l'autre , qui les encourage dans toutes les classes et dans tous les âges , et qui est béni , célébré , adoré par elles dans toutes les classes et dans tous les âges.

Mille et mille pardons , Sire , de tout ce bavardage. Heureusement pour V. M. , la poste m'avertit et m'oblige de la finir.

L E T T R E C C X I.

D U R O I.

Le 12 d'août.

1781.

JE suis obligé de confesser que vous êtes universel. Je savais depuis long temps que vous aviez fait de grands progres dans les hautes sciences , je savais que le beau génie d'Horace ne vous avait pas échappé ; mais pour le Roi prophète , le musicien favori de Saül , le plus célèbre scribe de cantiques de Jérusalem , je ne me doutais pas que vous l'eussiez assez étudié pour le citer. Ainsi pour faire étalage de mon érudition politique , je vous appliquerai le mot qu'un ministre d'Espagne dit à son roi lorsque la maison de Bragance lui enleva le Portugal : *Votre monarchie est comme un fossé , (ou votre science ,) plus on la creuse et plus on la trouve profonde.* Tout entre dans la sphère de vos connaissances , de la lie hébraïque jusqu'au Roi-prophète : gare que la Sorbonne ne vous imite ; alors on chantera dans Notre-Dame : grand Dieu , exterminiez les Anglais , que les mères et les enfans soient écrasés contre les pierres !

Et nos chiens s'engraïsseront
De leur sang qu'ils lècheront.

Dans les régions pacifiques que j'habite , on trouvait ces vers dignes des Huron et des Cannibales ;

mais tout ce qu'on rejette ailleurs est sublime en Sorbonne. Ainsi j'espère qu'à quelque grande fête, en présence de l'Empereur, on régalerà Joseph II de cet hymne. 1781.

Les vers de votre jeune homme ont de l'énergie ; son talent est supérieur à son âge , gare qu'il n'ait le fort de Pic de la Mirandole et de Baratier , qui tous deux moururent jeunes, victimes de leur génie prématuré. Mon banquier vous fournira quelque argent pour le poète naissant. Des puristes de la latinité ont prétendu y trouver des gallicismes ; mais un âge aussi tendre que celui du poète excuse tout. Que j'ai été surpris de me trouver avec la religion dans un même drame , moi qui n'ai jamais habité le même toit avec elle ! Je vois bien qu'il n'y a qu'à vieillir pour apprendre par l'expérience que rien n'est impossible , et que celui qui a l'impertinence de vivre le plus long-temps trouve toujours du nouveau.

Si je voulais faire un recueil nouveau des choses que j'ai vues , on en imprimerait autant de volumes que de l'encyclopédie. En voici quelques-unes pour échantillons. J'ai vu Louis XIV à peine au tombeau , méprisé et oublié ; j'ai vu deux Reines de France , une Poisson et une Madame l'Ange ; j'ai vu le feu et l'eau se réunir , les Bourbons s'allier aux Habsbourgs ; j'ai vu les jésuites détruits ; j'ai vu la philosophie tirer du puits la vérité ; j'ai vu des barbares refuser la tombe à Voltaire ; je vois des enfans rebelles se mutiner contre le Pape leur père , le houspiller , le piller et le dégrader ; je vois encore nombre d'autres choses et je me tais. Si ce prospectus plaît au public , le reste de l'ouvrage coulera de source. Et

— vous, Messieurs les décacheteurs de lettres, si vous
 1781 croyez savoir tout ce que je pense en lisant ce peu
 de lignes, je vous avertis que vous vous trompez;
 et encore, si vous le saviez, vous n'auriez la
 mémoire chargée que de quelques balivernes de plus.

Mais vous, mon cher Anaxagoras, vous attendez
 de moi des épigrammes, quand les symboles de l'hiver
 couvrent ma tête à demi-chenue, que mon sang se
 glace, que mon imagination se refroidit et que je
 traîne avec peine les membres cadavereux de mon
 ancienne existence. Hélas ! les roses de mon bel âge
 se sont fanées, et en tombant elles ne m'ont laissé
 que les épines de la caducité. Il serait beau me voir
 avec une voix tremblante déclamer une fable épi-
 gramme contre Beaumont, lui qui mériterait d'être
 déchiré par une troupe de Satyres et de Bacchantes.
 Cette lettre-ci, je vous l'écris en brodequins ; j'avais
 chauffé le cothurne en vous écrivant la précédente.

Ainsi sans chagrins, sans noirceurs,
 De la fin de mes jours poison lent et funeste,
 Je sème encor de quelques fleurs
 Le peu de chemin qui me reste.

Chaulieu.

Anacréon, Chaulieu, Horace, Virgile, Voltaire,
 voilà mes évangiles poétiques. J'abandonne les beaux
 esprits de l'ancienne loi à Beaumont, à la Sorbonne
 et à tous les non penseurs ; ils peuvent faire sauter
 les montagnes et les transporter s'ils veulent, pourvu
 qu'ils me laissent le Parnasse, il me suffit ; au lieu de

Notre-Dame et de sainte Geneviève. j'ai les neuf Muses avec Sapho; au lieu de saint Denys, j'ai Apollon, qui ne baïse point sa tête. Vous conviendrez, qu'avec une telle compagnie, un honnête homme n'est pas à plaindre. Du reste, on ne gagne point chez moi d'indigestion pour avoir mangé gloutonnement. Nous célébrons nos fêtes avec des figues et des pêches; des grappes de muscat nous abreuvent, et tout se passe sans enchanteurs et sans enchantement. Vous devriez vous résoudre à partager avec nous nos agapes; votre foi vous en rend digne, et nos frères vous recevraient à bras ouverts. Mais que dis-je? vous me renvoyez à la vallée de Josaphat, et je crains que nous ne disparaissions l'un et l'autre avant de nous y rencontrer. Si vous voulez une paire de brodequins du bon feseur, je vous en enverrai; car dans ce monde tout est folie, excepté la gaieté.

Sur ce etc.

LETTRE CCXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 septembre.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ me paraît si stupéfaite, et presque si scandalisée de mon érudition hébraïque, davidique et prophétique, que je suis presque tenté d'en être honteux et d'en demander pardon au Roi philosophe. Mais, Sire, ce Roi philosophe me pardonnera

R 4

— d'avoir tant de sottises dans la tête, quand il moura
 1781. que j'ai eu le malheur d'être élevé par des dévots, qui me faisaient réciter force psaumes, que Dieu m'a doué d'une mémoire qui n'a pu les expulser de ma tête depuis cinquante ans, et que je me console au moins par l'usage que j'en ai fait à la louange de V. M.

J'ai reçu la gratification que V. M. a bien voulu accorder à ce jeune homme. Je n'ai pu encore lui faire savoir les bontés dont V. M. l'honore, parce que les collèges sont actuellement en vacances pour un mois, et que le jeune homme est allé, je ne fais où, passer ces vacances dans sa pauvre et obscure famille, qui habite à cent lieues de Paris dans je ne fais quel village; mais j'ai remis cette gratification au professeur du jeune homme, qui la lui remettra à son retour. Toute l'université, Sire, est instruite par moi de ce que vient de faire V. M. pour aider et encourager ce pauvre jeune homme dans ses études; elle en est pénétrée de reconnaissance, et je suis sûr que les louanges de V. M. vont être chantées dans tous nos collèges, en latin, en grec, peut-être en hébreu, et en français même, quoique le français soit la langue que nos pédans savent le moins.

V. M. a bien raison contre Salomon, qui prétend qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Je serais bien de moitié avec V. M. pour lui donner un démenti; et sans sortir même de cette année, je trouverais plus d'une chose nouvelle, dont le monarque aux sept cents concubines n'avait point d'idée. Mais j'imité V. M., et je me tais. Je désirerais

pourtant de favoir ce qu'elle pense sur la lettre que le César Joseph II vient, dit-on, d'écrire au très-saint père Pie VI, pour lui demander *en toute humilité* de fixer *une bonne fois pour toutes* les limites des deux puissances, à cette fin qu'il n'en soit plus parlé. C'est, comme on dit, un *chat aux jambes* que S. M. impériale jette à sa sainteté. Je suis en peine pour cette dernière ; car ce Joseph me paraît ne pas y aller de main morte, et ne pas entendre raillerie.

Grâce à Dieu, V. M. n'a pas besoin de proposer à un vieux prêtre de pareils cas de conscience. Le Parnasse, comme elle le dit fort bien, est son saint siège et sa Sorbonne tout à la fois, et Horace, Virgile, Voltaire, ses casuistes. Puisse le Ciel lui conserver long-temps cette gaieté précieuse, si nécessaire à sa conservation, et par conséquent au bonheur de l'Europe ! En lisant les lettres qu'elle me fait l'honneur de m'écrire, je deviens presque gai moi-même, quoiqu'en tout autre temps je n'en aie guère d'envie. Mais il suffit, Sire, à ma consolation, que V. M. se porte bien, qu'elle jouisse encore long-temps de sa gloire, et qu'elle veuille bien me conserver ses bontés.

Un homme de lettres de ma connaissance, instruit, honnête, et sans fortune, désirerait, Sire, de s'attacher à V. M., soit dans son académie, soit dans toute autre fonction. Il ne demanderait pas des appointemens considérables, et pourrait être utile par la variété de ses connaissances. Cet homme de lettres, Sire, se nomme *Dubois*. Il eut l'honneur en 1778, étant à Berlin, de faire présenter à V. M., par l'imprimeur de la cour, Decker, un ouvrage estimable de sa composition, intitulé : *Essai sur*

— 1781. *l'histoire littéraire de Pologne*, et V. M. lui fit l'honneur de lui répondre avec bonté. Il a séjourné six ans à Varsovie, où il a occupé une chaire d'histoire et de droit public que sa santé l'a obligé de quitter. Il est instruit en littérature française, en antiquités militaires, en physique, et en histoire naturelle; il fait l'allemand, l'italien, et le polonais; il a envoyé à l'académie de Berlin différentes observations insérées dans ses mémoires; il fait actuellement imprimer à Paris la traduction d'un ouvrage de M. Achad sur les pierres précieuses; il est lié avec plusieurs membres de l'académie; la mort de M. de Francheville, la retraite de M. Béguelin, pourraient faciliter son entrée dans cette compagnie, où il ne ferait pas déplacé; à moins que V. M. n'aimât mieux l'employer ou dans son cabinet, ou dans sa chancellerie, ou comme secrétaire de légation. Je le crois également propre à tous ces objets par la variété des connaissances qu'il a acquises. Si les services de cet homme de lettres, Sire, peuvent convenir à V. M., il attend à ce sujet ses ordres et ses intentions.

Je suis avec la reconnaissance et la vénération la plus tendre etc.

L E T T R E C C X I I I.

D U R O I.

Le 27 septembre.

U N ignorant de mon espèce s'édifie des leçons qu'il reçoit d'un savant de la première classe, et tels auteurs me paraissent moins absurdes, quand vous citez leurs passages, que lorsqu'on lit leurs œuvres de suite. La malignité qui cite, tronque les originaux et rend hérétiques les passages les plus orthodoxes; le philosophe qui cite, donne une apparence de bon sens aux choses les plus triviales. Je félicite donc ceux dont vous parlez de ce que leurs mauvais madrigaux ont été inférés dans vos écrits. Je n'en suis pas moins persuadé que Virgile, Horace et Voltaire l'emportent de beaucoup à votre jugement sur ces seseurs d'hyperboles, et que vous ne les mettrez jamais en parallèle avec Newton ni avec Descartes. Si mon jugement est téméraire, c'est à vous à le réformer, ————— 1781.

J'aurais souhaité que la philosophie et la raison eussent détruit la superstition et le fanatisme: il me paraît que les choses prennent une autre tournure, et que si le monstrueux édifice de l'erreur se bouleverse, on ne le devra qu'à l'épuisement des empires, qui donne lieu à des systèmes de finance plus raffinés et plus perfectionnés. Je fais qu'il y a quelques années que le prince de Kaunitz travaillait à crayonner une ligne de démarcation pour prescrire des bornes au pouvoir spirituel des vicaires du Christ au profit de l'autorité temporelle de ses potentats. Ce sera

1781.

apparemment pour exécuter ce projet tout de suite que le César Joseph entame cette négociation avec le saint siège. La chaire de St Pierre a été fondée sur le crédit idéal de la banque du Vatican; les lettres de change payables dans l'autre monde perdent sur la place, le crédit tombe; et quoique ces symptômes n'annoncent pas une banqueroute générale, elles y acheminent le public imperceptiblement. On diminue en plusieurs lieux le nombre des moines; ces organes de la superstition vont devenir paralytiques, le Suisse du paradis sera réduit à n'être qu'évêque de Rome. Nous ne verrons pas ces beaux jours, cependant j'exalte mon ame comme Maupertuis l'enseigne, et je vois ces belles choses avec les yeux de l'esprit, en bénissant l'heureux siècle qui jouira d'un avantage qui n'a point été accordé au nôtre. Et vous vous étonnez que je sois de bonne humeur, que je batte des mains et que je m'enivre des présages flatteurs que mon imagination me fournit! Souvenez-vous que la tranquillité d'esprit et la gaieté sont la seule espèce de bonheur dont nous puissions jouir; c'est en nous-mêmes qu'il faut chercher notre fortune, non pas dans des choses extérieures qui nous séduisent par de fausses apparences; des imaginations agréables me consolent des afflictions que me donnent de tristes vérités: faites-en autant, mon cher d'Alembert; profitez du moment de votre existence pour vous peindre tout en beau; que votre imagination ajoute des décorations au monde qui l'embellissent, pour vous rendre votre existence supportable, et songez que la vie est trop courte pour que ce soit la peine de s'affliger.

Je ne me rappelle point ce M. du Bois dont vous faites mention ; je trouverai peut-être à le placer ici, ^{1781.} il faudrait le voir. La principale chose est de savoir s'il a des mœurs et de la conduite ; c'est de quoi vous pourrez facilement vous instruire. Vous voudrez bien que j'attende votre réponse avant de me décider sur son compte. Je vous souhaite de la santé et de la gaieté, en vous assurant de la part sincère que je prends à tout ce qui vous regarde.

Sur ce etc.

LETTRE CCXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 octobre.

SIRE,

JE commence par mettre aux pieds de V. M. la reconnaissance du jeune étudiant qu'elle a bien voulu honorer de ses bontés. Vous trouverez, Sire, l'expression de cette reconnaissance dans la lettre que ce jeune homme à l'honneur d'écrire à V. M., et qu'il m'a remise il y a deux jours au retour de ses vacances. Sa pauvre famille, ses maîtres, l'université de Paris dont il est l'élève, partagent, Sire, tous les sentimens dont ce jeune homme est pénétré pour les bontés de V. M., et répètent avec lui après Horace le souhait qu'il fait, que V. M. aille, le plus tard qu'il fera possible, rejoindre dans l'Olympe les Auguste et les autres princes protecteurs des lettres, et qu'elle

— borne long-temps son bonheur à être appelé *Père*
1781. encore plus que *Prince*.

Je félicite d'avance la philosophie, conjointement et de concert avec V. M., des beaux jours qu'elle verra luire, peut-être quand je ne serai plus, mais dont je ne défespère pas cependant que V. M. et moi ne voyions au moins l'aurore, tant il me semble que le César fouette rudement les chevaux ou les ânes qui tirent la voiture pontificale, dont la charpente mal assemblée menace de se briser bientôt. On dit que le St. siège commence à être inquiet, et à voir que l'affaire est sérieuse. Encore une fois, Sire, c'est à V. M., toute hérétique qu'elle est, que l'Allemagne, et les autres peuples auront cette obligation, par le bel exemple qu'elle a donné aux princes catholiques, et autres, de la tolérance à la fois, et du mépris pour toutes les superstitions humaines. Ce qui vaut encore mieux, Sire, et pour l'Allemagne et pour l'Europe, c'est la gaieté si philosophique et si charmante avec laquelle V. M. pense, écrit, et parle; parce que cette gaieté annonce en elle un principe de vie encore très-animé, et que tout ce qui pense en ce bas monde, j'oserais presque dire tout ce qui respire, au moins en Europe, a besoin de votre conservation. Pour moi, dont la frêle et chétive existence n'est malheureusement nécessaire à personne, j'imité autant que je puis l'exemple si bon à suivre de V. M., de rire de toutes les sottises, grandes et petites, qui se disent et qui se font dans ce bas monde, et j'éprouve que ma santé s'en trouve mieux.

Je connais assez M. Dubois, et depuis assez long-temps, pour assurer V. M. que c'est un homme de

lettres instruit, versé dans l'histoire ancienne et moderne, qui a des connoissances du droit public, et 1781. qui a vu différentes parties de l'Europe. J'ai tout lieu de croire aussi que c'est un homme de bonnes mœurs et de bonne conduite, dont V. M. aurait sujet d'être satisfaite dans les différens emplois dont elle pourrait le charger. Il a professé à Varsovie l'histoire et le droit public, et n'a quitté cette place que par des raisons de santé, et avec les attestations les plus avantageuses et les plus authentiques, que j'ai vues et lues, de sa capacité et de sa bonne conduite. Mrs. Bitaubé et Thiebault, qui le connoissent tous deux, ainsi que l'imprimeur Decker, et plusieurs autres personnes, pourront rendre témoignage de lui à V. M., si elle juge à propos de les interroger à ce sujet. M. Bernouilli fait de lui une longue et honorable mention dans le volume de ses voyages où il parle de la Pologne. Si d'après ces différens renseignemens, V. M. croit pouvoir employer M. Dubois, je la prie de me donner ses ordres à ce sujet, pour son départ et pour son voyage.

V. M. est sans doute déjà informée que notre Reine est accouchée d'un Prince le 22 de ce mois.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance etc.

L E T T R E C C X V.

D U R O I.

Le 10 novembre.

1781.

J'AI été étonné du style de votre jeune écolier, et je crois qu'il fera fortune en France; si avec le temps il perfectionne son talent pour la flatterie, le plus nécessaire pour réussir à la cour. César se laissa encenser par Cicéron et tant d'autres. Auguste avalait à pleine gorge l'encens que Virgile, Ovide et Horace lui distribuaient à pleine mesure. Léon X préférait les flatteurs aux apôtres, et votre Louis XIV recevait avidement les éloges que lui distribuait son académie, et s'il aimait les opéra, c'était pour les prologues. Alexandre occupa sa son expédition contre Porus, excédé de fatigue, s'écria : O Athéniens! vous ne savez pas ce qu'il m'en coûte pour être loué de vous. Pour moi qui ne suis pas fait pour me trouver en rang d'oignon avec ces Dieux de la terre, je crois qu'entendre une fourmi qui fait le panégyrique d'une autre fourmi, c'est l'équivalent des louanges que nous nous donnons. Notre devoir est d'être justes et bienfaisans; on peut nous approuver, mais louer de misérables vers de terre qui n'existent qu'un instant et disparaissent ensuite pour toujours, non, c'en est trop. Ayons le courage de nous borner à notre destinée, et ne souffrons pas qu'une imagination ardente, boursoufflée d'hyperboles, nous élève au-dessus de notre être.

Je m'oublie en ce moment, et je ne fais pas attention que j'écris à un philosophe qui pourrait me
donner

donner des leçons de modestie et de sagesse, s'il en était besoin. Je vois que vous pensez vous promener incessamment sur les ruines de la superstition, et je ne crois pas sa destruction aussi prochaine. Si Joseph l'apostolique humilie la prostituée de Babylone selon le style élégant de Jurieu, ne pensez pas que la philosophie y soit pour quelque chose; mais envisagez cette démarche comme un acheminement pour dépouiller le saint père de Ferrare. On soustrait le clergé à la dépendance de Rome, pour que ce clergé ne sonne pas le tocsin contre le César qui dépouille le saint père. L'évêque de Vienne sera obligé de chanter un *Te Deum*, pendant qu'on expulsera de Ferrare son chef spirituel. L'ambition et la politique des monarques abaisseront le saint siège dans tout ce qui est contraire à leurs intérêts; mais la bêtise, la crédulité, la superstition des peuples soutiendra pendant bien des siècles encore l'extravagance des fables accréditées. Souvenez-vous combien de siècles a duré le paganisme, et concluez de là que le nombre des philosophes ne l'emportera jamais sur celui des imbécilles, et qu'en tous siècles à peine trouvera-t-on un philosophe sur cent mille habitans de ce globe. Ajoutez, s'il vous plaît, à ces raisons l'éducation générale qui ne s'occupe qu'à inculquer des préjugés et des erreurs dans le cerveau tendre d'une jeunesse, qui les ayant sucés avec le lait, en conserve une profonde impression pour le reste de ses jours. Mais il est possible et vraisemblable qu'on diminuera de beaucoup le nombre des cénobites, les organes et les trompettes du fanatisme, et qu'en mettant les évêques sur le petit pied, ils perdront les avantages

1731.

— 1781. du faux zèle et deviendront tolérans, n'ayant plus rien à gagner par leurs persécutions. Voilà jusqu'où me mène mon calcul des probabilités. Croire que tous les hommes feront sans erreurs, qu'ils deviendront tous philosophes, c'est est impossible par les raisons que j'en ai alléguées plus haut; mais si on les peut rendre tolérans en détruisant le fanatisme, c'est tout ce à quoi l'on pourra parvenir. Laissons donc aller le monde comme il va, contentons-nous de pouvoir penser librement.

Il dépendra de vous de m'envoyer ce M. du Bois. Il me suffit de votre témoignage et je m'en rapporte à vous. Quand je lui aurai parlé, je vous en dirai naturellement mon sentiment. Toutefois je fais bien que ce ne fera pas en Pologne où il se sera formé le cœur et l'esprit. Je vous félicite de la naissance du Dauphin; je lui souhaite la sagesse de Marc-Aurèle, l'humanité de César, la bonté de Tite, et l'esprit de Julien; car il ne faut souhaiter à un monarque français pas moins que des qualités impériales. Et pour vous, je vous souhaite santé et contentement, car vous possédez tout le reste, et je ne puis rien désirer pour vous des dons de la nature dont elle ne vous ait enrichi depuis long-temps. Sur ce etc.

L E T T R E C C X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 14 décembre.

'S I R E,

UNE indisposition assez douloureuse , qui m'a fait craindre un commencement de néphrétique , ou *néfétique* , et qui n'est cessée que d'hier , m'empêche depuis huit jours d'avoir l'honneur d'écrire à V. M. , et ce n'est pas le moindre mal que cette indisposition m'ait fait éprouver. Je commence aujourd'hui par répondre à la dernière des deux lettres dont V. M. m'a honoré , à peu de distance l'une de l'autre. Quelque accoutumé que je sois , Sire , aux bontés infinies et de toute espèce dont V. M. me comble depuis trente années , elles me pénètrent toujours d'une nouvelle reconnaissance ; et je suis infiniment touché de la nouvelle marque qu'elle vient de m'en donner , en admettant M. Selis dans l'illustre académie que V. M. protège avec tant d'éclat et de succès. Quoique V. M. ait la bonté de me dire qu'elle a bien voulu en cette occasion avoir égard à ma recommandation en faveur de M. Selis , j'ose assurer V. M. qu'il est digne de cette faveur par ses ouvrages , (comme V. M. peut s'en assurer elle-même ,) par ses talens pour l'éducation de la jeunesse confiée à ses soins , et par les principes sains de littérature et de morale qu'il lui enseigne. Il m'a chargé de mettre aux pieds de V. M. les justes sentimens dont il est

1781.

— 1781. pénétré pour elle, qu'il inspire à ses élèves, et qu'elle trouvera exprimés dans la lettre qu'il a l'honneur d'écrire à V. M. Il se propose de faire honneur à son choix, en envoyant à l'académie quelques dissertations sur des objets intéressans de littérature, et en tâchant de les rendre dignes d'être insérées dans les mémoires de cette savante compagnie. V. M. ne peut imaginer la reconnaissance et l'émulation qu'elle vient d'exciter dans l'université de Paris, par les bontés dont elle a honoré le maître et le disciple. Ainsi les études, comme les sciences et les lettres lui seront redevables de leurs progrès, en France comme dans ses propres Etats.

V. M. s'exprime avec la philosophie la plus vraie, et en même temps la plus aimable, sur les louanges que le jeune écolier lui a données. Mais cette philosophie, Sire, si digne d'un grand homme qui apprécie tout, n'empêche pas la philosophie elle-même de dire, *l'Enfant dit vrai*, et d'applaudir à la justice qu'il rend à V. M.

Je pense bien comme elle que ce n'est pas l'amour de la philosophie qui fait faire au César Joseph tant d'entreprises contre les moines, les prêtres, et la cour de Rome; je crois que ces entreprises couvrent de plus grands intérêts, qui ne tarderont pas à éclore bientôt; et malgré ma néphrétique, et mon âge de 64 ans, je ne désespère pas de voir un jour l'Empereur vraiment *Roi des Romains*, et le successeur de St. Pierre réduit à n'être qu'évêque de Rome. Malheureusement, Sire, pour le progrès de la raison, les prêtres conservent encore ailleurs que dans les Etats autrichiens un crédit bien nuisible aux

lumières. V. M. croira-t-elle que l'archevêque de Paris (qui par paranthèse se meurt en ce moment d'hydropisie) a *demandé et obtenu* que dans les pièces de théâtre nouvelles le mot de *prêtres* ne fût pas prononcé; car la conscience de ces gens-là les persuade qu'on parle d'eux, quand on dit du mal des prêtres d'une autre religion. Ils ressemblent à ce valet de comédie ivre, qui entendant prononcer le mot de *maraud*, dit naïvement: *Maraud; voilà quelqu'un qui me connaît*. On vient de retrancher dans une pièce nouvelle, dont la scène est au quatorzième siècle, du temps de l'Empereur Louis de Bavière et de Jean XXII, ce vers: *le sacerdoce altier lutte contre l'Empire*, quoiqu'il n'exprime qu'un fait, malheureusement trop vrai dans ces siècles déplorables; ainsi, quoique notre jeune, sage, et vertueux monarque n'accorde aux prêtres aucune confiance, quoiqu'il connaisse tout le mal que cette engeance peut faire, on abuse indignement de son autorité pour cacher au peuple, s'il est possible, que les prêtres ont été long-temps les plus grands ennemis des rois, et qu'ils le sont même encore. Car quand ils disent que l'autorité royale vient de Dieu, c'est parce qu'ils croient représenter l'Être suprême, et par-là mettre des entraves, s'ils le peuvent, à l'autorité la plus légitime, quand elle fera contraire à leurs vues. J'apprends qu'en Espagne on vient de brûler il y a six mois une malheureuse femme pour *hérésie de quiétisme*. Quelle horreur et quelle imbécillité tout à la fois! Aussi l'Espagne croupit-elle dans la plus méprisable ignorance. Les succès de cette nation devant Gibraltar en font la triste preuve.

1781.

— J'ai lu à M. Dubois la réponse que V. M. m'a fait
 1781. l'honneur de m'adresser à son sujet. Il en est pénétré de reconnaissance ; mais quoiqu'il sente bien que V. M. ne peut lui promettre de l'employer sans l'avoir auparavant mis à l'épreuve, la crainte de ne pouvoir, après cette épreuve, convenir à V. M., et la situation où le mettrait ce malheur, ne lui permet pas de faire les frais du voyage dans cette incertitude ; et il sent très-bien d'un autre côté que V. M. ne peut faire elle-même ces frais sans savoir s'il pourra lui être utile. Ainsi il renonce avec le plus grand regret à l'honneur dont il s'était un moment flatté.

Je ferai, Sire, cette année comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération etc.

L E T T R E C C X V I I.

D U R O I.

Le 23 janvier.

— J'AI reçu votre lettre le 7 janvier, et la multitude
 1782. d'affaires qui m'étaient survenues m'a obligé de différer ma réponse jusqu'à présent, que me voilà de retour dans mon asile philosophique. Ne soupçonnez pas toutefois que le carnaval m'ait distrait par ses attraits. Ces plaisirs ne trouvent plus de prise à mon âge, où l'on est mort au monde, où les glaces de la vieillesse ont étouffé le feu des premières années, où enfin la végétation a succédé à l'activité de la vie. Dans cette apathie, il est difficile de croire qu'un vieillard puisse

ranimer de loin l'ardeur de l'étude et des belles lettres, d'autant plus que le génie de la nation française s'encourage de lui-même. Les palmiers croissent chez vous comme au bord du Gange ; ils ne se conservent chez nous que dans des ferres. 1782.

Il est sans doute permis à un jeune écolier d'employer l'hyperbole , sans elle il n'existerait aucune louange. Je m'en suis aussi servi quelquefois, c'est pour cela même que j'en tiens peu compte. J'ai fait dans ma jeunesse le panégyrique d'un cordonnier , que je trouvais le moyen d'élever presque au niveau de cet empereur que Pline célébra si magnifiquement. Ce sont des jeux d'esprit dans lesquels l'imagination s'égaye ; elle s'élève si bien au superlatif , que le comble des louanges devient quelquefois le comble du ridicule.

Mais passons des panégyriques aux desseins du César Joseph. Vous saurez sans doute que le pauvre Braschi , pour conjurer les entreprises attentatoires au saint siège , avait résolu de venir à Vienne , afin de fléchir le César Joseph et de soutenir sur son troupeau tudesque et hongrais la plénitude de la puissance que saint Pierre lui a confiée. A cela Joseph a répondu que le saint père pouvait venir à Vienne , s'il le voulait , mais que son projet ne s'en exécuterait pas moins. Reste à savoir si la tiare s'humiliera devant la couronne impériale , ou non. Il faudrait , pour venger les Empereurs Frédéric II et Henri IV , qu'on reçut le pape à Vienne comme autrefois l'Empereur fut reçu à Canosse. Ce serait venger l'honneur du trône , et tous les laïques , de la tyrannie épiscopale. Cependant la pitié , qui parle en faveur des malheureux ,

— se fait entendre à mon cœur et me dit : c'étaient les
1782. Hildebrand qu'il fallait punir , et non un pauvre pontife , qui bien loin de faire du mal , défriche les marais Pontins. L'insolence révolte , la faiblesse attendrit : il n'y a que les âmes lâches qui se vengent d'ennemis vaincus , et je ne suis pas de ce nombre. Je laisse paisiblement la prostituée de Babylone siéger sur ses sept montagnes. Pourvu qu'il abandonne ses dogmes pour la morale et qu'il prêche la charité , je ferai aussi peu son ennemi que celui du grand Lama qui siége au Tibet. Je ne fais si on brûle les quiétistes à Madrid , ou si l'on porte le deuil à Lisbonne pour une hôtie volée ; mais j'apprends (et je vous en félicite) la mort de l'archevêque de Paris. Ce Beaumont ne valait pas Elie de Beaumont l'avocat. L'évêque était un ours mené en laisse par un ex-jésuite , lequel inventait et lui dictait toutes les sottises sacrées que l'autre mettait en œuvre. Le cagot devait bénir le Ciel de ce que le nom de prêtre était encore en usage ; ce serait bien pis , si on ne l'employait plus ; c'est toujours en supposant qu'un jour les hommes puissent devenir raisonnables , ce qui toutefois me paraît impossible , vu le train du monde.

Vous ne devez pas vous étonner de ce que j'aurais voulu parler à ce M. du Bois avant de l'engager. Vous ne sauriez croire quelles caravanes arrivent ici d'insectes littéraires , dont à peine on peut se débarrasser , d'autant plus que c'est en Pologne où cette vermine pullule ; et le séjour que le Sr. du Bois a fait dans ce royaume , (où ne vont guère des gens de mérite ,) se faisait maître des préjugés défavorables , qu'il ne pouvait détruire qu'en prouvant le contraire par son mérite.

J'ai vu la plupart de nos académiciens. On m'a parlé, les uns d'une nouvelle planète, les autres d'une nouvelle comète; j'attends qu'ils décident de son sort, pour l'honorer en conséquence. Pour M. la Grange, il calcule, calcule, calcule des courbes tant que vous en voudrez; M. Formey fait des panégyriques, Achard de l'air déphlogistiqué, Wéguelin étudie comment on aurait pu terminer plus vite la guerre de trente ans, et moi je ne fais rien, sinon des vœux pour votre conservation, des malédictions contre la néphrétique et des souhaits pour le rétablissement de la paix de l'Europe.

Sur ce etc.

LETTRE CCXVIII.

D U R O I.

Le 21 février.

MON Dieu, mon cher Anaxagoras, quel fratras de philosophie m'avez-vous envoyé! le premier volume contient la réfutation des systèmes absurdes qui se détruisent d'eux-mêmes et qui ne méritaient pas tant de paroles pour être pulvérisés. Le style en est un peu trop déclamatoire et ne convient point à des matières de philosophie. Quiconque veut traiter ces sortes de sujets, doit employer la méthode, une bonne dialectique et beaucoup de clarté; mais pour le second tome, ciel! que vous en dirai-je? Comment y a-t-il encore des gens assez fous pour faire des systèmes

— dans ce XVII^{lème} siècle, et créer un monde à leur
1782 fantaisie, sans avoir examiné si ce monde est éternel,
et si cela n'est pas beaucoup plus vraisemblable que
de lui donner un commencement? Quel chaos que
ce système! Vouloir ressusciter les tourbillons de
Descartes et les assimiler très-gauchement au système
de Newton! S'il est encore quelque place ouverte
dans les petites maisons de Paris, logez-y votre phi-
losophie au plus vite. Ce sera là un trône pour lui.
Celui qui veut lutter contre Newton, doit être armé
de toutes pièces et bien assuré dans ses arçons; mais
votre héros français, au moindre petit coup de lance,
serait étendu sur le carreau. Croyez-moi, tenons-
nous-en à l'expérience: que la raison dirige la partie
philosophique, et que l'imagination ne déborde point
la sphère de la poésie. Cet ouvrage m'a mis de très-
mauvaise humeur; mais j'ai voulu décharger mon
chagrin dans votre sein, pour m'alléger tant soit peu.
J'avais déjà la goutte, le rhumatisme, une ébullition
et la fièvre, et ces folies que vous m'avez envoyées,
avaient presque achevé de m'accabler. Une mauvaise
dialectique est la plus mortelle de toutes les maladies,
quand elle entre dans un cerveau qui regimbe contre
la déraison. Pour l'amour de Dieu, si vos Français
enfantent de pareilles balivernes, ne m'en accablez
point. Laissez moi partir tranquillement de ce monde-
ci, sans m'en dégoûter par les plates absurdités
d'auteurs qui pensent être philosophes et qui ne sont
que des visionnaires entêtés de leurs folles illusions.

Sur ce etc.

L E T T R E C C X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris ce 1 mars.

S I R E ,

DEPUIS la dernière lettre dont V. M. m'a honoré, j'ai eu des inquiétudes, bien ou mal fondées, mais toujours très-grandes pour moi, sur sa santé. On m'écrivait d'Allemagne qu'elle n'était pas bonne, que du moins elle avait souffert quelques altérations pendant le rude hiver qu'on dit avoir régné dans le nord. Heureusement M. le baron de Goltz a dissipé ces alarmes, et m'a assuré que V. M. était aussi bien qu'on pût le désirer. Je n'ai donc plus qu'à vous témoigner, Sire, toute ma satisfaction et toute ma joie. Cette consolation me dédommage des contradictions que ma pauvre machine éprouve, et qui commencent même à me faire croire qu'il faudra peut-être bientôt songer à faire mon paquet; mais, Sire, ma santé et ma vie même ne font rien pour moi, tant que je n'aurai point à craindre pour la vôtre.

Vos bienfaits, Sire, pour le jeune étudiant que j'avais pris la liberté de recommander à votre bienfaisance, ont augmenté l'émulation et l'ardeur que montrait déjà ce jeune homme intéressant; il n'a point quitté depuis cinq mois les premières places de sa classe; et fera tous ses efforts pour se montrer digne des bontés que V. M. a bien voulu avoir pour ses talens naissans.

1792. Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire au sujet de la querelle du César avec le très-saint père, est plein de raison, d'humanité et de justice. Il est sur que ce pauvre prêtre qui dessèche les marais Pontins, n'est pas coupable des sottises de Grégoire VII, d'Innocent IV, et de tant d'autres de ses prédécesseurs. Mais la justice souveraine a fait payer au genre humain le péché d'un seul, et la justice impériale fera payer à un seul le péché de plusieurs. Nous avons vu ici les capucinales représentations du prêtre électeur de Trèves, et les réponses très-militaires du César. Je ne fais si je me trompe, Sire, mais je crois que le César n'en restera pas là, et que tous ces préliminaires ne font, comme l'on dit, que pour *peloter en attendant partie*. Malheureusement pour St. Pierre, la partie ne fera pas égale entre les joueurs. Il me semble que tous les évêques des Etats du César, soit politique, soit satisfaction de ne plus dépendre de Rome, sont très-soumis aux volontés impériales. Ils le feraient de même par-tout, si les souverains savaient dire, *je veux*, à cette troupe récalcitrante quand on la prie, mais très-docile quand on lui commande. Le St. père se consolera de ses désastres *germaniques* avec la soumission *italienne*, la fidélité *espagnole*, et la catholicité *française*. Car nous ne cesserons pas sitôt d'avoir l'honneur d'être très-catholiques, non plus que les Italiens d'être très-soumis, et les Espagnols d'être très-fidèles.

Voilà pourtant, Sire, ces Espagnols, qui malgré leur inquisition, viennent de prendre Port-Mahon. Ils sont, ce me semble, plus heureux que sages, et les Anglais un peu plus ineptes qu'ils n'étaient du

temps de Marlborough et de milord Chattam. On ———
commence à croire que ces pauvres Espagnols, mal- 1782.
gré leurs sottises multipliées *au camp de St. Roch*,
finiront aussi par prendre Gibraltar, qui, à la vérité,
montre un peu plus les dents que Port-Mahon n'a
fait. *Ce camp de St. Roch* n'en fait pas plus, ce me
semble, que la *neutralité armée*, dont nous atten-
dons toujours, et jusqu'à présent assez en vain, les
efforts sérieux pour réprimer l'insolence anglaise.
Elle ferait bien mieux encore, si elle pouvait déter-
miner les anglais à la paix, dont ils ont besoin aussi
que nous. Mais je crains, Sire, que cette paix ne
soit pas aussi prochaine qu'elle est désirable.

Nos politiques des Thuilleries, qui savent rare-
ment ce qu'ils disent, parlent d'une menace d'inva-
sion dans les Etats du vénérable Sultan, de la part
de deux de vos voisins. Il serait plaisant que le César
voulût à la fois chasser le Pape et le grand Turc;
cela m'est fort indifférent, si le repos de V. M. n'en
souffre pas. Car je ne lui souhaite plus que le repos.
Et qu'a-t-elle besoin de gloire?

Cette planète ou comète qu'on voit au ciel depuis
long-temps, annonce peut-être de grands événemens
politiques. Malheureusement, il n'est point du tout
certain qu'elle soit comète; auquel cas, comme le
fait très-bien V. M., elle n'aurait pas l'honneur d'an-
noncer même de la pluie ou du beau temps. Elle est
véritablement soupçonnée d'être une pauvre planète,
que sa petitesse et sa distance avaient tenue jusqu'ici
dans l'obscurité; mais il faudra du temps encore
pour que les astronomes puissent lui *donner un état*,
et faire, comme on dit, *sa maison*.

En attendant, Sire, conservez-vous, daignez me
 1782. continuer vos bontés, et recevoir l'hommage du
 profond respect avec lequel je serai jusqu'au tom-
 beau, etc.

L E T T R E C C X X.

D U R O I,

Le 17 mars.

Vous n'avez pas été aussi mal informé sur mon
 sujet que vous le croyez. J'ai eu une forte attaque
 de goutte à la main et au pied droit, et comme
 malheur est bon à quelque chose, l'impuissance de me
 servir de la main droite m'a fait recourir à la main
 gauche, avec laquelle j'ai appris à écrire lisiblement.
 Cet exercice et celui de la patience est tout ce que
 j'ai profité de ma dernière maladie. J'ai rappelé dans
 ma mémoire les sages préceptes du portique, quoi-
 que je ne me sois pas écrié dans un moment de dou-
 leur comme Posidonius : ô goutte ! quoi que tu fasses,
 je n'avouerai point que tu es un mal. Je me borne à
 supporter la douleur sans m'en plaindre et sans en
 nier l'existence. Je suis bien fâché d'apprendre que
 vous avez souffert de la gravelle, tandis que j'étais
 garrotté par la goutte. C'est à l'âge qu'il faut s'en
 prendre. Le temps qui a détruit jusqu'au temple de
 Jupiter au Capitole, et qui n'a laissé aucun vestige
 de la tour de Babel élevée jusqu'aux cieux, comme
 vous savez ; le temps, dis-je, vient beaucoup plus
 facilement à bout d'affaiblir et de rendre caducs des

ressorts aussi fragiles que ceux dont le corps humain est composé ; et cette fange dont nous sommes fabriqués , résiste plus long-temps cependant à la destruction que le fer même , malgré sa dureté. Vous saurez que je me suis informé combien de temps se conservent les horloges qui sont sur les clochers des églises , et j'ai appris à mon grand étonnement qu'il faut tous les vingt ans au moins les renouveler tout-à-fait : parce que la rouille ronge et fait éclater des parties des ressorts , ce qui en arrête le mouvement. Or nous deux , qui avons eu l'impertinence de vivre au-delà de la durée de trois horloges de fer , nous ne devons pas trouver étrange que notre machine se disloque et ses infirmités nous annoncent sa destruction prochaine. Tout nous avertit de l'empire que la vicissitude exerce sur notre globe. Rome , l'impérieuse Rome apostolique succombe sous ses enfans mutins , qui lui refusent l'obéissance , décroîtrisent les cuculati , s'approprient leurs biens et secouent insolemment le joug du purgatoire. Le vicaire du Christ va faire amende honorable à Vienne aux pieds du trône impérial ; et vous entendez les hérétiques crier par-tout : *nous vous l'avions bien dit , que la prostituée de Babylone n'était pas infailible , si Braschi l'était , il ne commettrait pas la sottise de faire une démarche aussi inutile que déplacée.* Pour moi , quoiqu'à la vérité hérétique , je plains l'abbé du midi , (comme l'appelle le Prince de Ligne) de la situation désolante où il se trouve ; il est la victime de l'audace effrontée de ses prédécesseurs.

L'abbé Raynal souffre d'un destin à peu près semblable : à présent dans un affreux cachot de la

— 1782. Bastille, après s'être trouvé il y a à peine six mois à côté du César Joseph, d'abord à Spa en compagnie de ce monarque ; j'avais cru qu'une fauve-garde contre tout opprobre était d'avoir conversé une fois dans sa vie avec un *caput orbis*. Il faut donc que dans ce siècle pervers il n'y ait plus d'abris pour la médiocrité contre les caprices de la fortune. O Salomon ! si tu revenais au monde, tu confesserais qu'il y a bien des nouveautés arrivées de nos jours, que tu n'avais ni vues ni imaginées, et il s'en produira encore bien d'autres. J'abandonne, comme de raison, l'avenir aux vagues destinées ; je me borne à demander uniquement à notre bonne mère Nature la conservation du sage Anaxagoras, et j'abandonne à leur mauvais sort les Braschi, les Raynal, les successeurs de Koulikan, les Ignatiens, les Capucins et les Anglais.

Sur ce, etc.

L E T T R E C C X X I.

D U R O I.

Le 23 mars.

NON, mon cher Anaxagoras, mon zèle philosophique ne s'est point exhalé contre vous qui êtes un vrai sage, mais contre des écervelés, qui se couvrant du titre spécieux de philosophes, s'avisent de créer un monde à leur façon au bout du XVIII^e siècle. J'avais présumé que les progrès du bon sens et des
connaiss-

connaissances auraient au moins détrompé les scrutateurs de la nature de l'idée absurde de l'origine que des imbécilles ont donnée au monde ; mais notre auteur se met fièrement sur les rangs , il détruit bien des systèmes qu'il attaque sur-tout celui de Buffon : toutefois lorsqu'il arrange le sien par un mélange bizarre et incoûtable du système de Descartes et de celui de Newton , et que je vois mon homme par sa parole créer et arranger l'univers , au lieu d'admirer ce puissant créateur , je lui assigne les petites maisons pour demeure. Quiconque a bien examiné cette matière , conviendra que si l'on veut respecter les axiomes fondamentaux de la raison , il faut de nécessité admettre l'éternité de l'univers. Le système de la création entraîne des absurdités à chaque pas qu'on fait pour l'établir ; il faut nier l'*ex nihilo nihil est* que toute l'antiquité respectait ; il faut se persuader qu'un être incorporel , (dont nous ne pouvons nous faire aucune idée ,) forme la matière et agit sur elle sans contact ; il faut associer deux idées contradictoires , celle d'un Dieu bon et parfait à celle d'un ouvrage détestable qu'il s'est complu à faire. Le philosophe des petites maisons méprise ces petites difficultés : il franchit hardiment les abîmes de l'incompréhensibilité ; les rayons de la vérité forment ses ailes artificielles et le précipitent comme Icare dans une mer de contradictions où va se noyer le peu de bon sens qui lui reste. Passez-moi cette comparaison trop poétique , elle est un peu dans le goût de Balzac : vous la lirez avec indulgence , quand réfléchissant que plein des déclamations du créateur parisien et l'imagination échauffée par son

1782.

style, il m'en est échappé quelque imitation dans
1782. cette lettre.

Tout le monde est ici tranquille. On ne crée rien, on se borne à jouir de ce qui est créé, et tandis que l'Empereur se chamaille avec le Pape et vous avec les Anglais, je roule mon tonneau comme Diogene, pour n'être pas seul désœuvré. Sur ce, etc.

L E T T R E C C X X I I.

D U R O I.

Le 26 avril.

NON, mon cher Anaxagoras, vous n'êtes pas entré dans le sens de ma lettre. A Dieu ne plaise que je m'en prenne à vous pour m'avoir envoyé ce nouveau système de philosophie ! Il ne s'agit pas d'un sage comme vous dans ce qui a excité mon zèle : ce n'est que contre l'auteur que je m'emporte ; je ne puis lui pardonner que sur la fin du XVIII^{me} siècle, il veuille s'écarter de l'expérience, pour s'égarer dans un labyrinthe de chimères que son imagination enfante. Que deviendra la philosophie, si on s'écarte du chemin sage qu'on lui a tracé et qu'on lui ôte le bâton de l'analogie et celui de l'expérience pour se conduire ? Si le livre de ce songe - creux prend faveur, voilà d'abord nombre de jeunes écervelés qui vous débiteront des paradoxes pour se faire lire, la philosophie retombera comme jadis dans Athènes entre les mains des sophistes, et l'on substituera aux vérités évidentes un jargon obscur, et entortillé de phrases métaphysiques, qui replongera la France dans l'ignorance. J'aime le siècle où je suis né : je

m'affectionne à tous ceux qui l'honorent, et j'abhorre tout ce qui nous menace de replonger notre postérité dans la barbarie. Que des moines ambitieux persécutent les philosophes et s'élèvent contre les vérités les mieux prouvées par les apôtres de la raison, je ne l'approuve pas ; cependant je vois qu'ils agissent selon les principes de leur intérêt , qui veut qu'ils dominent seuls sur les hommes : mais que de prétendus philosophes sapent eux-mêmes les vérités les mieux reconnues , qu'ils dégradent la philosophie autant qu'il est en eux , qu'ils ressuscitent les erreurs de nos ancêtres, en vérité c'est ce qui n'est pas pardonnable , Tenez , voilà ce qui a mis ma bile en mouvement ; et quiconque aime que les hommes soient éclairés , éprouvera à la lecture de ce livre les mêmes sentimens d'indignation contre son auteur.

Vous me parlez d'un autre livre que vous avez la bonté de m'envoyer ; il ne m'est point encore parvenu ; je vous prie néanmoins d'en remercier ceux qui ont daigné me l'envoyer. La réputation du collège Mazarin a été célèbre depuis long-temps ; les jésuites avaient d'habiles professeurs , la rhétorique était supérieurement traitée à Port-royal. Pascal , Racine , Arnaud et Nicole étaient des gens d'un grand mérite et qui étaient sortis de cette école. Je voudrais , pour la consolation de ma vieillesse , voir germer et éclore quelques plantes qui puissent remplacer celles qui ont honoré le siècle précédent. Il semble que les grands hommes meurent sans postérité. Je désirerais qu'il y eut une filiation d'âmes supérieures , dont sans cesse les unes remplaçassent les autres. Après tout , mon temps est bientôt fini ; j'ai joui

— 1782. du marc du siècle de Louis XIV. Je bénis le Ciel de m'avoir fait naître dans ce temps, et pour se consoler de l'avenir il faut dire, *apres moi le déluge*. Le monde est un théâtre perpétuel de vicissitudes, c'est une scène mouvante où tout change : ici les arts, les sciences et les empires s'élèvent ; là c'est la barbarie qui succède aux connaissances et les potentats dont les trônes se renversent. Vous autres Français, vous n'y allez pas de main morte ; vous ne savez pas mal le trône britannique. Cette nation, qu'on dit si profonde, avait des ministres superficiels pour la gouverner, qui l'ayant dépouillée de richesses abusives qu'elle possédait, et lui ayant fait perdre des possessions qui lui étaient à charge, ont bravement travaillé à son abaissement, sans doute pour tempérer l'excès où elle poussait sa fierté, et son dédain pour le reste de l'Europe. Dans cent ans d'ici quiconque ressusciterait de nos contemporains, ne reconnaîtrait plus notre continent. En attendant je vous souhaite santé, prospérité et contentement.

Sur ce etc.

L E T T R E C C X X I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 3 mai.

S I R E ,

J'AI reçu , presque en même temps , deux lettres ——— dont V. M. m'a honoré , à peu de jours l'une de l'autre , 1782. en réponse à deux lettres que j'avais eu aussi l'honneur de lui écrire ; je vois par la première des deux réponses que V. M. a daigné me faire , qu'elle a été attaquée cet hiver , comme presque tous les précédens , de cette maudite goutte , qui en la faisant souffrir comme Epictète , ne l'empêche pas d'être gaie comme Démocrite , sans qu'elle ait pourtant la morgue stoïcienne et absurde de ne pas regarder la goutte comme un mal. Je lisais ces jours passés la morale d'Epictète , plus grande que nature , exagérée , et faite pour l'homme imaginaire , et je dis de tout ce bel étalage , si peu à l'usage de notre faible nature , ce que le bon la Fontaine , tout converti qu'il était par le vicaire de sa paroisse , disait des épîtres de St. Paul à son confesseur : *Votre St. Paul n'est pas mon homme.*

La philosophie de V. M. est plus vraie , parce qu'elle est plus assortie à la nature humaine , et plus digne d'un véritable sage , qui voit les maux et les biens tels qu'ils sont ; qui jouit de ceux-ci , et souffre ceux-là sans se louer et sans murmurer de sa destinée.

— Je profite , le mieux qu'il m'est possible , des leçons et
 1782. sur-tout de l'exemple de V. M. , et quand ma veillie me
 fait souvenir qu'elle *n'est pas une lanterne* , comme
 dit le proverbe , je relis les lettres du Roi philo-
 sophe , et cette lecture me soulage et me console.

Voilà donc le St. père à Vienne , communiant le
 César qui le persifle , et qui le renverra comme il est
 venu. Il n'aura eu d'autre satisfaction que de faire
 baiser sa mule aux capucins et aux belles dames , et de
 donner force bénédictions à la canaille. Je voudrais
 que Grégoire VII et l'Empereur Henri IV pussent
 être témoins de ce spectacle , et du progrès que la
 raison a fait depuis sept cents ans. Le temps est un peu
 long , il est vrai , mais enfin la raison a cheminé
 comme l'aiguille d'une montre ; sans avoir fait de
 grands pas , elle a toujours avancé , et la voilà en
 beau chemin. Gare la suite de ces événemens pour la
 Ste Eglise catholique , apostolique et romaine. Je ne
 fais si le successeur de St. Pierre s'appelle dans son
 voyage *l'abbé du midi* ; mais il semble que dans ce
 beau voyage , il a été chercher , comme on dit , *midi*
à quatorze heures.

V. M. n'est pas exactement informée sur le compte
 de l'abbé Raynal. Il a été décrété , il est vrai , par
 Nosseigneurs du parlement , plus ignorans que la Sor-
 bonne , et plus intolérans que les capucins. Mais
 devançant cet arrêt foudroyant , l'abbé Raynal s'est
 mis à couvert et hors de France ; ainsi il n'est ni
 au Châtelet , ni à la Bastille , mais en sûreté à
 Bruxelles ou ailleurs ; car on dit qu'il voyage en ce
 moment en Allemagne , qu'il a été même très-accueilli
 d'un vénérable prélat , l'Electeur de Mayence ; j'ima-
 gine qu'il n'oubliera pas dans ce voyage de voir le

monarque philosophe qui vaut mieux à voir que tous les électeurs et même tous les césars ; et je ne doute pas que V. M. ne le console des persécutions que le fanatisme lui a fait éprouver. 1782.

L'état de notre nouvelle planète ou comète est encore indécis , et *sa maison* est difficile à lui faire ; on commence à croire pourtant qu'elle restera planète , deux fois plus éloignée du soleil que Saturne , et faisant sa révolution en 82 ans. Le temps nous éclaircira davantage ; mais voilà , pour le présent , tout ce que je puis en apprendre à V. M.

Que dit-elle de la prise de Mahon , enlevé presque sans coup férir par un général médiocre , et par les Espagnols ? Il était écrit que cette place ne serait prise que par de pauvres généraux ; Richelieu le premier , et Crillon le second ; ce Crillon est le père de celui que V. M. vit il y a quelques années à Berlin avec le prince de Salm. On dit qu'il va être chargé du siège de Gibraltar , qui pourra être de plus dure digestion. Mais enfin il faut espérer en la providence ; sur-tout en voyant les sottises multipliées des Anglais , sur terre , sur mer , et dans le ministère. Puissent ces sottises bien répétées les forcer à la paix ! Car pour nous , nous ne demandons pas mieux que de la faire.

V. M. m'a rendu justice en me croyant très-innocent de l'ennui que lui a causé le mauvais livre de physique qu'on s'est avisé de lui envoyer comme de ma part. Elle doit avoir reçu un autre livre que j'ai eu l'honneur de lui envoyer , mais en l'avertissant bien que ce livre n'était pas fait pour être lu par elle , et que c'était seulement un hommage de l'université

— de Paris, pleine d'admiration pour le monarque philosophe, et de reconnaissance pour l'encouragement qu'il a bien voulu donner à un de ses élèves.

Je suis avec le plus profond et le plus tendre respect etc

L E T T R E C C X X I V.

D U R O I.

Le 18 mai.

IL m'arrive, comme à vous, d'admirer la morale des stoïciens et de m'affliger de ce que leur sage si respectable n'est qu'un être de raison. C'est bien à ce sujet qu'on peut appliquer ce beau vers de Voltaire.

Tes destins font d'un homme et tes vœux font d'un Dieu.

Quelqu'amour que nous ayons pour le bien de l'humanité, aucun législateur, aucun philosophe ne changera la nature des choses. Notre espèce a dû être probablement telle que nous la connaissons, un bizarre assemblage de quelques bonnes et de quelques mauvaises qualités. L'éducation et l'étude peuvent étendre la sphère de nos connaissances, un bon gouvernement peut former des hypocrites, qui arborent le masque de la vertu; mais jamais on ne parviendra à changer la trempe de notre ame. Je regarde l'homme comme une machine mécanique assujettie aux ressorts qui la dirigent; et ce qu'on appelle sagesse ou raison, n'est que le fruit de

l'expérience qui influe sur la crainte ou sur l'espérance — qui déterminent nos actions. Ceci, mon cher Anaxa- 1782.
goras, est un peu humiliant pour notre amour-propre ; par malheur cela n'est que trop vrai. Quoi qu'il en soit, j'estime les stoïciens, et je les remercie d'un cœur pénétré de reconnaissance de ce que leur secte a produit un Lélius, un Caton d'Utique, un Epictète, sur-tout un Marc-Aurèle. Aucune des autres sectes philosophiques ne peut se vanter de tels élèves, et je voudrais pour le bien de l'Europe que la race n'en fût pas éteinte. Il est fâcheux que tous ceux qui souffrent, soient obligés de donner un démenti tout net à Zénon ; il n'en est aucun qui ne convienne que la douleur est un grand mal. Je voudrais bien que notre bonne mère nature vous dispensât du pénible emploi de produire des Pyrénées et des Alpes au fond de votre vessie. C'est un mal trop sérieux pour que j'en badine, principalement lorsque vous en souffrez, vous que le Parnasse et tous les gens qui pensent, désireraient qu'il fût immortel. J'espère donc d'apprendre au moins que cette fâcheuse maladie n'empire pas, et que vos amis peuvent se flatter de vous conserver encore longues années.

Que vous dirai-je du saint père ? Il a perdu son infaillibilité, depuis qu'il s'est avisé d'aller à Vienne comme témoin de sa dégradation. Voilà une affaire finie pour l'Autriche. Vos Français n'imiteront point la conduite de l'Empereur. Il règne dans votre patrie plus de superstition que dans aucun État de l'Europe. Vos prêtres ont usurpé une autorité qui balance celle du souverain, et votre roi n'ose entreprendre

— contre un corps aussi puissant , sans avoir pris
 1782. les plus sages mesures pour faire réussir un dessein
 aussi hardi. Ainsi tout bien considéré , les États
 de l'Empereur seront les seuls qui profiteront de
 ce schisme de l'Eglise , les autres souverains man-
 queront ou de cœur , ou de sagesse , ou de moyens
 pour l'imiter : cependant ne vous flattez pas que
 nous en soyons arrivés au temps où la raison domi-
 nera sur les hommes. Rappelez-vous que naguere
 un prince d'Allemagne a fait dire des messes sur le
 ventre de son épouse , assuré qu'elle en deviendrait
 enceinte. Sachez qu'une secte en Saxe évoque les
 morts comme la pythonisse d'Endor : apprenez que
 les francs-maçons forment dans leurs loges une secte
 religieuse (c'est beaucoup dire) plus absurde que
 les sectes connues. Telle est notre pauvre espèce ,
 et telle sera-t-elle jusqu'à la fin des siècles. Des fo-
 lies , des fables , le merveilleux l'emportent tou-
 jours sur la raison et sur la vérité. Fontenelle avait
 bien raison de dire que s'il avait une main pleine de
 vérités , il ne l'ouvrirait pas pour la répandre dans
 le public , parce que le peuple n'en est pas digne.

Mais savez-vous ce qui vient d'arriver aujour-
 d'hui ? Moi qui croyais l'abbé Raynal enfermé dans
 quelque prison de votre inquisition , je le vois ar-
 river ici. Il viendra chez moi cette après-dinée , et
 je ne le quitterai point que je ne l'aye coulé à
 fond. Enfin j'ai vu l'auteur du stathouderat et du
 commerce de l'Europe. Il est plein de connais-
 sances , qu'il doit aux recherches curieuses qu'il a fai-
 tes ; j'ai cru m'entretenir avec la providence. Tous
 les gouvernemens sont pesés à la balance , et l'on

risque le bannissement à ofer avancer modestement — devant lui que le commerce d'une puissance est de 1782. quelques millions plus lucratif qu'il ne l'annonce. Reste à savoir si ces notions qu'il a recueillies ont toute l'authenticité qu'on désire dans de pareilles matières.

Si vous me parlez de l'Europe, je vous entretiendrai de mon tonneau que je roule comme le fit Diogène durant les troubles de la Grèce. Le nord désire ardemment la paix; malgré les associations maritimes et le code de Catherine pour l'empire de Neptune, il n'est pas moins molesté par les fortes assurances que les pirateries obligent de payer. Un grand génie qui habite le cinquième dans quelque rue du fauxbourg Saint-Germain, et qui de-là gouverne despotiquement l'Europe, vient de m'adresser un beau projet de pacification générale. L'esprit de l'abbé de saint Pierre est descendu sur lui, avec une profonde politique, digne de Gargantua. La France pullule de grands hommes, qui dans leur obscurité travaillent à son plus grand avantage. C'est dommage que d'aussi beaux génies n'aient pas au moins quelques royaumes à brûler, je veux dire à gouverner. Qu'il arrive de l'Europe ce qu'il pourra, je borne mes vœux à la conservation du sage Anaxagoras. Nous ferons une ligue pour notre départ de cette vallée de misère et pour voyager ensemble, afin de nous rendre zéro.

Sur ce, etc.

L E T T R E C C X X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 21 juin.

S I R E ,

— **C**E que V. M. me fait l'honneur de m'écrire sur la
 1782. philosophie exaltée et exagérée des stoiciens, est
 sans comparaison plus à mon usage que cette phi-
 losophie gigantesque et imaginaire. Je ne convien-
 drai jamais avec ces messieurs, non plus que V. M.,
 que la douleur *ne soit point un mal*, et ma triste
 vessie ne me dit que trop souvent plusieurs fois
 par jour qu'ils en *ont menti*. Je dirais volontiers,
 comme le roi Alphonse disait du monde, que si
 Dieu m'eût appelé à son conseil, quand il fabriqua
 la vessie humaine, je lui aurais donné de bons avis.
 Je ne suis pourtant pas plus mal de la mienne que
 je ne l'étais il y a deux mois; mais je crains tou-
 jours, et avec raison, que mon état n'empire avec
 l'âge. D'un autre côté je me dis, pour me tranquil-
 liser, ce vers de Racine :

Je ne veux point prévoir les malheurs de si loin.

En voilà trop sur cet ennuyeux objet, dont je n'ai
 parlé que pour répondre à la bonté avec laquelle
 V. M. s'y intéresse. Vivez, Sire, portez-vous bien,
 n'ayez point de douleur, et qu'il arrive de moi ce
 qu'il plaira à la destinée et à la nature. Je serai con-
 tent, ou du moins consolé.

Le St. père me paraît avoir fait, comme l'on dit, *bonne mine à mauvais jeu*. Il a donné beaucoup de louange à la *piété* de Sa Majesté impériale, il lui a donné la communion le jeudi saint, à ce que disent les gazettes ; grand bien leur fasse à tous deux ! Reste à savoir ce que deviendront les moines supprimés. Quelques lettres d'Allemagne, et sur-tout de Flandre, paraissent donner des doutes sur l'entier accomplissement de son projet *impérial* et *anti-monastique*. On prétend que depuis son entrevue avec le Pape, la destruction des couvens supprimés traîne en longueur. Ce ferait tant pis pour lui. Il vaudrait mieux n'avoir rien fait du tout, que de faire à moitié ce qu'il a annoncé. Mais, Sire, ce qui m'intéresserait beaucoup davantage, ce ferait que nous eussions en France le courage d'imiter cette réforme. Hélas ! comme le dit très-bien V. M., nous n'en ferons rien, et tout en méprisant les prêtres et les moines, nous leurs ferons l'honneur de les craindre et de les épargner. Nous avons écrit là-dessus, et depuis long-temps les plus belles choses du monde ; mais nous écrivons et nous ne faisons pas.

Les autres font, et n'écrivent point. Nous sommes sur ce point comme pour la guerre et pour la musique, nous barbouillons des livres, et nous nous en tenons là. A propos de guerre, que pense V. M. de notre déconfiture aux Antilles ? Cette affaire du 12 avril est, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'ignorance et de la bravoure française. Dieu nous donne la paix dont nous avons si grand besoin, ainsi que nos ennemis, qui de leur côté, n'ont guère moins fait de sottises que nous ! Cette paix

1782. ferait peut-être bientôt faite, s'il ne plaisait pas au grand protecteur de l'inquisition de s'opiniâtrer à ce beau siège de Gibraltar, où la nation espagnole et son roi acquièrent depuis quatre ans une gloire si brillante.

V. M. me paraît avoir très-bien jugé l'abbé Raynal. Il est trop sur de son fait dans tout ce qu'il avance, et soutiendrait presque à chaque souverain et à chaque État de l'Europe, qu'il fait mieux que lui-même ses forces et ses revenus. Mais d'ailleurs son ouvrage est utile, et lui a valu chez les étrangers, et dans sa patrie même, une célébrité qui le dédommage de la persécution excitée contre lui par les fanatiques. On me mande qu'il est enchanté de V. M., et je n'ai pas de peine à le croire. Je fais par expérience qu'elle renvoie avec cette disposition tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Nous avons eu ici pendant un mois M. le comte et Mme. la comtesse du Nord. Ils sont partis il y a deux jours pour Brest, et paraissent fort contents de leur séjour à Paris, et de l'accueil que tous les états se sont empressés de leur faire. Ils ont de leur côté très-bien réussi par la politesse dont ils ont été pour tout le monde. M. le comte du Nord m'a fait l'honneur de venir chez moi, avant même que j'eusse pris la liberté de me présenter chez lui. Il m'a dit les choses les plus honnêtes sur le désir qu'on avait eu de *me posséder* à Pétersbourg, ce sont les termes dont il s'est servi; et sur les regrets qu'il avait eus en particulier de ne *m'y point voir*. Je suis très touché de ses regrets, mais je ne me repens point du tout, et peut-être moins que jamais, de n'avoir pas

accepté ce qu'on m'offrait, et je n'oublierai de ma vie la conversation, très-intéressante pour moi, que j'eus à ce sujet avec V. M. à Clèves en 1763. 1782.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'hommage le plus sincère de la tendre vénération avec laquelle je ferai toute ma vie, etc.

P. S. J'ignore si V. M. a reçu l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de la part du collège de Louis le grand, et de l'université de Paris, non pour être lu, mais comme un hommage de leur profond respect et de leur vive reconnaissance.

LETTRE CCXXVI.

D U R O I.

Le 5 juillet.

JE vous avoue qu'après avoir bien étudié les opinions des stoïciens, il m'a paru qu'ils avaient trop exalté la nature humaine. Leur amour-propre leur persuada que chacun possédait en soi une parcelle de l'ame de la nature, et que cette parcelle pouvait atteindre aux perfections de la Divinité, à laquelle elle se rejoignait après la mort de celui qu'elle avait animé. Ce système est beau et sublime; il n'y manque que la vérité. Cependant il y a de la noblesse à s'élever au-dessus des événemens fâcheux auxquels nous sommes assujettis, et un stoïcisme qui n'est pas outré, est l'unique ressource des malheureux. Toutefois il ne faut

— pas nous bouffir d'une idée de perfection à laquelle
 1782. nous ne saurions atteindre, ni nous composer une
 généalogie imaginaire, qui loin de nous anoblir
 nous dégrade, parce qu'en considérant la turpitude
 et les crimes de notre espèce, il y aurait plus de vrai-
 semblance à nous croire descendus d'êtres malféfans,
 (supposé qu'il en existe), que d'un être dont la na-
 ture même doit être la bonté. Mais dès que la goutte,
 la pierre, ou le taureau de Phalaris s'en mêlent, les
 cris aigus qui échappent au souffrant, attestent que
 la douleur est un mal très-réel. J'espère que votre
 vessie ne vous mettra plus dans le cas de donner un
 démenti aux stoïciens. Mon ame m'a appris par l'ex-
 périence qu'elle est la très-humble servante de mon
 corps. Aussi souvent qu'il souffre, elle est très-mal à
 son aise, tant ses facultés intellectuelles sont assujet-
 ties à la mécanique de notre organisation.

Quel faut des stoïciens au saint père ! Mais puisqu'il
 est fait, je poursuis. Ce pauvre prêtre a démenti son
 infailibilité par son voyage de Vienne; il s'est exposé
 à recevoir un refus auquel il pouvait s'attendre.
 L'Empereur continue ses sécularisations sans inter-
 ruption; il paraît que les couvens riches ont la préfé-
 rence sur les mendiens; on ne touche pas à ces der-
 niers, dont le bien public exigerait la réforme préféra-
 blement aux premiers. Je doute fort qu'en France on
 imite l'auguste César germanique, à moins que votre
 contrôleur général n'ait épuisé toutes les ressources de
 son industrie pour procurer des fonds au gouverne-
 ment. Chez nous chacun reste comme il est, et je res-
 pecte le droit des possessions sur lequel toute société
 est fondée.

On

On nous a annoncé ici la disgrâce de M. de Grasse ; —
 il a marqué beaucoup de valeur dans ce combat qui 1782.
 lui a si mal réussi. Il paraît que la marine anglaise a
 une grande supériorité dans la manœuvre sur celle
 des Français. C'est faute d'exercice et d'expérience de
 la part de vos compatriotes ; ce sont des choses où ils
 pourront parvenir à se perfectionner, si on les encourage
 à l'application et qu'on leur donne plus d'emploi
 en temps de paix. Je vois avec plaisir que vous
 avez été content du grand Duc et de la visite qu'il
 vous a rendue. Ce prince possède de grandes et
 bonnes qualités ; il est un peu grave, cela tient à
 son caractère, mais le fond en est excellent.

L'abbé Raynal est encore à Berlin ; il y amasse des
 matériaux pour écrire l'histoire de la révocation de
 l'édit de Nantes. Cet ouvrage paraîtra trop tard ; il fal-
 lait en 1680 remonter à Louis XIV le tort infini que
 ressentirait son royaume de l'expulsion d'un nombre
 prodigieux d'habitans qui transporteraient leur indus-
 trie dans toutes les parties de l'Europe. A présent
 les Français le sentent, quand il est trop tard pour
 y remédier. Je crois vous avoir remercié dans mes
 lettres précédentes de l'ouvrage sur le collège de
 Louis le grand, que vous m'avez envoyé. Je vous
 annonce un ouvrage nouveau sur ***. Jusqu'à quand
 aura-t-on la bêtise d'écrire des billevesées de cette
 espèce ? Je m'en tiens aux lois générales et perma-
 nentes auxquelles tous les élémens obéissent, c'en
 est bien assez. Vivez, mon cher d'Alembert, pour
 l'honneur de la philosophie, et donnez-moi quel-
 quefois de vos nouvelles.

Sur ce etc.

L E T T R E C C X X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 9 août.

S I R E ,

^{1782.} **J**E viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort de la Reine Douairière de Suède, sœur de V. M. Votre attachement pour elle a dû vous rendre cette perte fort sensible, et je supplie V. M. d'être persuadée de toute la part que je prends à sa juste douleur. Cette respectable princesse m'avait même anciennement honoré de ses bontés, en me faisant membre d'une académie qu'elle avait rassemblée dans son palais, et que les troubles de ce malheureux royaume ont empêché de subsister. Ainsi par reconnaissance pour sa mémoire, par mon attachement, Sire, pour votre auguste maison, et sur-tout par mon tendre et respectueux intérêt pour tout ce qui peut toucher V. M., je dois à la perte de la Reine de Suède les justes regrets que je mets aux pieds de mon bienfaiteur.

Après m'être acquitté de ce devoir, ou plutôt après cet épanchement sincère de mon cœur, je dois, Sire, une réponse détaillée à l'excellente lettre philosophique dont V. M. m'a honoré sur les maux que j'endure. Que de vérité et de sagesse dans tout ce qu'elle dit de cette philosophie des stoïciens plus grande que naturelle, et si peu propre avec ses grands mots et ses principes exagérés à soulager ceux qui

souffrent ! Heureusement je commence à avoir moins ———
besoin de cette étrange pharmacopée. Mes douleurs 1782.
sont beaucoup moindres, et presque cessées entièrement, grâce à la *maladie du nord*, qui en me valant un gros rhume et un violent rhumatisme, a transporté sur ma poitrine et sur mes membres ce que je souffrais à la vessie. Dieu veuille que ce ne soit pas une simple trêve, et qu'après la fin de mon rhume, l'ennemi ne vienne reprendre son premier camp, où je le trouvais si mal placé !

C'est entretenir trop long-temps V. M. de mes misères ; j'aime bien mieux lui dire que sa bonne santé me console de la faiblesse de la mienne ; que cette bonne santé, comme l'assurent tous ceux qui vous voient, Sire, vous promet et promet à l'Europe encore plusieurs années d'une vie qui ne sera jamais trop longue pour le bien de vos peuples, pour le repos de l'Allemagne, pour l'honneur et le soutien de la philosophie, sur-tout pour moi le dernier des philosophes, mais le premier et le plus zélé de vos admirateurs.

Cette philosophie, Sire, a plus besoin que jamais de protecteurs et de modèles tels que vous. On la joue actuellement, d'une manière aussi plate qu'indécente, sur le théâtre français ; et cette sottise, qui n'avilit que ses auteurs, a l'honneur d'avoir des protecteurs importants, qui soupçonnent au fond de leur âme le profond mépris que la philosophie a pour eux, quoiqu'elle ne s'en vante pas. Mais à force d'esprit ils s'en doutent, et essayent pour s'en venger, des moyens aussi dignes d'eux par leur nature que par leur succès.

— V. M. a bien raison sur le parti qu'a pris le César
 1782. Joseph d'épargner les mendiants, ces vampires de
 l'État et du peuple. Il fallait détruire également, et
 les sainéans opulens, et les sainéans qui mendient.
 Nous ignorons en France, ou nous ne nous intéres-
 sons qu'aux spectacles de la foire, quels sont les pro-
 gres de la *suppression impériale*, ordonnée contre
 l'engeance monastique. On a répandu que des évê-
 ques et des moines avaient formé contre l'Empereur
 une conspiration qui avait été découverte à temps. Je
 crois néanmoins que toute cette engeance est bien
 moins à craindre qu'elle ne paraît, pour un prince
 qui a trois cent mille hommes et une volonté ferme,
 qu'on fait à l'Eglise bien de l'honneur de la craindre,
 et qu'elle ne peut jamais faire de mal qu'à ceux qui
 ont la faiblesse de la redouter. Je suis bien sûr que
 si V. M. la mettait à la raison pour quelque sottise
 qu'elle voudrait faire, elle pourrait se promener sans
 armes au milieu d'une procession, et sans avoir rien
 à redouter. La procession de la ligue n'aurait pas eu
 beau jeu sous un autre monarque que Henri III, et
 sous un prince tel que Frédéric.

On nous a dit que l'abbé Raynal avait été sérieuse-
 ment malade. Je souhaite qu'il vive assez pour finir
 son utile ouvrage sur la révocation de l'Édit de Nan-
 tes. Hélas! Sire, V. M. a bien raison; cet ouvrage
 viendra trop tard pour le bonheur de la France; mais
 peut-être au moins servira-t-il d'instruction et d'exem-
 ple aux malheureux princes, qui dans la suite des
 siècles, voudraient hasarder de pareilles sottises. Peut-
 être nous éclairera-t-il sur l'absurdité actuelle de nos
 lois au sujet des protestans, que l'amour de la patrie

fait rester encore en France, avec la crainte de voir leurs malheureux enfans déclarés illégitimes et privés des droits de citoyen. Quelle honte pour notre siècle qu'il faille croire en France à la *transubstantiation*, (voilà un terrible mot à prononcer et à écrire,) pour avoir le droit de recueillir l'héritage de ses pères!

Nos princes sont allés à Gibraltar. J'aimerais mieux pour les Espagnols et pour nous, y voir V. M.; je ferais plus sûr du succès de ce siège, qui aura duré, si même il réussit, presque aussi long-temps que celui de Troyes, quoique les Espagnols ne soient pas Grecs; on assure que le 28 de ce mois 990 bouches à feu tâcheront d'écraser ce rocher. Dieu le veuille, et sur tout Dieu accorde bientôt la paix à ceux qui en ont si grand besoin, et qui savent si peu faire la guerre!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

LETTRE CCXXVIII.

D U R O I.

Le 8 septembre.

JE vous suis obligé de la part que vous prenez à la perte que ma famille vient de faire. A en juger par les événemens, il semble que le mauvais tonneau de Jupiter est plus grand et plus plein que celui dont il répand ses faveurs sur les hommes. Dix mauvaises nouvelles pour une bonne. Il y a des personnes qui

renoncent volontairement à la vie , mais je n'en fache
 1782. aucune morte de douleur. Si des malheurs nous accablent qui ne regardent que notre personne , l'amour-propre fait gloire d'y opposer la fermeté ; mais dès que nous faisons des pertes irréparables pour l'éternité , il ne reste rien dans le fond de la boîte de Pandore pour nous consoler , si ce n'est pour un vieillard de mon âge la ferme persuasion de rejoindre d'as peu ceux qui nous ont devancés. Il faut l'avouer : l'homme est plus sensible que raisonnable. Le cœur est atteint d'une blessure , le stoïcien vous dit : tu ne dois pas sentir de douleur ; mais je la sens malgré moi , elle me consume , elle me déchire , un sentiment intérieur plus fort que moi , m'arrache des plaintes et d'inutiles regrets. Je ne vous parlerai pas davantage sur un objet triste et qui ne peut engendrier que des pensées sombres et mélancoliques. J'ai abandonné tout ce qui tient aux lettres dans votre patrie , à l'exception de l'abbé de l'Isle , le seul digne selon moi du siècle de Louis XIV , et je ne me soucie ni de votre théâtre , ni de vos farces , ni de votre Ramponet , ni de tous vos bateleurs comiques. Il ne reste pour la fin de ce siècle que la physique , dans laquelle il s'est fait des recherches curieuses. Si les absurdités théologo-métaphysiques avaient pu être anéanties , elles l'auraient été par les foudres philosophiques lancées contre elle. Cependant faites réflexion que ceux de notre espèce étant formés avec un penchant presque irrésistible pour le merveilleux et la superstition , les moines et les voyans n'ont pas eu grand' peine à leur remplir l'esprit de ce fatras dégoûtant d'absurdités par lesquelles ils les gouvernent. Le peuple , qui par-tout fait le

grand nombre , se laissera toujours conduire par des fourbes , des fripons feseurs et commentateurs de fables puériles , et le nombre des sages fera toujours réduit à peu d'individus ; le grand nombre d'imbécilles doit donc probablement prévaloir sur le petit nombre de ceux qui pensent et qui savent faire usage de leur raison. 1782.

Si l'Empereur détruit des couvens , je rebâtis des églises catholiques qui étaient brûlées , je laisse à chacun la liberté de penser à sa guise , et je crois que Fontenelle a dit très-sagement, que s'il avait la main pleine de vérités , il ne l'ouvrirait pas , parce que le peuple n'en vaut pas la peine. Cela n'est malheureusement que trop vrai. Un âne ploie sous le poids quand on l'a surchargé ; mais un superstitieux porte tous les fardeaux dont son prêtre l'accable , sans s'apercevoir de la manière indigne dont il se trouve avili.

A l'égard des guerres présentes , je pense comme vous , et j'applaudirai aux efforts prodigieux des puissances belligérantes , si tous ces immenses préparatifs nous ramènent promptement la paix. J'ai fait une absence de trois semaines et je n'ai point entendu parler pendant ce temps-là de l'abbé Raynal. On m'a dit qu'il a été chez mon frère , je n'en fais pas davantage. Je souhaite que la coqueluche ou le mal du nord vous guérisse de toutes vos infirmités , et que ni la vessie ni les poumons ne vous causent de ces fâcheuses distractions qui rendent la vie onéreuse et insupportable. Sur ce etc.

Je crains que ma lettre ne vous égaye pas. Un peu de patience et le temps feront ce que la raison a inutilement entrepris.

L E T T R E C C X X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 11 octobre.

S I R E,

1782. **V**OTRE MAJESTÉ a bien raison de dire que le mauvais tonneau de Jupiter, celui qui verse les maux sur les hommes, est plus grand et plus plein que celui qui leur verse les biens. Ma triste vessie ne me le fait que trop sentir, car j'en ai bien souffert depuis un mois, au point de craindre une inflammation. Je me suis mis entre les mains du plus habile médecin de ce pays-ci, et dans ce moment la nature ou lui me soulagent. Dieu sait jusqu'où cela durera. Mais c'est trop entretenir V. M. de ce que je souffre; j'aime bien mieux lui dire, ou plutôt lui répéter, tout ce que je sens pour elle depuis près de quarante années que j'ai commencé à éprouver ses bontés. Les lettres dont elle veut bien m'honorer, en font un nouveau témoignage, qui m'est d'autant plus précieux, que dans l'état où je suis, je ne puis plus espérer d'aller moi-même lui en porter l'hommage. Au moins, Sire, ces lettres me consolent des maux que je sens, et me dédommagent en partie du bien dont je suis privé, d'entendre de la bouche même de V. M. ce qu'elle a la bonté de m'écrire. J'ose dire que votre siècle, qui vous appelle depuis si long-temps le roi philosophe, et avec tant de justice, ne fait pas autant que moi à quel point vous l'êtes. Il n'a pas

comme moi , l'avantage de lire dans vos lettres la morale si vraie, si saine, si utile dont elles sont remplies, cette morale à la portée de l'homme, et non pas gigantesque et exagérée comme celle de stoïciens et d'Épictète ; cette morale qui vous a rendu plus grand encore dans les revers que dans les succès, cette morale enfin dont vous êtes à la fois pour moi la leçon et l'exemple.

Je prie, Sire , M. le marquis d'Eterno , qui vient de partir pour résider en qualité de ministre de France auprès de V. M. , de mettre à ses pieds , s'il en trouvait l'occasion , tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, et ma douleur de ne pouvoir aller moi-même les lui exprimer M. le marquis d'Eterno est un homme sage, honnête, vertueux, et instruit ; j'ai lieu de croire que V. M. en sera contente. Pourrait-il continuer à entretenir la bonne intelligence qui a été si long-temps entre la France et V. M. , qu'une femme et un prestolet avaient détruite, et qui paraît être revenue, ou à peu-près, dans son état naturel ! Hélas , Sire , vous jouissez de la paix et de toute votre gloire, et notre pauvre France n'a en ce moment ni l'une ni l'autre. Que pense V. M. de la belle équipée que nous venons de faire devant Gibraltar , de ces *batteries flottantes* qui menaçaient de tout abîmer, et qui se flattaient que *les boulets rouges* ne les *brûleraient pas* ? Jamais peut-être il n'y a eu un plus triste exemple de la jactance et de la légèreté française ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette équipée recule peut-être la paix , si nécessaire et à nous et à nos ennemis. On ne désespère pourtant pas qu'elle ne se fasse cet hiver , attendu l'impuissance

— où sont les deux nations de continuer à s'égorger ,
 1782. parce qu'on ne s'égorge qu'à prix d'argent , et que
ce neif de la guerre manque à tout ceux qui la font
 aujourd'hui.

On dit que l'abbé Raynal s'établit dans les états de V. M. ; il a besoin , pour écrire son histoire de la révocation de l'édit de Nantes , de l'écrire dans un pays où il soit à l'abri des fanatiques. Mais par malheur , comme l'observait très-bien V. M. dans une de ses dernières lettres , ce livre ne fera que montrer à la France toute la grandeur du mal qu'elle s'est fait à elle-même par cette révocation ; il est trop tard pour le réparer. Nous ne pensons pas même à en empêcher les suites , en permettant au moins le mariage aux protestans. Nous ferons les derniers à faire ce que nous avons écrit , et ce que les autres nations exécutent. Dieu veuille enfin nous éclairer !

En attendant , nos grands Seigneurs font ici des banqueroutes scandaleuses et incroyables. M. le prince de Rohan Guémené , grand Chambellan du Roi , et mari de la gouvernante des enfans de France , en fait une de 20 millions au moins. Il met à l'aumône des milliers de citoyens , qui ont placé sur lui leur fortune. L'indignation et le cri public contre cette abominable action sont extrêmes , et le coupable n'est point puni. Toute la France crie qu'il le ferait dans les états de V. M. , et il le ferait même chez nous , si notre roi n'écoutait que les principes de justice , et de vertu qui sont au fond de son ame , et ne cédait pas aux prières des Rohans , qui sacrifient le public à leur vanité.

Tout cela , Sire , ne fera pour moi qu'un mal

léger, tant que j'aurai le bonheur de conserver V. M. Je la supplie de prendre de nouvelles précautions à l'approche de l'hiver, pour prévenir les attaques de goutte dont elle est ordinairement tourmentée dans cette saison, et pour se conserver à ses peuples, à l'Europe, à l'humanité, à la philosophie, aux lettres, et à moi qui ai si grand besoin qu'elle vive.

1782.

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCXXX.

D U R O I.

Le 30 octobre.

IL faut, mon cher d'Alembert, que nous rendions en détail à la nature ce que nous avons reçu d'elle en détail : et quoique les maux de la vessie, quoique ceux de la goutte soient fort douloureux, il vaut encore mieux les souffrir que de sentir défaillir sa mémoire et par conséquent ses pensées. Les Muses étaient filles de la mémoire, pour nous apprendre que sans la mémoire toutes les facultés de l'esprit sont perdues. Pour moi je suis journellement aux prises avec ma mémoire et je m'efforce à la rapeler malgré elle aux momens qu'elle s'élance pour m'échapper. Tout nous fait apercevoir de la fragilité de notre nature, du peu que nous sommes et de l'infini où nous allons nous abymer. Et dans une telle situation nous avons l'effronterie

— de nous targuer , de nous associer presque à la divi-
 1782. nité , de parler de grandeurs , de dignités , de ma-
 jesté et de cent autres folies qui font soulever le
 cœur à ceux qui étudient la nature de l'homme ,
 sa vanité et son néant !

Mais je laisse ces réflexions trop mornes et trop
 lugubres , pour vous parler d'objets moins sombres ,
 et premièrement de M. d'Esterno qui vient d'ar-
 river , et qui m'a paru un fort galant homme , au-
 tant que j'en ai pu juger par un premier entretien.
 Nos dames ont été très-fâchées que son épouse ne
 l'ait point accompagné ; elles espéraient qu'une
 dame française ferait pour les tudesques une légis-
 latrice des grâces et un modèle accompli sur lequel
 elles pourraient se mouler , pour répandre le vernis
 du bon ton sur ce qu'elles ont encore conservé
 d'agreste , et qui date du temps des Obotrites. Je ne
 fais si c'est sentiment d'équité ou faute de discerne-
 ment ; mais personne dans ces contrées n'attribue
 aux Français le malheur que les batteries flottantes
 des Espagnols ont essuyé à Gibraltar. On croit que
 Sa Majesté catholique a résolu absolument de pren-
 dre la lune avec les dents et que des sujets fidèles
 ont inutilement épuisé leurs efforts pour le satis-
 faire. Toutefois si Gibraltar n'est pas ravitaillé par
 les Anglais , la faim fera réussir ce que les batte-
 ries flottantes n'ont pu opérer.

Vous en aviez la paix dont nous jouissons , sans
 penser qu'alternativement le sort des Etats est de
 se trouver tantôt acteurs , tantôt spectateurs sur
 le grand théâtre des événemens. A peine descen-
 dions-nous des treteaux que vous y montâtes ; et

si la paix se fait à l'occident, la grande Catherine fera parler d'elle aux lieux où nous voyons le soleil sortir des bras d'Emphitrite. Cette phrase, toute poétique qu'elle paraît, n'est pas déplacée, quand il s'agit de projets qui exaltent l'imagination et qui font naître les plus vastes combinaisons. C'est ainsi que l'amplification et l'hyperbole font comme des tubes qui agrandissent nos misères aux yeux de notre imagination. Ne me demandez pas si l'abbé Raynal en fera usage. Je fais qu'il assemble des matériaux, et qu'il trouve parmi les réfugiés tous les renseignemens qui lui sont nécessaires pour étaler les effets qu'a produits la révocation de l'édit de Nantes. Il montrera le résultat de cette fausse opération de Louis XIV; il parlera des pertes que cause l'esprit persécuteur à la France; mais la Sorbonne lui répondra avec Bossuet: „ Agiles instrumens d'un prompt écrivain et d'une main diligente, „ hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et „ les Théodose. Apprenez par Sozomène que depuis „ que Dieu suscita des princes chrétiens et qu'ils „ eurent défendu les conventicules, la loi ne permettait pas aux hérétiques d'en assembler en public; „ de sorte que la plus grande partie se réunissait à „ l'église, et les opiniâtres mouraient sans postérité, „ parce qu'ils ne pouvaient plus communiquer „ entre eux ni enseigner leurs dogmes. Ce que „ souffre un pays par la dépopulation est un mal „ pour les mondains; mais les cœurs divinement „ éclairés ne prennent pour des maux réels que „ ceux qui les détournent eux et leurs compatriotes de la voie du salut”. C'est à l'abbé Raynal à

— 1782. répondre à cette belle tirade, qui peut contenter un pénitent imbécille et non convaincre un philosophe.

Notre académie vient de faire l'acquisition d'un nouveau membre ; il sort des tribulations que quelques phrases raisonnables et modestes lui avaient attirées à Turin ; son nom est l'abbé Denina. Il a été professeur à l'université de Turin ; il vous sera peut être connu par l'histoire des révolutions de Grèce et des révolutions d'Italie. Il vient pour dire tout haut en Allemagne ce qu'il pensait tout bas en Italie. Vous me parlez de banqueroutes, comme si l'on n'en faisait qu'à Paris ; au moins nous avons eu la nôtre au commencement de cette année assez forte, elle était de six millions de vos livres. Les proportions sont gardées, six millions pour nous sont autant que vingt millions pour la France. Gare que le Prince de Guéméné ne soit le précurseur d'un plus grand que lui. L'Angleterre, l'Espagne et la France se sont épuisées dans la guerre présente ; il faudra bien à la fin en venir là. Tout le monde fait banqueroute ; le bon chrétien aux convoitises de la chair ; le malade aux voluptés ; le philosophe à l'erreur ; celui qui a la bourse vide à son créancier ; et la mort qu'est-elle ? qu'une banqueroute qu'on fait à la vie. Près de faire ce dernier pas, je perds de vue les charmes du monde et je n'en vois plus que les illusions. Que la goutte me vienne assaillir ou toute autre maladie, je fais que c'est le voiturier qui me doit conduire là-bas d'où personne n'est revenu, et j'attends le moment de mon départ sans crainte de l'avenir et avec une entière résignation. Pour vous, je vous dispute le

pas, et comme avant vous je suis venu au monde, —
je prétends en fortir avant vous, vous assurant que 1782.
tant que je serai en vie je ferai des vœux pour
votre contentement.

Sur ce etc.

LETTRE CCXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 décembre.

SIRE,

J'AI prié M. le Baron de Goltz de faire à V. M. mes très-humbles excuses, si je n'avais pas l'honneur de répondre plutôt à la charmante lettre que j'ai reçue d'elle en date du 30 Octobre dernier. Ces excuses, Sire, ne sont, malheureusement pour moi, que trop légitimes. J'ai cruellement souffert de ma maudite vessie durant une assez grande partie du mois de Novembre; je ne ferai point à V. M. l'ennuyeux détail de mes douleurs, il me suffira de lui dire qu'elles sont fort diminuées, et que je profite du premier moment où elles me permettent d'écrire, pour renouveler à V. M. l'hommage de ma respectueuse reconnaissance et de tous les autres sentimens que je lui dois à tant de titres, et que je lui ai voués depuis si long-temps. Les réflexions de V. M. sur toutes les misères auxquelles la nature humaine est sujette, et sur le contraste de ces misères avec notre pitoyable et ridicule vanité, sont bien dignes d'un Roi

1782.

philosophe, qui plane d'en-haut sur toutes les sottises de notre espèce, et mériteraient d'être signés, *Mort-Auèle - Frédéric*. Je plains pourtant V. M. si elle commence, comme elle le prétend, à perdre la mémoire, il y a long-temps que j'ai commencé à la perdre aussi; mais la mémoire est plus indispensable à un prince qu'à un pauvre individu obscur et isolé. Puisse la nature, Sire, vous la conserver, et pour vous, et pour tant d'êtres à qui vous êtes nécessaire, et puisse-t-elle en même temps vous épargner ces douleurs de goutte, que je voudrais pouvoir vous épargner moi-même, fût-ce aux dépens de ma vessie!

Je suis ravi que V. M. ait jugé M. le Marquis d'Eterno tel que j'avais eu l'honneur de le lui annoncer. J'ai tout lieu de croire qu'elle se confirmera dans ce jugement, à mesure qu'elle le connaîtra davantage, et qu'elle le trouvera comme il est, sage, instruit, honnête et modeste.

J'ignore à qui est la faute du mauvais succès de nos batteries flottantes; j'ignore aussi par quelle fatalité cinquante vaisseaux tant français qu'espagnols, en ont laissé passer et repasser, sans coup férir, trente-quatre anglais deux ou trois fois à leur barbe; mais je fais que ce maudit siège de Gibraltar, si ridiculement entrepris, et plus ridiculement prolongé, a été la principale cause de nos malheurs ou de nos sottises, a prolongé la guerre de deux ou trois ans, et retardé d'autant la paix avantageuse que nous aurions pu faire. Enfin, grâce à Dieu, et selon même toute apparence, on nous fait espérer cette paix, on la dit même arrêtée et conclue. Que le destin en soit loué; pourvu que la grande Catherine et le César Joseph ne fussent

1782.
fussent pas une nouvelle guerre par l'invasion de la Turquie! Puiffe, sur-tout, Sire, cet aveugle destin ne vous pas engager dans cette guerre nouvelle, inutile à votre gloire, et funeste à votre santé et à votre repos! Nous avons lu avec édification dans les nouvelles publiques la déclaration de V. M. au clergé catholique de Silésie, le *Te-Deum* que l'Eglise romaine a fait chanter pour remercier Dieu d'avoir trouvé en vous un protecteur, et l'émigration d'une volée de religieuses autrichiennes, qui sont venues vous demander asyle. Assurément quand V. M. a recommandé la tolérance aux souverains on peut bien dire qu'elle leur a prêché d'exemple, sur-tout et plus que jamais dans cette conjoncture. Mais l'Eglise romaine n'en fera pas moins persécutrice et intolérante, quand elle pourra l'être. Voilà nos prêtres qui viennent de présenter une requête au Roi contre les souscripteurs de la nouvelle édition qu'on prépare de Voltaire; cette requête est bien adressée, car le Roi est un des souscripteurs. On ne fait si l'on doit rire, ou être indigné de cette plate sottise.

L'ouvrage de l'abbé Raynal, fût-il aussi bon qu'il peut l'être, sur la révocation de l'Edit de Nantes, viendra trop tard pour la France. Elle ne recouvrerait pas, quand elle le voudrait, tout ce qu'elle a perdu par cette absurde et funeste révocation; je crains bien même que cet ouvrage ne lui épargne pas de nouvelles sottises en ce genre, si l'occasion se présente d'en faire quelques-unes; car corrige-t-on les hommes, et sur-tout les nations, avec des livres?

Je crois bien, Sire, qu'on fait chez vous des ban-

— — queroutes, comme ailleurs; mais on n'en fait pas
 1782. d'aussi monstrueuses, d'aussi atroces, d'aussi impu-
 dentes, d'aussi scandaleuses, que celle du Prince,
 qu'on n'appelle plus ici Rohan-Guémené, mais **-***.
 Je le répète, Sire, toute la France crie qu'il aurait
 été puni chez vous exemplairement; il ne l'est ici
 que par la perte de ses places, qu'il était impossible
 de lui laisser. Mille familles peut-être sont à l'aumône
 par cette banqueroute, qu'on fait monter à près de
 40 millions, tant en France qu'en pays étranger;
 elles crient en vain. Le crédit du ** et des siens est
 plus fort que leurs cris.

Nous allons, Sire, entrer dans une nouvelle an-
 née, qui est la quarante-troisième de votre glorieux
 règne, et la trente-septième des bontés dont V. M.
 m'honore. Puissent vos sujets, Sire, conserver en-
 core quarante années un pareil monarque, et puissent
 vos bontés me consoler encore, non pas quarante
 ans, mais jusqu'à la fin de ma vie! Puissiez-vous
 jouir encore long-temps de la gloire que vous avez
 acquise, et du repos que vous avez si bien acheté!

Je suis avec la plus tendre vénération, etc.

P. J. Un homme de lettres estimable, M. de
 Villars me prie de présenter à V. M. cette lettre,
 et le prospectus d'un journal qu'il se propose d'impri-
 mer, Sire, dans vos Etats à Neuchâtel; il demande
 la protection de V. M., et tâchera de s'en rendre
 digne.

L E T T R E C C X X X I I.

D U R O I.

Le 30 décembre.

Vous me faites un grand plaisir de m'apprendre vous-même la nouvelle de votre convalescence. C'est le plus fâcheux don que la nature ait pu faire aux hommes que de former une carrière dans leurs intestins. De tous les maux que nous sommes condamnés à souffrir, ceux de la pierre sont les plus violens et exigent le plus de compassion, sur-tout quand des gens de mérite comme Anaxagoras, en sont affligés. Pour moi, je m'attends dans peu à quelque cadeau de la part de Madame la Goutte, qui n'est pas non plus une aimable commère. Oh, mon cher d'Alembert, autrefois nos lettres ne parlaient ni d'infirmités, ni des progrès de la caducité; à présent chaque jour nous arrache quelque chose de notre existence. Cela me fait souvenir de ce mot célèbre d'une Spartiate à laquelle on apprit que son fils avait été tué à la bataille de Leuctres: *Je ne l'avais pas mis au monde pour être immortel.* 1782.

Si vos amiraux et les Espagnols font la guerre, c'est en veillant à la conservation de leur monde, et ils font fort bien, parce que la paix va se conclure. L'idée des batteries flottantes était assurément très-hétérodoxe et ne pouvait réussir. Les hommes les plus déterminés peuvent entreprendre des choses difficiles, mais les impossibles ils les abandonnent aux fous. On menace sans doute l'orient d'une nouvelle

— guerre. On veut placer le derrière du marmot Con-
 1782. stantin sur le sofa de Mustapha, et l'on dit que le
 César Joseph veut partager les dépouilles : les houn-
 ris du sérail feront bien pour lui. Voilà au moins ce
 qu'annoncent les bulletins de Vienne.

L'abbé Raynal écrit sur la révocation de l'édit de
 Nantes, et quand l'ouvrage sera imprimé, il l'enverra
 à Louis XIV par le premier courrier qui partira pour
 les champs élysées. Pour moi, je me suis prescrit la
 règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes et
 modernes, et de n'imiter jamais les mauvaises. Je
 laisse chacun adorer Dieu comme il le juge à
 propos, et je crois que chacun a le droit de prendre
 le chemin qu'il préfère pour aller dans le pays
 inconnu du paradis ou de l'enfer; je me contente de
 la liberté de suivre de même l'impulsion de la raison
 et de ma façon de penser, et pourvu que par de
 justes entraves on empêche les moines de troubler la
 société, il faut les tolérer, parce que le peuple les
 veut.

Ce M. de Villars, qui n'est pas le maréchal de
 Villars, peut faire imprimer ce qu'il lui plait à Neu-
 châtel, pourvu qu'il ménage les puissans et ne choque
 point les grands de la terre, gens chatouilleux sur les
 prérogatives de leur infailibilité et sur leurs dignités.
 Vous savez que les prêtres les appellent les images de
 Dieu sur terre; ces fous le croient de bonne foi, et les
 folliculaires sont dans la nécessité de les respecter en
 ménageant leur délicatesse infinie avec la plus scrupu-
 leuse attention. Si l'image de Dieu de Versailles défend
 la publication des œuvres de Voltaire, les libraires
 suisses, hollandais et allemands gagneront à l'im-

pression ce que des libraires français auraient pu profiter, et vos prêtres, quoi qu'ils fassent, ne ressusciteront pas à la fin du XVIII^{ème} siècle la bienheureuse stupidité des siècles X et XI^{ème}. Les gens qui pensent et qui combinent des idées, sont très-désabusés de fables. La Sorbonne défend les brèches faites au corps de la place de la stupidité et elle se contente que la masse imbécille du peuple la suppose invulnérable. Je vous souhaite la bonne année; sur-tout n'ayez plus de colique néphrétique, et suspendez votre voyage jusqu'à mon départ. Sur ce etc.

1782.

L E T T R E C C X X X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 16 février.

S I R E ,

MA santé n'est depuis plus de trois mois qu'une alternative continuelle de souffrances plus ou moins longues, mais toujours très-vives, et de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un de ces derniers momens pour mettre aux pieds de V. M. les sentimens que je lui dois à tant de titres, et surtout pour lui témoigner ma vive reconnaissance des lettres si consolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'est le meilleur baume que je puisse mettre sur mes douleurs, et le seul adoucissement à ma triste existence. La douleur d'une part, et de l'autre l'affaïssement et l'abattement qui la suit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de V. M.,

1783.

— à sa conservation , et aux bonnes nouvelles que M.
 1783. le baron de Goltz me donne de sa santé. Puissé - je
 enfin , quoique je ne m'en flatte guère , faire la paix
 avec ma vessie , comme nous venons de la faire avec
 l'Angleterre , qui en avait , je crois , autant de besoin
 que nous pour le moins. Nous voila donc en paix ,
 jusqu'à ce que quelque sottise politique , de quelque
 part qu'elle vienne , ramène la discorde. Les Espagnols
 doivent être bien heureux de recouvrer Mahon et les
 deux Florides , après la manière ridicule et plate dont
 ils se sont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les
 empêche pas de donner la loi partout jusques sur notre
 théâtre français , où l'Ambassadeur d'Espagne empêche
 dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour sujet
la mort de Don Carlos. Vous n'auriez pas cru , Sire , qu'il
 dût un jour être défendu de peindre sur le théâtre de
 France le plus cruel et le plus abominable ennemi des
 Français , l'exécrable Philippe II ; mais cette persé-
 cution qu'éprouvent les lettres est la suite de l'horrible
 inquisition à laquelle on les a soumises. Par bonheur
 ou par malheur pour moi , ma vessie , qui est aujour-
 d'hui mon premier intérêt , m'empêche d'être indigné
 ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont
 pas jusqu'à moi , quoique j'aye dans mes porte-feuilles
 bien des rapsodies à donner , quand il plaira à Dieu
 de me faire pisser sans douleur.

On nous menace toujours de troubles du côté de
 la Turquie. Puissent ces troubles , Sire , ne pas venir
 jusqu'à nous ! Puissent-ils aussi , ce qui est malheu-
 reusement plus difficile encore , ne pas vous intéresser
 assez pour troubler la paix dont vous jouissez avec
 tant de gloire.

Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire, qui paraîtra, à ce qu'on assure, dans le courant de cette année, s'il plaît à nos Argus fanatiques de la laisser entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très-bien V. M., fera gagner aux Allemands et aux Hollandais l'argent que la France perdra de gaieté de cœur. C'est son affaire, et bien peu la mienne. 1783.

V. M. a bien raison sur la plate astuce des prêtres, qui en criant et en faisant semblant de croire que les princes sont sur la terre les images de la Divinité, veulent persuader aux souverains imbécilles que l'Eglise est la fauve-garde de leur trône et de leur couronne. Hélas ! Ils ne crient aux oreilles des rois *que la royauté vient de Dieu*, qu'afin de se soumettre plus habilement et plus facilement les rois mêmes ; leur petit syllogisme ou sophisme sera bientôt fait. *Vous tenez*, diront-ils aux rois, *votre puissance de Dieu ; il pourra donc vous l'ôter quand il lui plaira ; or c'est nous , Ministres du Dieu vivant , qui annonçons sur la terre ses volontés . C'est donc de nous que votre pouvoir dépend .* Tel a été le raisonnement des Grégoire VII et des Innocent IX ; et tel fera toujours l'argument de la cohorte sacerdotale, quand les rois et les fots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été aussi affligé qu'indigné de l'incroyable démençe et sottise de l'auteur du *système de la nature*, qui bien loin de montrer les prêtres pour ce qu'ils sont, les véritables, les seuls, les plus redoutables ennemis des princes, les représente au contraire comme les appuis et les *alliés* de la royauté. Jamais peut-être la philosophie n'a dit une absurdité plus bête, ni une fausseté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occasions

— 1783. menteuse et absurde. Si je l'avais osé, j'aurais réfuté par écrit, avec toute la force dont je suis capable, cette bêtise si préjudiciable aux rois et aux philosophes. Mais les prêtres auraient trouvé moyen de faire supprimer mes réflexions ; tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, et toutes les impertinences qu'ils y débitent.

Je lis actuellement une traduction d'Euripide, faite par un membre de l'académie de Berlin ; cet ouvrage me paraît estimable ; on m'a dit que V. M. en pensait de même, et je me félicite d'être de son avis.

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 avril.

SIRE,

JE suis presque honteux d'entretenir sans cesse V. M. de mon malheureux état, et il y a long-temps que j'aurais gardé le silence sur ce triste objet, si l'intérêt que votre bonté veut bien y prendre, ne me faisait un devoir de l'en instruire. Je veux au moins abrégier ce détail, en me bornant à dire à V. M. que cet état est toujours à-peu-près le même ; douleurs périodiques et vives, relâchement ensuite, quoique toujours avec souffrance ; très-peu de sommeil en tout temps, abattement et faiblesse presque continuelle. Les lettres seules dont V. M. veut bien m'honorer me procurent quelque consolation ; et j'ai reçu avec la plus

tendre reconnaissance le nouvel adoucissement qu'elle a bien voulu apporter à mes maux, en chargeant M. le Chevalier de Goffeins, secrétaire d'ambassade de France, de venir à son arrivée à Paris savoir de mes nouvelles, et en instruire V. M. Il s'est acquitté, Sire, avec zèle et avec empressement de cette commission, si flatteuse et si douce pour moi; il a même eu la bonté de venir plusieurs fois, et j'ai eu de mon côté le plaisir si cher à mon cœur, de lui parler beaucoup plus de V. M. que de moi. J'ai vu avec la plus douce et la plus tendre satisfaction tous les sentimens de respect, d'admiration, et de reconnaissance dont M. le Chevalier de Goffeins est pénétré pour V. M.; j'ai appris avec moins d'étonnement que de plaisir tout ce qu'elle fait pour le bien de ses peuples, et j'en ai vu encore l'intéressant détail dans un mémoire lu dernièrement par M. de Hertzberg à l'académie de Berlin. J'ai lu ce détail à toute la société d'amis qui se rassemble auprès de ma souffrante personne, et je les ai renvoyés pénétrés de vénération pour un prince si précieux à ses sujets, et si digne de servir en tout de modèle aux autres monarques.

La philosophie si consolante et si douce dont V. M. veut bien remplir les lettres dont elle m'honore, est encore, Sire, un soulagement pour moi. Mais cette philosophie n'a guère d'armes et de ressource contre les maux physiques, que la patience, qui ne les guérit pas.

Voilà donc la paix faite; Dieu veuille qu'elle dure long-temps! Car outre que la guerre est un grand mal, ni nous ni nos ennemis ne savons la faire. On nous menace toujours qu'elle va bientôt renaître dans

— le nord et en Turquie. L'Europe n'a pas besoin de ce
 1783. nouveau fléau, et je désire bien vivement qu'il épargne V. M., à qui il ne faut plus que du repos, et la jouissance paisible de toute sa gloire.

On travaille toujours très-ardemment à la nouvelle édition de Voltaire, qui se fait à Kehl; elle sera magnifique, et de plusieurs volumes plus riche que les précédentes. Elle paraîtra, dit-on, dans une année au plus tard, et peut-être plutôt. Je fais aussi qu'il paraît une histoire de la Bastille de Linguet, qui ne fait que mentir impudemment, et qui par conséquent pourrait bien encore ne pas dire vrai, même lorsqu'il a si beau jeu pour ne dire que ce qui est. Je connais l'ouvrage sur les lettres de cachet; il serait meilleur, si l'auteur, qui n'est pas Linguet, y avait moins prodigué les lieux communs et les déclamations.

Le César Joseph continue, ce me semble, à traiter rigoureusement la cohorte sacerdotale. Il est bien sûr que cet exemple ne sera pas suivi en France, où les prêtres, quoique haïs et méprisés par le gouvernement, conservent cependant un grand crédit, parce qu'on a la simplicité de les craindre, comme s'ils pouvaient avoir d'autre force que celle que le gouvernement leur donne. V. M. a bien raison; l'erreur et la sottise sont faites pour l'espèce humaine, et il faut se résoudre à l'y laisser croupir, puisqu'elle veut et qu'elle fait tant de mal à ceux qui voudraient l'en tirer.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de dire à V. M., que j'ai lu avec le même plaisir qu'elle la traduction d'Euripide de M. Prevôt, qui est un homme de beaucoup de mérite, et plein de connaissances en plusieurs genres. Je ne connais point la traduction de l'Histoire

Auguste de M. Moulines, et j'écris à Berlin pour me la procurer. Car cette histoire est très-intéressante. 1783.

Comme il est aujourd'hui aussi décidé qu'il le peut être en médecine, que mon mal n'est point la pierre, je ne puis, ni ne dois faire usage des remèdes qui se prétendent propres à cette maladie. La mienne est très-difficile à définir, et plus encore à guérir. Il y faudrait des remèdes contraires, car il y a à la fois relâchement et spasme. Les docteurs y perdent leur latin, et moi l'espérance.

Je suis, malgré tous mes maux, avec la vénération la plus tendre etc.

L E T T R E C C X X X V.

D U R O I.

Le 18 mai.

M. de Seran m'a remis votre lettre dans un temps où j'étais trop occupé pour m'entretenir long-temps avec vous. J'ai appris avec peine ce qu'il m'a rapporté à l'égard de votre fanté. Il prétend que vous avez des hémorragies dans un endroit où il ne devrait pas couler du sang. Cela me confirme dans le jugement que j'avais porté de votre mal et que je vous ai communiqué par ma dernière lettre. Les hémorroïdes sont une maladie très-commune dans ce pays-ci; et cet accident dont on dit que vous souffrez, il y a plusieurs personnes ici qui en sont atteintes; cependant on parvient à les guérir. Si cela peut vous faire plaisir, je vous enverrai des recettes, non de moi, mais de ce que nous avons de mieux en fait de médecins. Sur ce etc.

L E T T R E C C X X X V I.

D U R O I.

Le 22 juillet.

1783. **I**L est très-fâcheux de se trouver assujetti à la férule des médecins et de se rendre l'esclave de leurs idées fantasques. Pour éviter ce joug, il faut se donner la connaissance de leur art; qui fait les contrôler, ne devient pas le jouet de leur ignorance. Vous savez que de tout temps j'ai été le très-humble admirateur de la nation française; néanmoins quelque prévenu que je sois en sa faveur, j'ose soupçonner votre avorton d'Hippocrate de se déterminer avec légèreté ou avec ignorance pour les remèdes qu'il vous prescrit. Il s'est mépris dans son jugement; il a confondu des maladies entièrement différentes par leurs symptômes. La gravelle diffère autant des hémorroïdes que les autruches des pigeons. J'admire l'indulgence avec laquelle vous continuez à confier votre santé et votre vie aux mains de ce charlatan. Veuille le Ciel que vous n'en deveniez pas la victime!

Dans nos climats septentrionaux les hémorroïdes sont très-communes, et nos médecins ont à fond étudié cette maladie. Si vous étiez tombé entre les mains d'un docteur plus habile, vous eussiez été guéri en moins de trois mois; non que ce mal puisse être entièrement déraciné, mais on aurait dirigé le cours du sang dont la nature veut se dégager, par le canal usité où les veines hémorroïdales aboutissent.

Nos médecins qui commencent à devenir circonspects depuis qu'on s'est moqué d'eux à différentes reprises, ne vous proposeraient aucun remède, à moins qu'ils n'eussent un détail exact de vos maux et de leurs symptômes: s'ils agissaient autrement, ils mettraient leur réputation au hasard, de sorte qu'il leur faut le *status morbi* du patient, pour opiner de quelles drogues ils l'empoisonneront.

Ceci vous touche de bien plus près que les nouveaux troubles qui s'élèvent en orient, et dont Dieu fait quelle fera l'issue. Depuis l'abdication de Charles Quint, nous avons vu la Reine Christine l'imiter, Victor Amédée a suivi cet illustre exemple, Schack Geray veut partager cette même gloire avec eux. Vous conviendrez par conséquent qu'il est des souverains détrompés des grandeurs de ce monde, philosophes sans le savoir. Si jamais il me vient en tête d'imiter Denys de Syracuse, je me sens trop ignorant pour me faire comme lui maître d'école; je me bornerai à devenir souffleur dans quelque troupe de comédiens; il en fera ce qu'il plaira au Ciel, je n'en ferai pas moins de vœux pour votre conservation.

Sur ce etc.

L E T T R E C C X X X V I I.

D U R O I.

Le 30 septembre.

1783. **L**E Baron d'Echerny, que je ne connais point et qui a été bourguemaitre de Neuchâtel à quarante écus par an, avec caractère de Ministre d'Etat de la principauté, m'a fait remettre votre lettre. Je suis fort fâché qu'il vous ait laissé malade et souffrant. Peut-être la nature veut-elle sur la fin de nos jours nous dégôûter de la vie, pour nous faire sortir de ce monde avec moins de regret. Je suis toutefois touché d'apprendre vos souffrances, et je voudrais que vous vous fussiez servi des remèdes de nos Esculapes germains, accoutumés à traiter la maladie dont vous souffrez, et dont presque tout le monde est atteint chez nous.

Si par *lacunes de la philosophie* on entend toutes les matières que l'esprit humain n'a pu approfondir et sur lesquelles l'esprit systématique s'est exercé, on fournira sur ce sujet un livre volumineux au double de l'encyclopédie. Il me semble que l'homme est plutôt fait pour agir que pour connaître : les principes des choses se dérobent à nos plus persévérantes recherches. Nous passons la moitié de notre vie à nous détromper des erreurs de nos aïeux ; mais nous laissons en même-temps la vérité au fond de son puits, dont la postérité ne la tirera pas, quelques efforts qu'elle fasse. Jouissons donc sagement des petits avantages qui nous

font échus, et souvenons-nous qu'apprendre à con-
 naître, est souvent apprendre à douter. Mais je ne 1783.
 m'apperçois pas que ma lettre s'adresse à un des
 plus grands philosophes de notre siècle, qui a scruté
 tous les secrets de la nature, et qu'un ignorant de
 mon acabit devrait s'enconcer vis-à-vis de lui avec
 plus de retenue. Vous voyez, mon cher d'Alembert,
 combien le caractère de souverain rend ceux
 qui le portent impertinens et avantageux. Philippe
 de Macédoine aurait été plus sage, il n'aurait point
 endoctriné Socrate, s'il avait été son contemporain,
 il se ferait instruit dans la conversation de ce phi-
 losophe. J'en veux faire autant, je me borne à vous
 entendre, à vous lire, et je me renfermerai dans
 la modestie qui convient à mon ignorance. Je me
 contente de faire mille vœux pour votre conserva-
 tion. Sur ce etc.

L E T T R E C C X X X V I I I.

D U R O I.

Sans date.

Je ne fais par quel hasard les détails des jugemens
 de ce pays-ci se sont répandus dans les pays étran-
 gers. Les lois sont faites pour protéger les faibles
 contre l'oppression des puissans; elles seraient ob-
 servées par tout, si l'on surveillait attentivement ceux
 qui en sont les organes et les exécuteurs. Vous avez
 des discours admirables de vos présidens aux ren-
 trées du parlement, qui font voir que ces juges

— habiles tâchaient de prémunir les conseillers contre
 1783. toutes les faiblesses et les vices de l'humanité qui
 pouvaient les induire à prévariquer; mais il ne
 suffit pas toujours d'avertir, il faut quelquefois des
 exemples de sévérité, pour contenir un si grand
 nombre de conseillers dans leur devoir. Les souve-
 rains sont originairement les juges de l'état; la
 multitude d'affaires les a obligés de se décharger de
 cet emploi sur des personnes auxquelles ils confient
 la partie de la législation; toutefois ils ne doivent
 pas négliger cette partie de l'administration jusqu'à
 tolérer qu'on abuse de leur nom et de leur autorité
 pour commettre des injustices. Voilà la raison qui
 m'oblige à surveiller ceux qui sont chargés de ren-
 dre la justice, parce qu'un juge inique est pire qu'un
 voleur de grands chemins. Assurer leurs possessions
 à tous les citoyens, et les rendre heureux autant
 que le compromet la nature humaine, sont les de-
 voirs de tous ceux qui se trouvent à la tête des
 sociétés; et je tâche de les remplir de mon mieux;
 sans cela à quoi me servirait d'avoir lu Platon, Aris-
 tote, les lois de Lycurgue et celles de Solon? Pra-
 tiquer les bonnes leçons des philosophes, c'est la
 véritable philosophie; vous en donnerez aux siècles
 futurs, et vos leçons, qui germeront dans les têtes
 de la postérité, formeront à leur tour des hommes
 qui tâcheront d'être les bienfaiteurs de leurs sem-
 blables. Sur ce etc.

FIN de la Correspondance du Roi avec d'Allembert.



DD Friedrich II
405 Oeuvres complètes
1790
t.14

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

